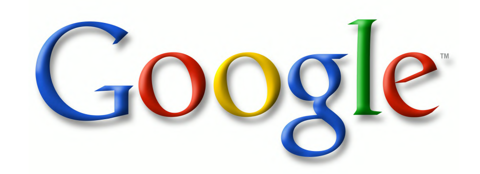


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

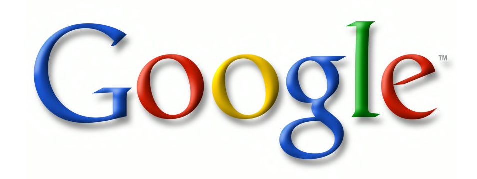
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



HISTOIRE

DES EXPÉDITIONS

D'ALEXANDRE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

AVERTISSEMENT.

On n'a rien négligé pour élever cet Ouvrage au niveau des connaissances actuelles, et pour l'enrichir de tous les nouveaux matériaux que présentent les arts et les sciences perfectionnés.

Cette Histoire est précédée de la revue des Historiens d'Alexandre; d'une Introduction, ou coup-d'œil politique sur le siècle de Philippe, et de réflexions sommaires sur la différence et les conséquences de la tactique des Anciens et des Modernes. Elle est augmentée d'un complément contenant diverses traditions sur le Conquérant, quelques détails de sa vie privée, les jugemens et les parallèles auxquels il a donné lieu; de notes érudites d'après SAINTE-CROIX, le D. VINCENT, etc; d'une table et d'une carte géographiques d'après DANVILLE, LA ROCHETTE et RENNEL; d'une explication, avec tableaux, de la tactique des Anciens, d'après ARRIEN, ELIEN et GUICHARD; des plans de bataille du Granique, d'Issus et d'Arbelles, d'après les dessins de ce dernier, revus avec soin et soumis à des officiers généraux; de dessins d'armes, machines, etc.; de médailles gravées, expliquées d'après ECKHEL, WINCKELMANN, LEBLOND, BARTHELEMY, COINTREAU, COUSINERI, FAUVEL et VISCONTI; du plan des trois Alexandries, communiqué par un officier général de l'armée française en Egypte; et des plans de Tyr et d'Halycarnasse, que BARBIÉ DU BOCAGE a dressés pour cette Edition.

HISTOIRE

DES EXPÉDITIONS

D'ALEXANDRE;

RÉDIGÉE SUR LES MÉMOIRES DE PTOLÉMÉE ET D'ARISTOBULE, SES LIEUTENANS;

PAR FLAVE ARRIEN DE NICOMÉDIE,

SURNOMMÉ LE NOUVEAU XÉNOPHON, CONSUL ET GÉNÉRAL ROMAIN, DISCIPLE D'ÉPICTÈTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR P. CHAUSSARD.

674 v. 4

Ἐγὼ μὲν οὖν Ἀλεξάνδρου φημὶ μείζονα τὸν Σωφρονίσκου κατεργάσασθαι.

Œuvres de l'Emp. Julien, t. 1, p. 264, édit. Lips.

IMPRIMERIE DE CHARLES POUGENS.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS,

GENETS, LIBRAIRE, RUE THIONVILLE, N.o 5.

AN XI. — 1802.

Cet ouvrage se trouve chez les libraires suivans :

PARIS,

Ch. Pougens, quai Voltaire, n.° 10.
Genets (jeune), rue de Thionville, n.° 1846.
L. Fantin, quai des Augustins, n.° 70.

BASLE, J. Decker.
GENÈVE, Manget Paschoud.
GÈNES, Fantin, Gravier et C.ie
LIVOURNE, J. Gamba.
LEIPZIG, Woss et C.ie
LILLE, Vanakère.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

T A

D

ÉVÉNEME

Naissance d'Alexandre. . . .	
Bataille de Chéronée. . . .	
Mort de Philippe.	
Prise de Thèbes.	
Traversée de l'Hellespont. .	
Passage du Granique.	
Prise d'Halycarnasse.	
Bataille d'Issus.	
Prise de Tyr.	
Fondation d'Alexandrie . . .	
Bataille d'Arbelles	
Mort de Darius.	
Défaite de Porus.	
Embarquement sur l'Hydas	
Mort d'Alexandre.	

AVIS AU RELIEUR.

Les deux tableaux et toutes les planches doivent être placés dans le 4.ᵉ volume in-4.°

Le tableau chronologique à la suite du titre.

Le tableau de tactique, en regard de la page 2.

La 1.ʳᵉ planche, pag. 36, en regard.

La 2.ᵉ, p. 50, ibid.

La 3.ᵉ, p. 58, ib.

La 4.ᵉ, p. 66, ib.

La 5.ᵉ, p. 76, ib.

La 6.ᵉ, p. 94, ib.

La 7.ᵉ, p. 114, ib.

La 8. , p. 182, ib.

La 9.ᵉ, p. 184, ib.

La 10.ᵉ, p. 186, ib.

La 11.ᵉ, p. 188, ib.

La 12.ᵉ, p. 190, ib.

La 13.ᵉ et dernière, p. 192, ib.

TABLE DES SOMMAIRES
CONTÈNUS
DANS CE VOLUME.

NOTE

NOTE PRÉLIMINAIRE.

La science de ranger les troupes et de les dresser aux différentes évolutions militaires, était proprement ce que les anciens Grecs nommaient la Tactique. Ceux qui enseignaient les règles ou les principes de cet art dans les écoles ou dans leurs écrits, et les officiers qui en montraient la pratique dans les exercices, étaient appelés Tacticiens.

Les Princes et les Républiques entretenaient, à leurs frais, des maîtres de tactique pour l'instruction des jeunes gens qui se vouaient à la profession des armes, et auxquels on démontrait la théorie.

On voit, par le livre d'Arrien dont suit la traduction, et par celui d'Élien, comment les Grecs ont traité cette science.

L'arrangement primitif de leurs troupes était tout géométrique, et fondé sur le calcul. Celui qui connaissait deux sections de la phalange et leurs rapports mutuels était en état, avec un peu de justesse d'esprit, d'en manier et former seize, qui composaient la grande phalange. Chaque section avait le même arrangement de parties que tout le corps pris ensemble.

La perte des hommes dans un jour de bataille, ou la nécessité de détacher du monde, ne changeait point la forme ou la disposition de la phalange. Les sections gardaient toujours le même nombre de rangs et de files. Elles se complettaient l'une par l'autre, et le soldat retrouvait par-tout les mêmes rapports. La diminution effective ne retombait que sur le nombre des sections qui étaient retranchées à mesure qu'elles remplissaient le vide de la phalange. L'altération qui en résultait sur le front et qu'on saisissait bientôt, n'empêchait pas la justesse du calcul et des dimensions nécessaires pour déterminer les mouvemens de ce corps.

La forme et l'arrangement de nos bataillons ne permettent pas ce calcul, et nous empêchent d'agir conséquemment aux mêmes principes. Nos régimens ou bataillons, étant des corps séparés, n'ont que des rapports accidentels avec ceux qui sont rangés en même ligne.

Si l'on voulait donc réduire notre tactique à des principes et à des règles fixes pour en former une science comme le maréchal de Puységur a tenté de le faire, il faudrait commencer par établir une parfaite et constante égalité entre les rangs et les files dans les bataillons mêmes, et établir en même-temps des rapports invariables entre tous les corps qui composent l'armée, de façon qu'indépendamment de la diminution des hommes, inévitable en campagne, la même proportion dans les corps pût toujours subsister, en s'y prenant à-peu-près comme les Grecs.

Ceux-ci n'ont pas borné leurs études à cette simple tactique, qui, à ce qu'on voit par Elien et Arrien, qui ont fait des extraits des meilleurs auteurs, était de peu d'étendue. Ils enseignèrent encore dans leurs écoles, avec beaucoup d'apparat, l'art de commander des armées : *Stratégéin* ou *tekné stratégiké*, qui embrassait toutes les grandes matières qui ont quelque rapport à la conduite d'une guerre.

Il y avait encore deux autres parties de l'art militaire que les Grecs ont traitées avec toute l'attention possible : c'était la science d'attaquer et de défendre des places, et celle qui regardait la guerre de mer. Dans les temps postérieurs, on comprit sous le nom de tactique, toutes ces différentes parties de l'art militaire, et tel est le titre du livre de l'empereur Léon qui les embrassait toutes.

q

f

p

TACTIQUE D'ARRIEN.

EXTRAIT DES MÉMOIRES MILITAIRES DE GUICHARD.

Je distingue deux sortes d'appareil de guerre, les uns pour la guerre de terre, les autres pour celle de mer (1). Les armées sont composées de deux ordres, l'un pour combattre, l'autre simplement pour le service du premier, comme sont les chirurgiens, les vivandiers, les domestiques, les marchands, etc.

On divise les combattans de l'armée de terre en plusieurs classes. La cavalerie se sert de chevaux ou d'éléphans, dont les Indiens ou les Éthiopiens ont appris l'usage aux Macédoniens, aux Carthaginois et même aux Romains. On comprend, sous le nom de cavalerie, non-seulement les soldats qui combattent à cheval, mais aussi ceux qu'on fait monter sur des chariots. Entre les premiers, on distingue les *Amphippes*, dont chaque homme a deux chevaux accouplés et sans harnais pour pouvoir sauter de l'un à l'autre.

---

(1) Ce soin qu'Arrien a pris d'expliquer les termes, est important pour ceux qui lisent les auteurs militaires grecs dans la langue originale.

On ne présente ici que la substance de ce traité de tactique. Il est à observer que par attachement aux usages grecs, Arrien aima mieux décrire l'ordonnance de la phalange qui n'était plus en usage de son temps, que celle des légions qu'il commandait.

Quelques éléphans portaient des tours. On armait leurs dents d'un fer aigu, pour en augmenter la force et le tranchant.

Les chariots étaient plus composés; il y en avait de simples à la troyenne; d'autres, armés de faux à la persanne, à un ou plusieurs timons tirés par des chevaux bardés ou découverts.

On compte trois différens ordres dans l'infanterie : ceux aux armes pesantes, ceux aux armes moyennes, appelés Peltastes; et ceux qui sont armés à la légère.

Les pesamment armés, ou Oplites, ont une cuirasse ou un corselet, un bouclier ovale, une pique à la grecque (1) ou une sarisse à la macédonienne.

L'infanterie légère n'a ni cuirasse, ni bouclier, ni bottes, ni casques, ne se servant que des armes de jet, comme le trait, la pierre et le javelot, et portant des arcs ou des frondes (2).

Les Peltastes diffèrent des Oplites, en ce qu'ils ont un bouclier plus petit et plus léger, et la pique moins longue que celle des pesamment armés, ou que la sarisse.

Les Oplites portaient aussi le casque ou le chapeau, soit lacé-

(1) Les Grecs, comme les Romains, ont fait, de temps en temps, des changemens dans les armes; de là vient que les historiens diffèrent quelquefois entre eux dans leurs descriptions. Quand Arrien fait mention de la milice des anciens Grecs, il parle des temps qui ont précédé les ordonnances et les réglemens que Philippe et Alexandre donnèrent à leurs troupes. Le bouclier ovale, plus grand que le commun, et la longue pique ou la sarisse, étaient principalement de leur institution. Quelques-uns des Grecs se piquaient de ne pas adopter les changemens d'Alexandre. Ce fut Philopémen qui persuada aux Achéens de se défaire de leurs anciennes armes, pour prendre celles des Macédoniens.

(2) L'infanterie légère était mieux armée chez les Romains. Elle avait encore l'écu et le casque, et ses armes de jet étaient plus uniformes. L'infanterie légère, chez les Grecs, était de trois espèces; de gens qui lançaient des traits avec la main, d'archers et de frondeurs.

démonien, soit arcadien, deux *cnémides* (1), (bottes ou plutôt grévières), comme les anciens Grecs, ou simplement une comme les Romains (2), pour couvrir la jambe qu'ils avaient en avant dans le combat. Les cuirasses étaient faites, pour la plupart, d'un tissu de lames coupées en écailles, ou d'un fil de fer dont les petits anneaux enlacés formaient une maille.

La cavalerie est ou toute bardée, cheval et homme, et s'appelle Cataphractes ou Gendarmes; l'autre partie n'a pas l'armure complète.

Les Cataphractes sont armés de toutes pièces, ainsi que leurs chevaux; l'homme porte le cuissard, et la cuirasse faite d'écailles de fer, de corne ou de toile; le cheval est armé d'un fronteau et de la maille.

L'autre cavalerie, sans avoir toutes ces armes pesantes, porte de différentes lances, ou n'a que des armes de jet.

Les lanciers s'approchaient de l'ennemi avec leurs lances, et choquaient avec impétuosité.

Les *Acrobolistes*, ou les gens de traits, ne font que darder.

Dans l'ordre des lanciers, on distingue les cavaliers qui portent la rondache, et dans celui des gens à traits, ou acrobolistes,

(1) Voyez sur le mot *Cnémide*, la Luzerne, exped. de Cyrus, tom. 1, p. 101.

(2) Les Romains armaient la jambe droite d'une *cnémide* garnie d'une bonne lame de fer. Lorsqu'ils lançaient leur pilum, ils avaient le pied gauche en avant; mais en se battant avec l'épée, ils étaient dressés à avancer le pied droit, qui, à cet effet, était armé. Il fallait de l'exercice pour enseigner au soldat les différentes attitudes qu'il avait à prendre. Aussi lisons-nous, dans César, qu'il était obligé d'enseigner, même à ses vieux soldats, de nouvelles attitudes pour se battre avec avantage contre un ennemi dont la manière de combattre leur était nouvelle et inconnue. Il fallait encore de l'exercice pour accoutumer les soldats à marcher avec ces *cnémides* qui paraissent les avoir génés dans leurs mouvemens. Polyen remarque que Philippe, dans les exercices, fit faire trente-sept milles de chemin à son infanterie, armée de casques, de *cnémides*, de boucliers et de sarisses.

les Tarentins qui lancent le javelot de la main, et les archers à cheval qui tirent de l'arc.

Ces Tarentins font leurs attaques en voltigeant autour de l'ennemi, sur lequel ils tirent de loin ; d'autres, après avoir jeté leurs traits, chargent l'ennemi avec le sabre, ou bien avec un javelot qu'ils ont en réserve (1).

Les cavaliers Romains portent des lances, et choquent de même que les Alains et les Sauromates, ayant de longs et larges sabres qu'ils portent en bandouillère, des boucliers oblongs, des casques de fer, des cottes de mailles et de petites bottes. Quelques-uns sont armés de javelines, propres à lancer et à charger. Le sabre est cependant l'arme dont ils se servent le plus dans la mêlée (2).

---

(1) Arrien indique ici les différentes espèces de cavaleries qui étaient connues chez les anciens. Il est trop concis pour qu'on puisse bien saisir toutes les différences de leurs armes et de leur manière de combattre. Peut-être est-ce la faute des copistes. Outre la cavalerie toute bardée, et l'irrégulière qui était composée de cavaliers semblables à nos hussards et aux hulans, je remarque encore cette différence dans la cavalerie qui se battait en ligne ; c'est qu'il y en avait une partie qui se servait constamment de lances, et que l'autre partie avait une espèce de javelines, faites à-peu-près comme les piles de l'infanterie romaine, dont ils pouvaient se défaire en les lançant, et se servir ensuite du sabre dans la mêlée ; c'est la différence qu'Arrien met entre les *Kontophoroi* et les *Logkophoroi*.

(2) La description qu'Arrien fait de l'armure de la cavalerie romaine, est très-claire, et nous en donne une juste idée : on ne la trouve pas dans Elien. On y observera les changemens qui s'y sont introduits depuis le temps de Polybe, où l'on n'avait d'autre cavalerie que la légionnaire.

Cette matière de la cavalerie ancienne est très-curieuse, et on ne manque pas de monumens de l'antiquité pour traiter distinctement cette partie de la science militaire. Les livres de Xénophon sont admirables, sur-tout le second, où il entre dans le détail de l'armure et de l'exercice de la cavalerie. On trouve encore, dans les fragmens de Polybe, des morceaux singuliers qui en traitent de même. Aussi y a-t-il de très-savans hommes, comme Juste Lipse, Hugo et autres, qui ont amassé tous les matériaux nécessaires à cette entreprise.

D'autres portent des masses d'armes à manche long, dont la tête de fer est hérissée de pointes.

Toute répartition d'infanterie ou de cavalerie se fait par des sections auxquelles, selon le nombre d'hommes dont elles sont composées, on impose des noms, ainsi qu'à ceux qui les commandent, pour l'intelligence et la prompte exécution des ordres. C'est ce que je vais déduire.

L'objet le plus essentiel dans le métier de la guerre est d'ameuter et de mettre en ordre une foule d'hommes qui se rassemblent; de les distribuer en différens corps; d'établir une mutuelle correspondance entre eux; d'en régler le nombre et la force proportionnellement à l'armée, pour en faciliter l'arrangement et le développement dans un jour d'action.

Cet arrangement influe sur les campemens et sur les marches. On a vu de petites armées défaire, par cet avantage, celles qui étaient plus nombreuses et même mieux pourvues d'armes, mais qui étaient en confusion (1).

---

(1) Arrien donne ici l'idée de la tactique. Enéas, à ce que dit Elien, la définit *la science des mouvemens militaires.* Polybe, dont les livres de la tactique des Grecs sont perdus, la nommait *l'art d'assortir un nombre d'hommes pour être soldats, de les distribuer par rangs et files, et de les instruire dans tout ce qui est utile pour la guerre.* Les Grecs étaient de grands maîtres pour dresser de nouvelles levées; il y eut toujours en Grèce nombre d'officiers qui élevaient et dressaient des soldats pour le service des rois d'Asie et d'autres Républiques, comme on le voit par l'exemple de Xantippe. On lit avec plaisir ce que Polybe raconte de l'habile Sosibe, premier ministre d'un roi fainéant. Antiochus vint, avec une bonne armée, faire la guerre à son maître, dont les troupes étaient dans un pitoyable état. Sosibe amusa l'ennemi par des négociations, et, pendant ce temps, il n'épargna ni soins, ni argent, pour attirer à lui tout ce qu'il y avait d'officiers de réputation en Grèce. Ce fut par l'industrie de ces officiers et par sa propre attention à fournir d'excellentes armes aux soldats, qu'il vint à bout, dans un seul hiver, de completter et de dresser une armée en état de tenir tête à celle d'Anthiochus, quelque aguerrie qu'elle fût. Polybe se plaît à faire honneur de cette étonnante transformation de l'armée égyptienne, à ses compatriotes, dont il nomme la patrie

Lochos, ou file, est un nombre de soldats rangés en ligne l'un derrière l'autre, depuis le chef-de-file jusqu'au serre-file, nommé *Ouragos*.

On forme la file de huit, de dix, de douze ou de seize hommes. On préfère, avec raison, le nombre de seize, parce qu'il fait la meilleure proportion relativement à l'étendue et à la profondeur de la phalange. Cette hauteur n'empêche pas les gens à traits, placés derrière, de lancer par-dessus la tête des phalangites, et d'atteindre l'ennemi. Si l'on double la phalange, la hauteur de trente-deux reste encore proportionnée, de même que si l'on veut la réduire à huit pour étendre le front. Si la file n'était primitivement que de huit, cette dernière évolution affaiblirait trop la phalange, qui n'aurait que quatre hommes de hauteur.

On choisira le meilleur homme pour chef-de-file, nommé *Lochagos* ou *Protostate*.

Quelques auteurs se servent du nom de *stichos* pour désigner une file. Ceux qui l'appellent *décurie* semblent la supposer de dix hommes (1).

On ne convient pas de la valeur du terme *énomotie* (2); plu-

et les emplois militaires. L'exécution du projet de Sosibe était d'autant plus glorieuse, qu'il était difficile d'abolir entièrement la vieille ordonnance et l'ancien exercice des Egyptiens, pour introduire la nouvelle tactique des Grecs.

(1) J'ai conservé les noms grecs dans la version. En y substituant des mots français, on obscurcit l'auteur. Il est impossible d'en trouver qui expriment toujours le sens des termes grecs. Comme Arrien ajoute l'explication de chaque terme, le lecteur n'en est pas arrêté.

(2) L'énomotie est un terme propre à la milice des Lacédémoniens; mais l'usage en était passé depuis la nouvelle forme que les rois de Macédoine avaient introduite par rapport à la phalange. Thucydide et Xénophon s'en servent souvent, sur-tout le dernier dans son quatrième livre, où il expose sa disposition contre des Barbares, en présence desquels il traverse un fleuve. C'est ce passage qu'Arrien a eu en vue. Je doute fort que les interprètes et les traducteurs entendent les manœuvres que Xénophon dé-

sieurs

sieurs disent qu'il signifie le quart d'une file (1); dont le chef s'appelait *énomotarque*, quoique d'autres prétendent qu'il n'a rien de commun avec la file. Xénophon n'explique pas quelle section de la file il entend par l'*énomotie*; mais lorsqu'il dit que l'on rangeait les files en *énomoties*, cela prouve que le mot signifie un nombre de soldats inférieur à la demi-file.

Le second homme de file s'appelle *épistate*; le troisième encore *protostate*; le quatrième comme le deuxième, ainsi jusqu'au dernier; de façon que la file était composée de *protostates* et d'*épistates*, rangés alternativement entre le chef et le serre-file. On doit apporter autant d'attention au choix du serre-file qu'à celui du chef, son poste étant essentiel dans l'action.

La conjonction de deux files se nomme *syllochisme;* elle se fait en plaçant les *protostates* et *épistates* de la deuxième file auprès de ceux de la première. Tout homme à côté d'un autre se nomme *parastate*. On entend aussi, par *syllochisme*, la jonction d'un plus grand nombre de files.

La jonction totale des files forme la phalange; le rang de tous les chefs-de-files forme le front ou la tête de la phalange; les rangs qui le suivent, jusqu'à celui des serre-files, font sa profondeur. Tous les parastates bien alignés forment le rang; ceux qui sont compris entre le chef et le serre-file, forment la file.

On divise la phalange en deux parties égales, dont l'une s'appelle la corne droite ou la tête, et l'autre la corne gauche ou la

---

taille dans le troisième livre, quand il parle des dispositions qu'on fit pour la marche des troupes. La tactique de Thucydide et de Xénophon est différente de celle du temps d'Alexandre. Les termes qui désignaient les différens corps n'étaient plus les mêmes, et il y eut une autre disposition des sections.

(1) Arrien ajoute, en confirmation de ce qu'il avance, que deux énomoties forment une *dimoirie* ou moitié de la file, comme on peut le voir planche I, fig. 2.

queue. Le point qui les sépare s'appelle le nombril, la bouche, et la jointure de la phalange.

Les armés à la légère sont placés souvent derrière les soldats de la phalange qui leur servent de rempart. La phalange reçoit de grands avantages des traits qu'ils tirent par-dessus ses rangs. On les poste aussi sur les deux ailes, ou simplement sur une, si l'autre est couverte d'un fossé, d'une rivière ou de la mer. Ils mettent la phalange à l'abri d'être tournée à ses flancs (1).

Le poste de la cavalerie n'est pas fixé; c'est l'assiette du terrain, ainsi que la disposition de l'ennemi qui doivent le déterminer.

Le général n'étant pas toujours le maître de se choisir des troupes faites et exercées à toutes les évolutions nécessaires, c'est à lui d'y suppléer par de fréquens exercices.

Nous voyons que nos maîtres ont adopté des nombres propres à être divisés en deux jusqu'à l'unité, comme celui de seize mille trois cent quatre-vingt-quatre, qui est le nombre des pesamment armés, dont la phalange est composée. La moitié de ce nombre suffit pour les troupes légères, et la moitié du dernier pour la cavalerie (2).

---

(1) Ce qu'Arrien et Elien disent des troupes légères placées derrière la phalange afin de lancer les traits par-dessus ses rangs, n'est pas constaté, que je sache, par aucun exemple. Il paraît qu'on savait en faire un meilleur usage. Comme les soldats soutenaient le bouclier du bras gauche, le flanc droit de la phalange était plus exposé aux traits que le gauche. C'est pourquoi Onosander observe qu'on les mettait en plus grand nombre aux endroits où ils pouvaient tirer obliquement sur la droite de l'ennemi.

(2) Cette proportion de troupes était bien imaginée et nécessaire. La phalange, ne pouvant pas par-tout être employée avec avantage, il fallait une autre espèce de troupes pour y suppléer : ce fut aussi la raison de l'institution des Peltastes.

La proportion entre la cavalerie et l'infanterie est remarquable. Les Romains ne l'observaient pas, et très-souvent ils s'en trouvaient mal. On voit pourtant, dans l'histoire, que les grands capitaines grecs ne se bornaient pas toujours aux préceptes des tacticiens à cet égard; la nature du pays décidait sur le nombre de la cavalerie.

Cette égalité de nombre donne la facilité de faire toutes les évolutions avec exactitude, et de diminuer ou d'augmenter d'abord, avec justesse, le front d'une armée.

Les files étant de seize hommes, mille vingt-quatre formeront le nombre de seize mille trois cent quatre-vingt-quatre ci-dessus.

Les différens nombre de files réunies ont autant de dénominations particulières. Deux files jointes, font une *Dilochie*, qui consiste en trente-deux hommes, dont le chef prend le nom de *Dilochite.*

Quatre files composent une *Tétrarchie* de soixante-quatre hommes, dont le chef est nommé *Tétrarque.*

Deux tétrarchies forment une *Taxiarchie* de huit files et de cent vingt-huit hommes; celui qui la commande se nomme *Taxiarque* ou *Centurion.*

La taxiarchie doublée forme le *Syntagme* ou la *Xénagie* de deux cent cinquante-six hommes, qui font seize files. Le chef se dit *Syntagmatarque* ou *Xénague.* On destine à la Xénagie cinq hommes surnuméraires, un porte-enseigne (1), un officier qui marche derrière (2), un trompette, un adjudant, et le crieur

(1) Il y avait donc 64 enseignes ~~dans la grande phalange, placés~~ de distance en distance, au milieu de chaque xénagie, pour servir aux soldats de point de ralliement. Comme les troupes occupaient en bataille beaucoup moins de front que nous, ce nombre d'enseignes leur suffisait.

(2) L'officier qui tenait son poste derrière le corps, lorsque la phalange était en bataille, fesait la fonction de nos majors : on lui joignit un adjudant. Xénophon constate, en plusieurs endroits, l'emploi de l'officier qu'Arrien nomme ici, par excellence, *ouragos*, et qui répond exactement à nos sergens-majors; car le dernier rang de la phalange était tout composé de soldats dont la fonction était équivalente à celle de nos sergens, et qui portaient aussi le nom d'*ouragos.*

Elien ajoute ici, dans sa tactique, un chapitre où il traite des différens postes que les officiers de chaque corps occupaient selon leur grade. La droite était le poste d'honneur ; l'officier qui suivait se plaçait à la gauche ; le troisième commandait

qui annonce les ordres (1). Le corps, rangé en bataille, forme, par la proportion de ses rangs et files, un carré parfait..

Deux syngtames composent la *Pentacosiarchie* de cinq cent douze hommes rangés en 32 files, dont le chef a le nom de *Pentacosiarque* (2).

Deux pentacosiarchies font la *Chiliarchie* de mille vingt-quatre hommes.

La chiliarchie doublée fait la *Mérarchie* ou la *Télarchie* de deux mille quarante-huit hommes en cent vingt-huit files.

Deux mérarchies forment la Phalange de quatre mille quatre-vingt-seize hommes en deux cent cinquante-six files. C'est un général qui la commande ; il se nommé *Phalangarque*.

Deux phalanges font la *Diphalangarchie* ou la phalange doublée de huit mille cent quatre-vingt-douze hommes et de cinq cent douze files. Ce corps forme une corne ou la moitié de l'armée.

---

la deuxième phalange de la droite, le quatrième la deuxième phalange de la gauche. Ce même ordre fut observé, dans tous les corps, jusqu'à la tétrarchie.

Il faut encore observer que tout le premier rang consistait en officiers qui avaient les mêmes armes que les soldats, excepté ceux qui étaient derrière la ligne, et les officiers-généraux qui occupaient les intervalles entre les grandes sections. Ils étaient, au reste, distingués par quelques ornemens sur leurs casques, et par d'autres marques de distinctions. La même chose se pratiquait chez les Romains, où les officiers portaient les mêmes armes que les légionnaires, jusqu'aux tribuns.

(1) Les crieurs étaient, dans l'armée, des personnes sacrées qui annonçaient les ordres des généraux ; ils étaient ce qu'ont été les héraut-d'armes, et devaient être respectés de l'ennemi..... Les anciens Grecs ne connaissaient pas les tambours. Avant Alexandre, on se servait de flûtes. On trouve, dans le cinquième livre de Thucydide, une circonstance qui favorise beaucoup l'idée du maréchal de Saxe, touchant la marche des troupes et leurs évolutions faites à la cadence marquée par le son des instrumens.

(2) Dans la milice des anciens Grecs auxquels les Lacédémoniens donnaient le ton, ce corps de Pentacosiarchie s'appelait *lochos ;* ce qu'il faut observer dans la lecture de Thucydide et de Xénophon, sur-tout pour expliquer ce que le dernier dit de la disposition de sa marche.

Deux diphalangarchies composent la *Tétraphalangarchie*, ou la grande phalange de mille vingt-quatre files et de seize mille trois cent quatre-vingt-quatre hommes, qui est le nombre désigné pour un corps de grosse infanterie.

La grande phalange contient ainsi deux cornes ou *diphalangarchies;* quatre phalanges; huit *mérarchies;* seize *chiliarchies;* trente-deux *pentacosiarchies*; soixante-quatre *syngtames;* cent vingt-huit *taxiarchies;* deux cent cinquante-six *tétrarchies;* cinq cent douze *dilochies*, et mille vingt-quatre files.

On peut étendre le front de la phalange en augmentant la distance des files, si le terrain et les circonstances l'exigent. Cependant ce sont ces files bien serrées qui lui donnent sa principale force. C'est à cet ordre serré et uni qu'Epaminondas fut redevable des victoires qu'il remporta sur les Lacédémoniens à Leuctres et à Mantinée. Il y serra ses troupes, en forma pour ainsi dire un coin (1). Ce même ordre est excellent pour résister au

---

(1) M. Follard a très-bien remarqué que la disposition d'Epaminondas dans ces deux batailles n'avait rien de commun avec le coin que les Grecs ont formé dans leurs exercices, pour habituer le soldat à toutes sortes d'évolutions. Ce témoignage même d'Arrien en fait une forte preuve, et d'ailleurs personne ne contestera que le *Cuneus* des Romains et l'*Embolon* des Grecs désignent des corps formés sur plus de profondeur que de front.

A la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens avaient mis leur centre en arrière, et s'étaient avancés avec les deux ailes, en formant l'ordre de bataille que les Grecs appelaient la *demi-lune.* Epaminondas ne s'attacha qu'à une seule aile de l'ennemi. Il marcha à grands pas avec une de ses ailes en avant, et forma ainsi l'oblique, en laissant le reste en arrière. C'est cette disposition de deux côtés qu'Onosandèr examine au long, sans nommer l'historien grec.

Selon Xénophon, Epaminondas enfonça les Lacédémoniens à Mantinée, avec une seule colonne formée par l'infanterie, sans qu'on pût y entrevoir la disposition en écharpe. Xénophon compare l'attaque du Thébain au choc d'un vaisseau qui heurte et fracasse, avec son éperon, le flanc d'un navire ennemi. Le récit que Polybe fait du combat naval de Chium, et les savantes notes de Meibomius font connaître cette manœuvre.

choc des nations aussi fougueuses que les Scythes et les Sauromates.

On serre la phalange en rapprochant les rangs et les files, ce qui en diminue le front et la hauteur.

Pour former le Synaspisme, on fait serrer le soldat en tout sens, au point qu'il ne puisse se tourner (1). Le synaspisme des Grecs a servi de modèle à la tortue des Romains, qu'ils ont formée différemment en quarré, en rond ou en ovale. Les hommes de l'extérieur du corps, portent le bouclier devant eux. Ceux qui les suivent le tiennent levé sur la tête de ceux qui les précèdent, et ainsi des autres rangs. L'union de ces boucliers est si juste et si solide, que des archers peuvent même courir dessus comme sur un toit, et que les pierres les plus pesantes, jetées avec violence, ne peuvent en rompre les jointures, mais roulent sans effet.

Il faut choisir avec grande attention les officiers ou les chefs-de-files qui doivent être de bonne taille et gens expérimentés (2), puisque le premier rang qu'ils forment soutient toute la phalange, étant à la mêlée ce qu'est le tranchant au fer, qui agit seul sur les corps; le reste de la masse ne fait qu'appuyer par la pesanteur, comme font les derniers rangs de la phalange. Les Epistates ou ceux du second rang doivent être aussi des gens d'élite, parce qu'en joignant leurs piques à celles des chefs-de-files, ils sou-

---

(1) Elien ajoute que lorsque la phalange était en parade, l'homme occupait six pieds; si elle était serrée pour combattre, trois pieds, et en synaspisme, un pied et demi; et il expose ensuite le terrain que les différentes phalanges occupaient. Il marque de même que la pique doit être au moins de douze pieds, et la plus longue telle qu'un homme la puisse manier aisément.

(2) Les Grecs choisissaient leurs soldats avec beaucoup d'attention, et dans les avancemens, on considérait la taille et la constitution du corps autant que la capacité. L'ordonnance même de la phalange exigeait cette attention.

tiennent leurs efforts. Ils peuvent même encore atteindre l'ennemi de l'épée, en la passant par les intervalles du premier (1). Cette attention est d'autant plus nécessaire, qu'ils doivent remplacer ceux du premier rang qui sont mis hors de combat, afin d'empêcher la phalange de se rompre. On choisit les soldats du troisième et du quatrième rang à proportion de la différence où ils sont du premier.

La phalange macédonienne a été aussi formidable à voir, qu'elle l'était en effet (2); lorsqu'elle se serrait pour combattre, chaque homme n'occupait que trois pieds de terrain en rangs et files. Les piques ou les sarisses ont vingt-quatre pieds de longueur, dont six contenus dans l'espace entre les mains et le bout de la pique en arrière, et dix-huit devancent l'homme (3).

---

(1) Si les soldats du deuxième rang, comme Arrien le dit, pouvaient atteindre l'ennemi avec leurs épées; il faut que, dans l'occasion, le soldat ait été le maître de tenir la pique de la main gauche, en la prenant par le milieu, et laissant traîner le bout par derrière, pour pouvoir, avec sa droite, manier l'épée. Il est difficile de concevoir comment la longueur des sarisses ne les a pas embarrassés.

(2) Il paraît néanmoins que cette phalange macédonienne était plus terrible à l'aspect que dans l'effet. Paul Émile avoue qu'il avait été saisi d'effroi, lorsqu'il vit, pour la première fois, cette masse d'hommes dont le front était hérissé de ces terribles sarisses. Mais il ne laissa pas de la battre avec ses Romains épars et distribués en plusieurs pelotons.

(3) L'embarras que cette énorme longueur de piques devait causer, détermina bientôt les officiers grecs à en retrancher trois pieds; de sorte que, selon Polybe et Elien, les piques avaient ordinairement vingt-un pieds de longueur, et ainsi de quatre pieds plus longues que n'exige le savant Montecuculi, pour la juste mesure de cette arme. On gardait pourtant, dans plusieurs troupes, cette ancienne forme de piques, à ce qu'on observe dans différens auteurs. Polyen raconte, dans ses Stratagèmes, que lorsque Cléomène, roi de Sparte, s'attendait à être attaqué par un corps rangé en phalange, dont les soldats avaient des piques de 24 pieds de longueur, il ne donna point de piques aux deux premiers rangs de sa troupe; il leur ordonna, dès que l'ennemi s'approcherait, de saisir des deux mains les sarisses les plus avancées pour les rendre inutiles. Cette manière lui réussit. Le compilateur n'en rapporte pas d'autres circonstances qui puissent bien faire concevoir toute l'action.

Le second rang étant à trois pieds en arrière, avance les sarisses de quinze pieds hors du premier rang; le troisième, par conséquent de douze, le quatrième de neuf, le cinquième de six, et le sixième rang de trois pieds.

Tout chef-de-file présente donc à l'ennemi les pointes de six sarisses en différens degrés, et réunit de cette manière la force de six piques, pour se faire jour par-tout où il donne. Les soldats des rangs suivans, bien qu'ils ne puissent pas se servir de leurs sarisses, ne laissent pas de pousser ceux qui les précèdent par le poids, et d'augmenter la violence du choc que nul ennemi ne saurait soutenir (1). Ils empêchent encore ceux des premiers rangs de s'écarter et de fuir. On a moins d'égards dans le choix des serre-files, à la force, qu'à la prudence; car c'est à eux de retenir les files en ordre et de contraindre les lâches à tenir ferme. Leur poste est sur-tout important, lorsque la phalange se met en synaspisme. Alors ils veillent au resserrement des files d'où dépend toute la force de cette ordonnance.

On range les armés à la légère en différentes manières, conformément à la disposition de l'ennemi et au champ de bataille. On les met souvent en avant de la grosse infanterie; on les place

(1) Pour se former une idée du maniement de cette longue pique, il faut observer que le soldat l'empoignait des deux mains, et que, pour donner la force nécessaire à la soutenir et à la manier, il avait plus que le quart de la hampe en arrière des mains. Le bouclier ne l'embarrassait point; c'était un écu rond ou un peu ovale, de deux pieds de diamètre, et beaucoup plus plat que celui des Romains. L'anse en-dedans et au milieu du bouclier passait le bras, de façon que cette anse touchait presque la jointure; ne couvrant ainsi que d'un pied la coudée, le soldat avait toute la main libre. Les Romains n'auraient pu manier des piques d'une pareille longueur, à cause du bouclier qui était d'un demi-pied plus large que celui des Grecs, avec quatre pieds de hauteur, en forme d'un demi-cylindre qui serait coupé par le milieu du haut en bas. Le soldat, lorsqu'on faisait halte, se reposait sur son bouclier, selon Tite-Live il s'y endormait souvent.

aux

aux ailes et derrière la ligne. Il y a même des exemples où on les a mêlés avec les soldats de la phalange. J'en déduirai l'ordonnance en rapportant les noms des différentes sections et de leurs chefs. Leur nombre doit être de la moitié de la phalange, pour qu'on puisse en retirer de bons services.

Leurs files n'étant que de huit hommes, ils forment sur notre proportion mille vingt-quatre files, qui font huit mille cent quatre-vingt-douze hommes.

Quatre files réunies se nomment un *Systasis* de trente-deux hommes. Deux systasis une *Pentecontarchie ;* deux pentecontarchies une *Hecatontarchie* ou centurie de cent vingt-huit hommes. On destine à chaque centurie quatre surnuméraires qui sont, un porte-enseigne, un trompette, un adjudant et le héraut du camp. Deux centuries forment la *Psilagie ;* deux psilagies une *Xénagie ;* deux xénagies le *Systremme ;* deux systremmes l'*Epixénagie ;* deux épixénagies le *Stiphos* ; deux stiphos forment l'*Epitagme* de mille vingt-quatre files et de huit mille cent quatre-vingt-douze hommes. Un tel corps est commandé par huit officiers de marque, quatre *Epixénagues* et quatre *Systremmatarques.*

Les gens qui lancent les javelots avec la main, les arbalétriers, les archers, les frondeurs, et tous ceux qui se servent d'armes de jet, sont d'une grande utilité dans les armées. Ils blessent et tuent de loin ; les frondeurs cassent encore avec leurs pierres les armes de l'ennemi ; on se sert de ces troupes pour inquiéter ses postes et pour le provoquer, par une grêle de traits, à en sortir et à en venir aux mains. Elles sont propres à harceler même la phalange, et à la mettre dans la nécessité de rompre son ordonnance, de même qu'à arrêter le choc de la cavalerie. S'il y a quelques hauteurs à occuper, ce sont des gens de traits qu'on y détache ; la légéreté de leurs armes les rend plus agiles et plus

propres à grimper les montagnes : aussi s'y maintiennent-ils plus aisément, et l'ennemi ne saurait en approcher qu'à travers une nuée de traits. Ce n'est qu'avec un pareil corps de gens de traits que l'on en pourra former l'attaque avec avantage. Ces troupes sont encore nécessaires dans l'armée pour aller reconnaître l'ennemi et pour former des embuscades. On s'en sert aussi-bien avant qu'après et pendant l'action, sur-tout si l'armée est battue, parce qu'alors on ne saurait s'en passer pour couvrir et assurer la retraite (1).

---

(1) Il est étonnant qu'Arrien ne parle pas des Peltastes qui formaient quelquefois des corps considérables, sur-tout dans les armées d'Alexandre et de ses successeurs. Elien dit qu'on les avait compris dans le nombre des troupes légères. Son témoignage ne saurait me le persuader, tandis que les historiens et les tacticiens même les distinguent nommément des troupes légères.

Il faut remarquer qu'Arrien ne décrit point une armée comme elle aurait été sous l'un ou l'autre prince; il expose seulement le nombre et la proportion des troupes qui devraient la composer, pour qu'on en pût tirer service; et alors il fallait nécessairement qu'il y eût, avec la phalange, un corps de troupes légères d'une forme pareille à celle qu'il indique, pour fournir aux différens besoins de la guerre. On n'avait point déterminé de quelle espèce devaient être les troupes qui formaient ce corps d'infanterie légère; mais il était essentiel que, dès qu'on les attachait à la phalange, on en fît des corps tels qu'Arrien décrit ici, et qu'on les soumît à une certaine ordonnance pour régler leur service.

Le tacticien ayant détaillé toutes les parties nécessaires pour former un corps d'armée, avait satisfait au but qu'il s'était proposé. Ce n'était pas à lui d'exposer l'ordonnance des différentes autres troupes qui accompagnaient quelquefois la phalange, selon la nature du pays et de la guerre, et selon le bon plaisir du prince.

En effet, on s'aperçut bientôt qu'en plusieurs occasions la phalange était trop lourde et trop embarrassée, et cette troupe de gens de traits trop peu ferme et trop peu solide pour agir avec succès. Iphicrate, général des Athéniens, fut le premier qui retrancha quelque chose des longues piques et des gros boucliers, pour rendre l'infanterie un peu plus leste. Philippe et Alexandre perfectionnèrent ses idées; et, sans toucher à la phalange même, ils formèrent de nouveaux corps de Peltastes, qui, réunissant la solidité de la phalange avec l'agilité des troupes légères, tenaient le milieu et suppléaient par-tout au défaut de l'une ou de l'autre troupe. Alexandre et ses successeurs tirèrent de ces Peltastes des services considérables, et leur réputation égalait presque celle de

Il y a différentes manières de ranger la cavalerie en bataille : On en forme un quarré parfait ou long, un rhombe, ou bien un coin.

---

la phalange. Les princes les choisirent à la fin pour en faire leurs gardes. La phalange n'était pas propre à cet emploi, qui exigeait une troupe leste et en état d'accompagner le prince et de faire des coups de main ; les corps de gens de traits ne répondaient pas non plus au but ni à la dignité des gardes. C'est la signification du terme grec *Agema*, qui est le nom du corps que les historiens donnent quelquefois à celui des Peltastes, et qui a exercé long-temps les savans. Comme on trouvait ces *Agema* formés tantôt de six mille, tantôt de trois mille hommes d'infanterie, et même de cavalerie de mille, et aussi seulement de trois cents maîtres, on ne savait comment combiner ces différences, ni quelle raison en donner ; cependant elle est bien claire, si l'on considère que les rois se choisissent des gardes plus ou moins nombreuses, selon l'état de leurs forces et leur attachement aux gens de guerre. Les armes de ces gardes se distinguaient aussi souvent par leur éclat, et leurs boucliers furent garnis d'une lame d'argent ou d'un métal fort luisant, d'où ils prenaient le nom d'*Argyraspides* et de *Chalcaspides*.

Polybe détaille les différens corps de l'armée que Sosibe avait formée en Egypte, à l'aide des officiers qu'il avait fait venir de la Grèce.

L'historien commence par l'Agema, ou les gardes du roi, composées de trois mille Peltastes, qu'un habile officier nommé Euryloque, dressait. Les autres Peltastes Grecs, qui n'étaient pas des gardes, fesant un corps de mille hommes, étaient confiés aux soins d'un nommé Socrate. Ptolémée et Andromaque, deux habiles Grecs, et Phoxidas, homme très-entendu dans le service des troupes légères, étaient chargés de former et de dresser l'infanterie grecque sur le même pied qu'Arrien décrit ici. La grosse infanterie consistait en six sections ou six petites phalanges d'environ vingt-cinq mille hommes, auxquels on joignit l'*épitagme* ou le corps de huit mille hommes de troupes légères, toutes soudoyées en Grèce, mais qu'on ne jugea pas à propos d'augmenter à proportion de la phalange, parce qu'on avait encore dans l'armée un corps de trois mille Crétois qui étaient d'excellens tireurs.

Pendant qu'on arrangeait ainsi l'infanterie grecque, d'autres officiers enregimentèrent et dressèrent les troupes nationales dont on forma une phalange du même nombre de sections et sur le même pied que celle des Grecs : le premier se mit à sa tête. On prit les Thraces et les Gaulois, dont il y avait un grand nombre en Egypte, pour en faire des troupes légères sur la même proportion et la même ordonnance qu'Arrien expose. Un certain Ammonius changea encore trois mille soldats africains en autant de Peltastes. Cette conformité du détail de Polybe avec celui d'Arrien, ne laisse pas de faire confirmer les connaissances militaires de ce dernier.

Toutes ces ordonnances sont bonnes suivant les circonstances. On ferait mal de n'adopter qu'une seule méthode : elle pourrait être inférieure aux autres en bien des occasions.

Les Thessaliens formaient leur cavalerie en rhombe. On dit que c'est Iléon, Thessalien, qui en est l'auteur ; mais je crois que cette manœuvre était connue avant lui, et qu'il n'a fait que la mettre en réputation.

Le rhombe est très-propre à toute évolution, et met plus que tout autre ordre, le dos et les flancs à couvert de l'ennemi. Les angles seront occupés chacun par un officier ; le chef se placera à celui qui regarde l'ennemi ; ceux des côtés auront des officiers que l'on nomme *garde-flancs*. L'officier qui est placé à celui de derrière s'appelle *ouragos*. L'extérieur des flancs sera composé des meilleurs cavaliers, comme étant le poste le plus essentiel.

Le coin était mis en usage par les Scythes : les Thraces les ont imité ; Philippe enseigna à sa cavalerie macédonienne à former le coin (1). Cet ordre a l'avantage de présenter à l'ennemi le front

(1) Tout ce qu'Arrien dit du rhombe et du coin a été réellement pratiqué dans les exercices ; mais on se tromperait beaucoup si on les prenait pour des ordres de bataille que l'on eût exécutés contre l'ennemi. Le cavalier seul, à la pointe du coin ou du rhombe, ne pouvait pas donner à ce corps la force et la facilité de percer, que les tacticiens lui attribuent, quelque prévenu que l'on soit des avantages de la lance.

Le rhombe n'est fondé que sur l'exposé des tacticiens ; mais quant au coin, Xénophon et Arrien disent expressément à l'occasion, l'un de la bataille de Mantinée, l'autre de celle d'Arbelles, qu'Epaminondas et Alexandre avaient formé leur cavalerie en coin pour enfoncer l'ennemi. Epaminondas le fit contre la cavalerie même ; Alexandre contre l'infanterie. Ces autorités on fait illusion aux maîtres d'exercice. Mais en examinant bien ces passages et les faits qui ont précédé, on voit que la cavalerie d'Epaminondas, qui avait été rangée en bataille, ne fit que se mettre simplement en colonne. La section de la droite s'avança la première ; les autres, après avoir fait à droite, marchèrent sur la place et y caracolèrent ensuite, pour suivre en queue celles qui les avaient précédé. C'est la manœuvre ordinaire des sections que les Grecs appelaient *Periclasis*. Quant à la cavalerie d'Alexandre, elle s'avança vers l'ennemi en

garni d'une quantité de chefs-de-file, qui par la forme angulaire percent aisément la ligne de l'ennemi. Ses évolutions sont plus promptes que celles du quarré, sur-tout les caracols à droite ou à gauche, que le coin exécute avec beaucoup de facilité. Il faut seulement avoir l'attention d'avertir les files de la pointe qui se tourne, de ne pas se jeter sur leur pivot, et de s'ouvrir plutôt que de se serrer (1). Le quarré était préféré par les Perses, les Barbares de Sicile, et la plupart des Grecs, sur-tout ceux qui avaient la plus nombreuse et la meilleure cavalerie. Son ordonnance est sans doute la plus simple et la plus facile par l'égalité des rangs et des files. La charge et la retraite se font avec moins d'embarras dans le quarré, tous les chefs-de-file étant au même rang, choquent ensemble.

La bonne proportion du quarré est celle qui contient la moitié plus de monde en largeur qu'en profondeur, qui à cet effet sera de quatre chevaux sur huit de front, ou sur dix de front et sur cinq de profondeur (2). La figure décrit sur le terrain un quarré

oblique, ainsi que toute l'armée; Alexandre se jeta ensuite tout-à-coup, à la tête de ses escadrons, dans le vide qu'il avait remarqué dans l'infanterie persanne, tandis que le reste, qui formait la queue de l'oblique, fit exactement face vers l'ennemi, et s'avança sur lui avec tout son front.

Cependant toutes ces évolutions ont beaucoup contribué à rendre bonne la cavalerie, et à lui donner une grande aptitude pour tous les mouvemens. On voit, par le morceau de Polybe qui traite de l'exercice que Scipion fit faire à sa cavalerie, que les anciens ont agi sur d'excellens principes, et qu'ils savaient très-bien distinguer le solide du clinquant. Arrien lui-même, qu'il ne faut pas accuser de frivolité pour avoir recommandé le rhombe et le coin, détaille d'abord le véritable ordre dans lequel il convient de ranger la cavalerie, et qu'il préfère aux autres.

(1) C'est la manœuvre que l'interprète latin d'Arrien a manquée. Il était naturel que cette évolution, qui formait un beau coup-d'œil, exposât les pointes à perdre, en caracolant, la juste proportion. Arrien indique ici les moyens d'y remédier.

(2) On a corrigé ici le texte d'Arrien sur l'exposé d'Elien. Les escadrons de vingt de front sur dix de profondeur, comme portent les nombres grecs, ne conviennent pas à la suite du discours.

parfait, malgré l'inégalité du nombre; la longueur du cheval évaluant la distance que le nombre n'occupe pas.

Pour mieux décrire encore la figure d'un quarré parfait, on n'a qu'à ranger de front trois fois autant de chevaux qu'il y en a dans la profondeur, en comptant que la longueur est égale à la largeur de trois (1). Car on doit remarquer que les files de la cavalerie ne tirent point de leur hauteur l'avantage qui en résulte pour l'infanterie, puisque les chevaux ne peuvent pas s'appuyer ni se pousser comme font les hommes. L'escadron ne peut acquérir, en se serrant, le poids qui fait l'avantage de la phalange. Il n'en résulterait que de la confusion dans les chevaux et de l'embarras pour le cavalier (2).

---

(1) On remarque que les anciens ont rangé la cavalerie quelquefois comme nous, sur trois de profondeur.

(2) Lorsqu'Arrien fait remarquer que la cavalerie ne retire pas de sa profondeur le même avantage que l'infanterie, il semble condamner les ordonnances qu'il avait expliquées et qui étaient fondées sur une grande profondeur. C'est une preuve qu'il n'a lui-même regardé le rhombe et le coin que comme des évolutions de parade pour rendre le cavalier alerte, et lui apprendre à maîtriser son cheval.

Les tourmes des Romains étaient de huit de front et de quatre de profondeur. Polybe et nos tacticiens marquent que les Grecs formaient leurs escadrons de soixante-quatre maîtres qui se rangeaient en bataille sur huit de profondeur, et autant de front. Cette masse de chevaux ne pouvait pas choquer ensemble. Polybe indique les manœuvres d'une bonne cavalerie, dans son récit de la bataille de Cannes. Il dit que l'on ne se battait, de part ni d'autre, avec art et adresse, comme des nations civilisées font, en choquant avec ordre, et en caracolant en arrière pour revenir à la charge; mais qu'on se battait comme des Barbares qui, acharnés les uns contre les autres, restaient dans la mêlée jusqu'à descendre des chevaux.

Les deux ou trois premiers rangs se détachaient de la ligne pour choquer. S'ils ne renversaient pas l'ennemi, ils étaient dressés à s'ouvrir vers les flancs, et à faire place au choc des autres. Pendant que ceux-ci manœuvraient, ils caracolaient en arrière, et passaient par les intervalles pour se rallier derrière l'escadron. C'est le sens des mots grecs, dans Polybe, *Ouge én kata npmous ek anastrophés kai metabolés o kindunos.*

Les cavaliers qui se battaient avec la lance, devaient d'abord décider le combat, ou avoir les moyens et l'espace de se remettre pour revenir à la charge. S'ils restaient dans

On forme le rhombe de la manière suivante : Le chef ou l'*Ilarque* est à l'angle de la tête. Les deux hommes qui suivent à ses côtés doivent avoir la tête de leurs chevaux à la hauteur de la croupe de celui de l'ilarque. Les rangs suivans se multiplient ainsi jusqu'à moitié du rhombe, d'où ils diminuent progressivement pour achever la figure de cette ordonnance. Le coin étant formé par la moitié du rhombe, l'ordonnance est la même.

Le quarré long se forme en deux manières; ou en étendant le front aux dépens de la hauteur, comme on se range ordinairement en bataille; ou bien en diminuant le front sur plus de profondeur dont on fait quelquefois usage pour se jeter dans une ouverture de la ligne ennemie, ou pour cacher ses forces afin de l'amorcer (1).

On ne met guères la cavalerie sur un seul rang, si ce n'est pour ravager le pays. D'ailleurs cette ordonnance est de peu d'usage.

Selon la proportion établie entre l'infanterie, les troupes légères et la cavalerie, elle doit être de quatre mille quatre-vingt-seize hommes (2).

---

la mêlée, les lances leur étaient à charge. Les anciens étaient, par conséquent, obligés de laisser, entre les escadrons, des distances qui étaient la plupart égales à leur front. Scipion imagina, comme on le voit dans Polybe, de choquer, avec plusieurs tourmes ensemble, sur un plus grand front que d'ordinaire, et il y dressa ses cavaliers avec une attention particulière. D'ailleurs, on ne trouve pas que les anciens aient mené contre l'ennemi leurs escadrons rangés sur une ligne contiguë de beaucoup d'étendue. Il faut qu'ils aient entrevu de grands inconvéniens à cette manœuvre, quelque brillante qu'elle paraisse.

(1) Arrien a ici en vue la manœuvre de la cavalerie d'Alexandre à la journée d'Arbelles, où, formée en colonne, elle se jeta dans le vide de l'infanterie persanne.

(2) J'observe que cette proportion que les tacticiens supposent entre la cavalerie et l'infanterie, n'a pas toujours servi de règle. Dans l'armée que les officiers grecs formèrent pour le service du roi d'Egypte, il n'y avait pas plus de cinq mille hommes de cavalerie, pour soixante-dix mille d'infanterie. Le dernier roi Philippe fit la guerre au

Chaque compagnie ou *ile* est formée de soixante-quatre maîtres; le chef se nomme *Ilarque.*

Deux compagnies forment l'escadron ou l'*épilarchie* de cent vingt-huit maîtres (1).

L'Epilarchie doublée est la *Tarentinarchie.* Elle consiste en deux cents cinquante-six cavaliers.

Deux Tarentinarchies composent l'*Hipparchie* de cinq cents-douze maîtres, qui est le corps que les Romains appelaient *Ala* (2).

Deux Hipparchies constituent l'*Ephipparchie* de mille vingt-quatre cavaliers.

Deux Ephipparchies font le *Télos* de deux cents quarante-huit, et deux Télos l'*Epitagme* de quatre cents quatre-vingt-seize maîtres.

Il serait inutile d'expliquer les vieux mots et les ordonnances des chariots et des éléphans dont l'usage est presque par-tout aboli.

---

proconsul Flaminius avec deux mille cavaliers joints à la phalange. La Thessalie, dont on fit le théâtre de la guerre, était un pays montagneux où une plus nombreuse cavalerie aurait été inutile. On remarque mieux cette proportion dans l'armée d'Alexandre. Il marcha en Asie avec trente mille hommes d'infanterie, et cinq mille de cavalerie.

(1) Elien remarque que le nombre des hommes dans les escadrons n'était pas tellement fixé qu'il ne fût permis au général de l'augmenter ou de le diminuer suivant les circonstances. Comme la cavalerie était rangée en ligne, avec des intervalles, chaque escadron fesait un corps à part, au contraire des sections de la phalange qui formaient une ligne contiguë. Le terrain et la position de l'ennemi déterminaient souvent le général à ranger ses escadrons de manière à pouvoir choquer sur plus ou moins de front, et c'est ce qu'Elien entend; car il conste assez que les compagnies étaient ordinairement formées de soixante-quatre, et les escadrons de cent vingt-huit maîtres.

(2) Arrien traduit l'*ala* des Romains par le mot grec *Ilé.* Dans le temps des consuls, la cavalerie des alliés portait ce nom. Tite-Live la distingue expressément de la cavalerie légionnaire. Après le grand changement de la milice romaine, *ala* était le nom pour tous les corps de cavalerie, formés de quatre jusqu'à cinq cents maîtres. Hyginus marque qu'elle consistait en seize tourmes, ce qui fait environ le nombre dont Arrien dit qu'elle était composée de son temps.

aboli. Les Indiens et les habitans de la Haute-Ethiopie sont les seuls peuples qui aient encore aujourd'hui des éléphans.

Les Romains n'ont jamais combattu avec des chariots. Nous ne trouvons que des Barbares qui s'en soient servi à la guerre, comme les habitans des îles Britanniques sur l'Océan. Le pays fournit de petits chevaux vigoureux et méchans qu'ils attelaient à des chariots légers et propres à tourner aisément sur toute sorte de terrain. Parmi les nations de l'Asie, les Perses en avaient qui étaient armés de faulx et tirés par des chevaux bardés. Cyrus en avait introduit l'usage. Les Grecs sous Agamemnon, et les Troyens s'en sont servi de même à l'exception des chevaux bardés. Les Cyrénéens excellaient dans l'art de combattre avec des chariots (1).

Je vais donner l'explication et les noms des différentes évolutions qui s'exécutent par les troupes.

Le *Clisis* est le mouvement d'un homme à droite vers la lance, ou à gauche vers le bouclier.

Le double clisis est le demi-tour moyennant lequel on fait volte-face, et qu'on nomme *Métabole.*

L'*Epistrophe* se fait par un quart de conversion de toute la section qui tourne à rangs et files serrés, comme ferait un seul

---

(1) On fut long-temps à abolir entièrement l'usage des éléphans, qui, dans plusieurs occasions, ont fait plus de mal que de bien à ceux qui les employaient. Végèce indique les moyens dont on s'est servi pour s'opposer à ces animaux; mais il a puisé dans de mauvaises sources. Les bons auteurs ne s'accordent pas avec lui. Stewechius étale, dans ses notes sur Végèce, un grand appareil d'érudition pour indiquer toutes les particularités qui regardent ces deux armes des anciens.

Sylla planta de gros pieux devant le front de son armée, et arrêta le prodigieux train de chariots qu'Archélaüs, général de Mithridate, lacha contre les Romains. L'ordre de bataille de Sylla, que Frontin décrit, est très-remarquable. Il rangea son armée entre deux larges fossés qu'il avait fait creuser, et mit à la tête de chaque fossé une espèce de redoute pour résister à la nombreuse cavalerie de son ennemi.

homme à droite ou à gauche. Le chef-de-file de l'une des deux ailes sert de pivot au tour que doit faire tout le corps.

L'*Anastrophe* remet la section dans sa première position, par un quart de conversion opposé.

Le *Périspasme* est une demi-conversion par laquelle le corps décrit un demi-cercle par deux quarts de conversion, et fait face à l'opposé de son premier front.

L'*Ecpérispasme* est composé de trois quarts de conversion de suite, moyennant quoi le corps qui le fait à droite, prendra le front à gauche de son premier, et celui qui le fait à gauche sera à droite (1).

Dresser les files ou *stoichein*, s'appelle quand chaque soldat en sa file se tient en droite ligne depuis le chef-de-file jusqu'au serre-file, en gardant les distances égales entre eux.

Dresser les rangs ou *zygein*, s'appelle lorsque chaque soldat en sa file s'aligne en ligne droite et en distance égale à ceux qui lui sont de côté. Ainsi le rang des chefs-de-files est en ligne

---

(1) Ces évolutions, qu'Arrien détaille ici, se faisaient ordinairement dans les exercices. Les quarts de conversion ne s'exécutaient qu'avec de grandes sections qu'on favorisait par les distances nécessaires qu'on laissait entre elles. La grande profondeur des files était cause qu'on ne les faisait pas par petites sections. On se contentait de faire à droite et à gauche, et à défiler par le flanc.

Les historiens militaires se servent de ces termes de l'art pour dénoter les grandes manœuvres de l'armée ; les autres, qui ne sont pas du métier, y substituent des mots équivalens qui causent souvent de l'obscurité.

Outre ces termes indiqués par le tacticien, il y en a encore d'autres, ou synonymes ou différens, et alors ils regardent sur-tout la légion. Il faut soigneusement les recueillir dans les auteurs. Tel est celui de *Periclasis*, lorsque, pour changer en colonne une troupe en bataille, le quart de conversion se faisait en même-temps par toutes les sections, qui étaient plus ou moins grandes, selon le front que la colonne devait former. Les sections suivaient alors la première, et se tournaient sur le terrain d'où elle était partie. Les Grecs défilaient, la plupart, par le flanc, si l'on ne voulait pas marcher par sections sur un grand front; et cette marche était alors une espèce d'épagogue.

droite de même que le second rang des épistates jusqu'à celui des serre-files.

Le soldat se remet lorsqu'ayant fait à droite ou à gauche, ou un demi-tour, il fait des mouvemens opposés pour reprendre son premier poste.

Les évolutions se font ou par rangs, ou par files; celles qui se font par files sont de trois espèces. On a l'évolution Macédonienne, la Laconique et la Crétoise, autrement dite Persane ou Chorienne.

L'évolution macédonienne change le front de la phalange en portant la profondeur en avant, de manière que le premier rang ne bouge pas de sa place. Le chef-de-file fait demi-tour, ceux qui le suivent marchent sur sa droite en le côtoyant, et s'arrangent progressivement derrière lui.

L'évolution laconique, pour changer aussi de front, forme la phalange en arrière, et c'est le dernier rang qui reste sur la place. Le chef-de-file fait demi-tour à droite, et marche à la distance qu'exige la hauteur de la phalange. Toute la file le suit successivement et s'arrange derrière lui jusqu'au serre-file qui ne fait qu'un demi-tour à droite.

L'évolution crétoise change le front de la phalange sur son propre terrain par une contre-marche des files. Le chef-de-file faisant demi-tour à droite, mène la file après soi, et la fait suivre en repli, tant que le chef-de-file ait repris la place du serre-file, et *vice versa* (1).

Les évolutions des rangs se faisaient par la même contre-marche que celle des files. Leur usage est de transporter les

(1) Les Grecs devaient préférer ces évolutions au simple demi-tour, parce que toute la force de la phalange consistait dans les premiers rangs, dont les hommes étaient choisis sur tout le corps.

sections, de changer les ailes et de renforcer le centre. Comme il est dangereux de faire ces évolutions avec de grands corps, si l'ennemi est proche, il vaut mieux les faire par sections : elles sont alors plus courtes, et apportent moins de renversement que la manœuvre générale de tout le corps.

Les doublemens se font par rangs ou par files, et sont relatifs au nombre d'hommes, ou à l'étendue du terrain.

Pour avoir deux mille quarante-huit files sur le même emplacement occupé par mille vingt-quatre, on fait avancer les épistates dans les intervalles des protostates ; c'est-à-dire, qu'on remplit les distances entre les hommes du premier rang par ceux du second, ainsi alternativement des autres rangs, de manière que la phalange, qui en devient serrée du double, n'ait plus que huit rangs au lieu de seize (1).

Pour doubler l'étendue du front, de cinq jusqu'à dix stades, les files étant doublées et serrées, comme je viens de le dire, la moitié de la phalange fait à droite et l'autre à gauche ; marchant ensuite chacune de son côté, elles s'ouvrent et en partagent la distance d'homme à homme, de l'extrémité de l'aile jusqu'au centre.

Pour se remettre, on fait le contraire en se serrant sur le centre.

On évite de faire ces mouvemens en présence de l'ennemi, parce qu'ils marquent du dérangement, quand même ils n'en causeraient point. D'ailleurs, le mouvement d'une manœuvre affaiblit toujours l'ordre d'une armée.

---

(1) Le terrain que la phalange occupe, lorsqu'elle est serrée pour combattre, est d'environ cinq stades ou six cents pas. Par ces doublemens, chaque homme n'occupait pas plus d'un pied et demi de terrain, qui est celui des soldats serrés en synaspisme. Si dans cet ordre, la phalange s'ouvrait pour étendre son front du double, les hommes aux extrémités des ailes devaient faire chacun trois cents pas. Ces évolutions exigeaient bien du temps et de l'attention. Epaminondas s'y prit autrement à Mantinée.

Il vaut mieux étendre le front par des troupes légères, ou par quelque cavalerie, que de rompre l'ordre de la masse.

On s'étend pour déborder le front de l'ennemi ou pour se garantir d'en être enveloppé.

On double la profondeur de la phalange, lorsqu'on fait entrer la seconde file dans la première, et ainsi alternativement les uns dans les autres. Les chefs des files qui doublent se placent dans les distances derrière les chefs des files qui ne bougent pas : le deuxième et le troisième de la deuxième file se mettent de même derrière celles qui sont à leurs côtés dans la première, ainsi de suite dans toutes les files qui par-là deviennent de trente deux de hauteur. On conçoit aisément de quelle manière on doit se remettre (1).

La phalange est en ordre de bataille, ou en colonne, ou en ligne oblique. L'ordre de bataille a plus de front que de profondeur : celui de la colonne est l'opposé et se dit principalement de la phalange lorsqu'elle marche par son flanc : celui de l'oblique présente à l'ennemi une aile avancée, et l'autre biaisant se trouve reculée.

Lorsqu'on détache des sections de la phalange en avant, et que les vides se remplissent par des corps de réserve, on appelle cette manœuvre *Parembole.*

Lorsqu'on renforce la phalange par des corps détachés, qui se placent en même ligne sur une de ses ailes ou sur les deux, l'ordonnance s'appelle *Prostaxis.*

---

(1) Il paraît que la phalange, en doublant ainsi les files, était, dans son premier ordre de parade, c'est-à-dire avec trois pieds de distance entre les rangs et les files, et qu'après l'évolution faite, les files se serraient vers le centre pour remplir les distances des files qui avaient doublé.

Entaxis est le nom qu'on donne à la manœuvre d'entrelacer les armés à la légère et les phalangites.

L'*Hypotaxis* se forme en rangeant les armés à la légère comme un crochet derrière les deux ailes de la phalange (1).

On doit accoutumer le soldat à bien entendre ainsi qu'à exécuter avec promptitude les ordres donnés soit de vive voix, soit au son de la trompette ou par des signaux. La voix est le

---

(1) Cette explication des termes est essentielle pour ceux qui lisent les auteurs militaires dans la langue originale. Elien nomme encore la *Protaxis*, qui se dit de l'infanterie légère placée en avant de la phalange. L'*Entaxis* est le terme synonyme de *Parentaxis*, et est employé proprement pour dénoter le mélange des troupes de différentes espèces, tandis que *Parembole* ne regarde que l'ordonnance des phalangites.

Elien ajoute ici trois longs chapitres, où il explique, avec beaucoup de verbiage, de quelle manière la phalange faisait les conversions : voici à quoi le tout se réduit. Lorsqu'on commandait une conversion à droite, toutes les files devaient d'abord faire un à droite et se serrer vers l'aile droite, où la file, qui était à l'extrémité, ne bougeait pas de place. Les rangs se serraient également en avant : ainsi, le quart de conversion se fesait à rangs et files serrés. Pour reprendre la première position, on fesait faire un demi-tour, et puis un autre quart de conversion. On se remettait ensuite par un autre demi-tour, et on ouvrait les rangs et les files de la même manière qu'on le fait aujourd'hui.

Elien répète toutes ces évolutions pour le quart de conversion à gauche. Il explique ensuite comment la phalange se serrait vers les ailes ou vers le centre par l'à-droite et l'à-gauche, et il remarque enfin que, dans tous ces mouvemens, les soldats doivent tenir haut leurs piques.

Il faut observer qu'Elien représente ici la phalange comme sur la place de l'exercice, c'est-à-dire avec les distances de trois pieds entre chaque homme en rangs et files. Lorsqu'elle était formée pour combattre, elle était constamment serrée de manière à pouvoir exécuter les conversions, et chaque homme n'occupait que trois pieds en rangs et files. Il paraît assez, par les différens demi-tours qu'Elien fait faire aux soldats, qu'il ne parle pas ici de cette manière de s'emboîter, où le soldat se serrait jusqu'à avoir le coude derrière celui de son voisin, dont ils fesaient usage pour la tortue ou le synaspisme, et qu'on a voulu adopter mal-à-propos dans nos exercices ; car alors, comme les tacticiens l'ont remarqué avec raison, il était impraticable, sur-tout ayant le bouclier, de faire, homme pour homme, des mouvemens à droite ou à gauche moins encore les demi-tours.

plus sûr moyen pour commander aux troupes, parce qu'elle détermine les manœuvres que l'on ordonne, ce que ne peuvent pas faire aussi distinctement les trompettes et les signaux. Mais comme dans les batailles, le son de la voix est absorbé par le cliquetis des armes, les cris des soldats, les gémissemens des blessés et le bruit de la cavalerie, il faut d'autres moyens pour annoncer les ordres. On a recours aux trompettes, lorsque les brouillards, la poussière ou l'inégalité du terrain rendent les signaux inutiles (1).

Les troupes marchent ou en *épagogue* ou en *paragogue*. On marche en épagogue, lorsque la colonne est formée d'égales sections, soit de Tétrarchies, de Xénagies, etc., suivant le front sur lequel le général veut marcher. Alors les chefs-de-files d'une section suivent les serre-files de celle qui précède.

On est en paragogue, lorsque la phalange marche par sa droite ou par sa gauche. Elle s'appelle paragogue droite ou gauche, selon que les chefs-de-files font à droite ou à gauche de la colonne.

Que l'on marche en épagogue ou en paragogue, le général doit toujours renforcer le côté opposé à l'ennemi; et s'il craint d'être attaqué de deux, de trois ou même de quatre côtés, les mettre conséquemment en état de se défendre.

De là vient que l'on forme les colonnes de différentes manières

(1) Les anciens étaient moins embarrassés que nous, dans un jour de bataille, de communiquer leurs ordres, vu la grande profondeur et le peu de front de leurs lignes. La poussière les empêchait, moins que la fumée de la poudre, de faire usage des signaux.

Leurs généraux étaient accompagnés, comme aujourd'hui, d'un certain nombre d'officiers intelligens, qui faisaient les fonctions des aides-de-camp. C'est ce qui se voit par les récits des batailles. Dans celle d'Arbelles, entre autres, Parménion se trouva long-temps en danger, faute de pouvoir assez promptement avertir Alexandre par ses adjudans.

Souvent le front n'en est que d'une seule phalange qui marche par son flanc. Quelquefois ce sont deux phalanges, d'autrefois trois ou quatre qui, jointes ensemble, et marchant par leurs flancs forment les colonnes. On conçoit aisément les différens mouvemens de corps, par la description que j'ai donnée de la phalange (1).

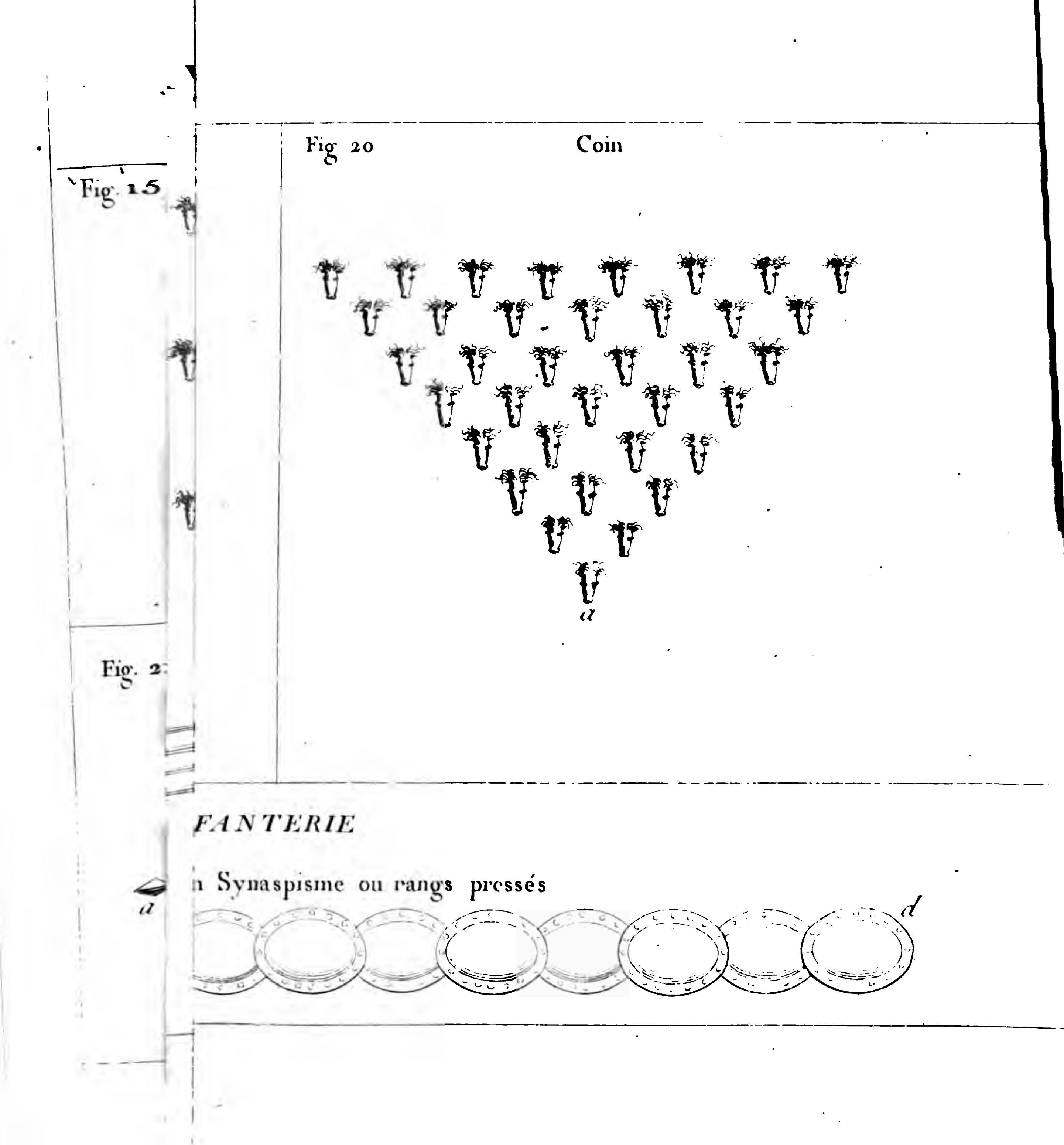
La *Phalange à deux fronts* est ainsi nommée, lorsque la moitié des deux files fait face à l'opposite de l'autre.

On appelle *Diphalangie à deux fronts* la marche de deux phalanges appuyées dos à dos et marchant par leurs flancs, de manière que les chefs-de-files bordent les deux côtés, et que les serre-files sont unis au centre. Cette figure, rendue par une seule phalange, s'appelle *Heterostomos*.

(1) Nous trouvons, dans la plupart des historiens militaires, que les anciens formaient leurs colonnes sur le front de trente-deux hommes, en joignant deux phalanges ensemble. Telle était la marche d'Alexandre, lorsqu'il s'approchait du Granique. Cependant ils étaient obligés, aussi bien que nous, de régler l'ordre de marche sur le terrain et la nature du pays, et de s'écarter des préceptes des tacticiens qui ont traité cette matière trop méthodiquement; de sorte qu'ils formaient souvent plusieurs colonnes qui marchaient à une certaine distance l'une de l'autre. On en a des exemples dans les marches de Philopémen et de Machanidas, qui s'approchaient chacun du champ de bataille en trois colonnes; et, dans les guerres d'Antiochus et de Ptolémée, qui fesaient la guerre dans un pays peu propre à marcher sur un grand front. C'est ainsi qu'Annibal s'avança à deux colonnes pour se mettre en ordre de bataille à Cannes.

Il faut néanmoins observer que les marches des anciens n'étaient pas, à beaucoup près, aussi embarrassées que les nôtres. On en trouve aisément les raisons dans nos trains d'artillerie et d'équipage, dans notre nombreuse cavalerie et dans l'ordonnance de nos troupes, tout-à-fait différente de celle des anciens. Les officiers étaient distribués, chez les Grecs, dans chaque file que formaient en marche les rangs, et leur devoir les obligeait à une attention particulière pour les contenir. On trouve des exemples de ces ordres précis dans la marche des dix mille. Polybe détermine la distance entre les rangs et les files en marche, à trois pieds. Il dit que c'était la moindre distance qu'on puisse établir. On remarquera encore qu'aucun des interprètes latins n'a compris le sens de ces différens ordres de marche en phalange, diphalangie, triphalangie et tétraphalangie, qui est celui rendu en français.

On


Fig. 15
Fig 20
Coin
a
Fig. 2
FANTERIE
a
n Synaspisme ou rangs pressés
d

On nomme *Diphalangie à front égal* deux phalanges réunies en marche, dont le centre unit les serre-files de la première, aux chefs-de-files de la seconde phalange; moyennant quoi les chefs-de-files restent tous sur la droite ou sur la gauche de chaque phalange, et gardent leur ordre de phalange comme à l'ordinaire.

Lorsque la Diphalangie à deux fronts, joint les têtes de deux phalanges, ensorte que les queues s'éloignent des deux côtés en oblique, cette ordonnance se nomme *Embolon* ou coin; si au contraire les extrémités de la queue se joignent et que celles de la tête s'éloignent, le nom est *Cœlembolon* ou coin renversé (1).

Le *Plœsion* est un carré-long dont tous les côtés doivent être également bien fortifiés.

Le *Plinthion* est un carré parfait et d'une force égale sur tous les flancs. Xénophon, fils de Grillus, l'appelle autrement le *Plœsion* équilatéral (2).

---

(1) On voit, par cette description d'Arrien, que l'ordonnance proprement dite *le coin*, chez les Grecs, est bien différente de la figure que M. Folard en donne dans son Traité des colonnes. C'est cette même figure de la phalange que le hasard avait donné aux troupes Romaines à Trébie et à Cannes, et qui leur fut si funeste.

(2) Il paraît assez que le *Plœsion* et le *Plinthion* ont été des termes synonymes pour le carré vide. Les Tacticiens modernes ne s'accordent point sur la composition du Plœsion équilatéral. Les uns le figurent par un carré plein tel qu'on le voit planche I, fig. XI. Les autres, et de ce nombre est le traducteur de Xénophon, la Luzerne, figurent ce Plœsion par un carré vide au centre duquel on retirait les bagages de l'armée. Cet ordre pouvait se maintenir dans la marche comme dans l'action, au moyen d'un quart de conversion pour les flancs qui marchaient en paragogue, et d'un demi-tour pour l'un des côtés qui marchaient en épagogue. Nous ne l'avons point tracé sur notre planche de tactique, parce qu'il est très-facile de se le figurer en supposant les quatre parties de la grande phalange, (fig. 1.) disposées de manière à former un carré parfait.

Lorsque Timothée, général athénien, fut obligé de passer par une plaine où il avait à craindre la nombreuse cavalerie des Olynthiens, il forma le carré vide, ou, à ce que Polyen dit, le *Plinthion*, mais de façon que deux des flancs étaient plus longs que les

5

On peut déborder l'ennemi à ses deux ailes ou seulement à une. Cette différence s'exprime par les termes d'*Hyperphalangisis* et d'*Hyperkerasis*. L'armée inférieure en nombre peut bien déborder l'ennemi d'un côté, sans rompre son ordonnance, mais ne peut l'entreprendre des deux côtés qu'aux dépens de sa profondeur.

Les bagages marchent avec l'armée en cinq différentes manières, en avant, en arrière, à droite, à gauche, et au centre de la colonne. La règle est de les faire aller toujours du côté opposé à l'ennemi, et lorsqu'on craint de tous côtés, de les placer au centre. Il y aura toujours un officier préposé à la garde des équipages.

Les commandemens doivent être courts et distincts : si pour des tours on commande d'abord *tournez vous*, le soldat se presse et peut faire le contraire avant qu'on ait fini le commandement. Au lieu qu'en commençant à dire ; *droit*, *tournez-vous*, il ne peut se tromper. Il faut donc, pour empêcher la méprise du soldat, déterminer d'abord sa manœuvre. Cette règle sert pour tous les commandemens de conversion et d'évolution.

Le silence est absolument nécessaire. Homère l'a bien remarqué. Il dit des Grecs qu'on ignorait s'ils avaient l'usage de la voix, et il compare les Barbares au vol bruyant des oies et d'autres oiseaux. C'est à la faveur du silence que le soldat entend les ordres.

Les principaux commandemens sont :

Prenez les armes.

Valets, sortez de la phalange.

---

autres. Il rangea d'abord, dans cette ordonnance, tous les chariots de son armée, et mit dans le milieu, le peu de cavalerie qu'il avait. L'infanterie marcha alors, avec beaucoup de contenance en-dehors de ces chariots, sans que les Olynthiens pussent leur nuire.

Silence, prenez garde.
Haut la pique.
Bas la pique.
Serre-file, dressez les files.
Prenez vos distances.
A droite, ou vers la lance, tournez-vous.
A gauche, ou vers le bouclier, tournez-vous.
Marche.
Halte.
Front.
Doublez vos files.
Remettez-vous.
A la laconique, faites l'évolution.
Remettez-vous.
Vers la lance, ou à droite, faites le quart de conversion.
Remettez-vous.

Cet abrégé suffira, je crois, pour donner une idée de l'ordonnance des Grecs et des Macédoniens (1).

(1) Arrien ajoute ici un traité de l'exercice de la cavalerie romaine. Les manœuvres qu'il y décrit, sont proprement des différentes espèces de tournois que l'empereur Adrien aimait passionnément. Il dit lui-même qu'on les avait imaginés autant pour la parade que pour l'usage dans la guerre.

EXPLICATION
DES FIGURES
DE LA PREMIÈRE PLANCHE.

FIG. 1.	*aa.*	Hauteur de la phalange.	
	aa bb.	Syntagme ou Xénagie de. . . .	256 hom.
	aa cc.	Pentacosiarchie de.	512
	aa dd.	Chiliarchie de	1024
	aa ee.	Mérarchie de	2048
	aa ff.	Phalange de	4096
	aa gg.	Diphalangarchie, corne ou aile droite, ou tête de la phalange.	8192
	aa hh.	Tétraphalangarchie, ou grande phalange de.	16384
	gg hh.	Corne, aile gauche, ou queue de la phalange.	
	gg.	Nombril, bouche, ou jointure de la phalange.	
	ii.	Hauteur des armés à la légère.	
	ii jj.	Hécatontarchie, ou Centurie de.	128
	ii kk.	Psilagie de.	256
	ii ll.	Xénagie de.	512
	ii mm.	Systremme de.	1024
	ii nn.	Epixénagie de	2048
	ii oo.	Stiphos de.	4096
	ii pp.	Epitagme de.	8192
	qq.	Hauteur de la cavalerie.	
	qq rr.	Ile ou compagnie de.	64 chevaux.
	qq ss.	Epilarchie ou escadron de. .	128
	qq tt.	Tarentinarchie de	256 cavaliers.
	qq uu.	Hipparchie de.	512
	qq vv.	Ephipparchie de.	1024
	qq xx.	Télos ou cavalerie de l'aile droite.	2048
	qq yy.	Epitagme de	4096
FIG. 2.	*a b.*	Enomotie de.	4 hom.
	a c.	Dimoirie de	8
	a d.	Lochie ou file de.	16
	a e d f.	Dilochie ou file double de. . .	32
	a g d h.	Tétrarchie de.	64
	a i d j.	Taxiarchie de.	128
	a k d l.	Syntagme ou Xénagie de. . . .	256
	m.	Syntagmatarque ou Xénague, chef d'un Syntagme.	
	n.	Taxiarque ou Centurion, chef d'une Taxiarchie.	
Suite de la fig. 2.	*o.*	Tétrarque, chef d'une Tétrarchie.	
	p.	Dilochite, ou chef d'une Dilochie.	
	q.	Ouragos, officier faisant fonction de nos majors.	
	r.	Adjudant de cet officier.	
	s.	Porte-enseigne.	
	t.	Crieur.	
	u.	Trompette.	
	m n o p.	Les officiers ou le premier rang.	
FIG. 3.	*a b.*	Position avant le mouvement.	
	c d	Position après un quart de conversion.	
	e f.	Position après deux quarts de conversion.	
FIG. 4, 5 et 6.	*a b.*	Position avant le mouvement.	
	c d.	Marche pendant l'évolution.	
	e f.	Position après l'évolution.	
FIG. 7.	*c d.*	Position du premier rang avant le mouvement.	
	a c.	Position de la première file après le mouvement.	
FIG. 8.	*a b.*	Position de la première file avant le mouvement.	
	a c.	Position du premier rang après le mouvement.	
FIG. 9.	*a b c d.*	Position du corps avant le mouvement.	
	e f i k.	Marche pendant l'évolution.	
	l m n o.	Position après le mouvement.	
FIG. 10.	*a b.*	Premier rang de la partie supérieure.	
	g h.	Premier rang de la partie inférieure.	
	c d e f	Derniers rangs des deux phalanges.	
FIG. 18.	*a.*	Chef, ilarque ou commandant de cavalerie.	
	b b.	Gardes-flancs.	
	c.	*Ouragos*, ou officier en arrière.	
FIG. 20.	*a.*	Le chef ou commandant.	
FIG. 21.	*a.*	Pointe de la première pique.	
	b.	Pointe de la seconde.	
	c.	Position du premier rang.	
FIG. 22.		Disposition des boucliers :	
	a b.	Selon l'ordonnance de parade.	
	c d.	En synaspisme.	

Pl. II.

FIG.

FIG. 2

PASSAGE ET COMBAT DU GRANIQUE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES MILITAIRES DE GUICHARD ET DE FOLLARD SUR POLYBE.

N. B. Les chiffres entre deux parenthèses servent de renvois à la seconde planche et indiquent la position des corps.

ALEXANDRE s'avança vers le Granique, son infanterie en colonne formée par la phalange doublée qui marcha par son flanc. La cavalerie côtoya, et les bagages la suivirent. Cet ordre de marche a été de tout temps mis en pratique par les Grecs, à cause de la facilité qu'ils trouvaient à le ranger en celui de bataille.

Hégéloque, qui avec les cavaliers à piques, et cinq cents hommes de pied armés à la légère, était détaché en avant pour reconnaître les gués du fleuve et la disposition de l'ennemi, fit rapport au roi que l'armée dès Perses était rangée en bataille sur la rive opposée. Le jeune roi ne balança point à hasarder le passage de vive force. Parménion lui conseilla de camper la nuit près du fleuve, et de remettre le passage au lendemain, l'assurant qu'il trouverait l'ennemi moins préparé à le recevoir : mais Alexandre opposa à cet avis la nécessité de faire un coup d'éclat au commencement de la guerre, et de donner de la réputation à ses armes.

Il s'avança donc jusqu'à une certaine distance du fleuve, où il fit déployer sa colonne à droite et à gauche pour former la phalange sur une ligne de six sections (*) avec la profondeur ordinaire de seize hommes (8, 9, 10, 11, 12, 13).

Le lit du fleuve étant inégal, et les gués entrecoupés par des profondeurs, il ne pouvait le traverser que sur un petit front. C'était à la droite, où le gué était le plus spacieux qu'il se proposa de faire les plus grands efforts. Il y plaça sur un même front avec la phalange, le corps des Hypaspistes (7), qui moins pesamment armés que les soldats de la phalange, et combattant sur une ordonnance différente de la leur, lui servirent dans les coups de main, et par-tout où le terrain ne s'accordait point avec l'ordre phalangique.

Il leur joignit l'escadron de Socrate qui ce jour-là avait le poste d'honneur à la première attaque (6), avec un corps de cavalerie légère, armé de piques (5), et un autre corps de péoniens (4). Il mit à la pointe de cette aile droite ses huit escadrons de cavalerie d'élite qu'on nommait par honneur les amis et les compagnons du roi (ses Hétaires) (1). Deux petits corps d'infanterie légère composés des archers et des agriens furent rangés derrière les huit escadrons (2, 3) pour les soutenir et pour combattre avec eux. La cavalerie thessalienne (16), celle des alliés (15), et la thracienne (14)

(*) Guichard en compte huit et s'est trompé. On ne peut conjecturer le nombre de huit sections que d'après les noms de ceux qui les commandaient et qui nous ont été conservés par Arrien. On trouve, à la vérité, huit noms dans cet auteur pour désigner les chefs de phalange, sur quoi il faut observer que les noms de Cratère et de Philippe se trouvent répétés; ce qui donnera à soupçonner quelque erreur de copistes. Mais chacune de ces sections, ou quarts de la grande phalange, devait être composée de quatre mille quatre-vingt-seize hommes. Si elles eussent été au nombre de huit, la phalange seule aurait été de trente-deux mille sept cent soixante-huit hommes d'infanterie, non compris les troupes légères, les Argyraspides, etc., etc. Cependant Alexandre n'avait que trente mille hommes d'infanterie. Cette observation prouve évidemment l'erreur des copistes, à laquelle Guichard n'a point fait attention; la phalange n'avait effectivement alors que six sections.

furent postés à l'aile gauche (*). Dans un passage de rivière, pendant la guerre contre Glaucias, roi des Taulantiens, Alexandre avait établi, le long du fleuve, différentes batteries de catapultes et de balistes pour éloigner l'ennemi de l'autre bord; mais il paraît, par le silence des écrivains, qu'ici il ne se donna pas le temps de faire de pareilles dispositions.

Memnon avait mis toute sa cavalerie persanne, forte de vingt mille chevaux, sur une seule ligne qui embrassait autant d'étendue que l'armée d'Alexandre en occupait de l'autre côté (17).

Le corps d'infanterie de vingt mille Grecs soudoyés fut placé sur une seule ligne à certaine distance derrière la première (18); et comme le terrain s'élevait en talus, elle se trouva au-dessus de la cavalerie comme sur une espèce d'amphithéâtre. Le fleuve coulait en bas, et la pente naturelle empêchant les débordemens, l'eau avait creusé la terre et rendu les rives plus ou moins escarpées suivant les courans; de sorte que les Perses avaient tous les avantages sur leur ennemi. Memnon voyant par les dispositions d'Alexandre, que ses plus grands efforts se feraient à sa gauche, s'y posta lui-même avec ses meilleures troupes qui étaient sous le commandement de ses fils.

Les armées furent quelque temps à se regarder avant

(*) Parmi ces différens corps de cavalerie qu'Arrien nomme ici, il n'y avait de grosse cavalerie de l'espèce dont les hommes avaient l'armure complète à la grecque, que la macédonienne, les Hétaires, celle des alliés, et la thessalienne. Le reste était de la cavalerie légère différemment armée, selon le génie et les coutumes des nations qui la composaient.

Les escadrons, dans la grosse cavalerie, avaient deux compagnies de soixante-quatre maîtres rangés sur huit de hauteur avec autant de front. C'est ce qu'Elien appelle des Epilarchies.

L'armée d'Alexandre montait à environ trente mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie. Le même nombre est indiqué par Diodore de Sicile; elle fut depuis considérablement augmentée. Alexandre avait soin de la recruter en Grèce; et il y eut toujours des généraux détachés de l'armée pour faire ces levées.

qu'Alexandre donnât le signal. Toutes les trompettes de l'armée ayant sonné en même temps, et marqué le commencement de l'action, Ptolémée sortit le premier de la ligne à la tête de l'escadron de Socrate (6) et entra dans le fleuve, suivi de ces deux corps de cavalerie légère qui étaient à son côté dans la ligne (4, 5), et des Hypaspistes (7) qui marchèrent à la queue de cette cavalerie, en tirant à gauche autant qu'il était possible.

En même temps Alexandre avança avec sa cavalerie choisie; il se jetta le premier dans le fleuve (*), au-dessus de cette troupe de Ptolémée avec l'escadron de la droite, et suivi par les autres. Il le traversa en biaisant (4), suivant le cours de l'eau (**) : ce mouvement oblique qu'il fit avec les escadrons, rompait le courant et facilitait le passage à l'infanterie. Il se trouva encore, par cette disposition, en état de présenter assez promptement à l'ennemi le front de sa cavalerie.

Ptolémée se promettait de prendre terre le premier, mais il

(*) Dablancourt dit : Alexandre menant l'aile droite, *il poussa dans le fleuve, suivi de toute l'armée, au son des trompettes....* Il ajoute, de son propre chef, *suivi de toute l'armée.* On voit, par le plan, que la cavalerie à la tête de laquelle Alexandre passa le fleuve, était comme détachée de la ligne. Ce fut avec elle seule et ses deux corps d'infanterie légère, qu'Alexandre poussa dans le fleuve, et fit le mouvement oblique dont Arrien parle. Les sections de la phalange suivirent à la droite des Hypaspistes, et à la gauche, le gué que la cavalerie thessalienne leur montra.

(**) Il y a ici contradiction avec le plan. Si, comme le dit Guichard d'après Arrien, Alexandre à l'aile droite eût traversé le fleuve en biaisant, suivant le cours de l'eau, sa marche eût été contraire à celle que présente le plan. Alexandre, marchant de l'Hellespont vers le Granique, devait avoir et avait effectivement la source du fleuve à droite, et son embouchure dans le Pont-Euxin à gauche. Il faut donc qu'Alexandre ait dirigé sa marche à travers le fleuve contre le courant, pour ne point donner dans le milieu de la cavalerie ennemie; et la suite prouve qu'en effet il l'attaqua par les ailes. Si Alexandre eût cédé au courant du fleuve, il ne l'aurait point rompu pour faciliter le passage à l'infanterie, comme le dit ensuite le tacticien français. On ne conçoit d'ailleurs aucune direction qui pût être utile à l'infanterie de l'aile droite, sans être désavantageuse à l'aile gauche placée dans une situation contraire.

fut

fut d'abord accablé d'une grêle de traits qui lui furent lancés de haut ; et lorsqu'il tâchait de franchir le bord escarpé du fleuve, la cavalerie persanne s'y opposa avec tant de vigueur, qu'il fut contraint de reculer. Ses gens se joignirent aux escadrons de la gauche d'Alexandre, qui s'avançaient en diligence, tandis que ce prince, à la tête du premier escadron, luttait déjà contre la cavalerie de Memnon.

Le mauvais succès du premier combat de Ptolémée (6), mit le corps des Hypaspistes qui le suivait, en danger d'être pris en flanc (7). Mais la troupe de Ptolémée ayant d'abord été remplacée par les escadrons de la ligne d'Alexandre, il parvint sans beaucoup de peine à se poster de front, et à se maintenir à côté de la cavalerie. C'était déjà beaucoup que d'avoir mis une grande partie de la cavalerie et un corps considérable d'infanterie en état de combattre.

La mêlée fut des plus acharnées. Les Perses fondant sur ces escadrons à mesure qu'ils arrivaient, les chargèrent avec impétuosité, et les repoussèrent quelquefois dans la rivière. Alexandre fit des prodiges de valeur à la tête de ses escadrons qui prirent poste malgré les désavantages du terrain. Les cavaliers macédonniens qui avaient de fortes et longues lances s'en servirent avec succès contre les Perses armés de sabres et de haches ou d'arcs dont les traits s'émoussaient pour la plupart sur les armures grecques. D'ailleurs l'infanterie légère (2, 3) qui survint et soutint ces escadrons, fut d'un grand secours en cette occasion. Elle aida les Grecs à éloigner d'eux les Perses qui, de près, leur ôtaient quelquefois l'usage de la lance.

A l'aile gauche, Parménion ayant traversé le fleuve à la tête de sa cavalerie thessalienne (16), suivie de côté par celle des Alliés (15) et par les Thraces (14), rencontra la même difficulté à aborder, et à prendre son terrain.

Pendant ces différens combats qui fixaient aux ailes l'attention de l'ennemi, l'infanterie macédonienne tâcha de se former en ligne. Les sections de la gauche marchèrent sur les traces de la cavalerie de Parménion (11, 12, 13) se tenant, autant qu'elles purent, de côté en forme d'échelle, aussi bien que celles de la droite qui avaient suivi le gué que les Hypaspistes leur avaient montré (8, 9, 10) : à mesure qu'elles s'approchèrent de l'autre rive, et que le gué devint plus large et plus praticable, elles s'étendirent vers le centre. Les sections qui se trouvaient alors les plus proches du bord, se serrèrent, et présentant leurs longues piques, donnèrent moyen aux autres de gagner leurs côtés, de façon qu'en très-peu de temps le front de la phalange fut établi, sans qu'il paraisse que les Perses eussent pu empêcher ce soudain ralliement.

Aussitôt que la phalange fut en état d'agir contre l'ennemi, avec tout son front hérissé de piques, la victoire cessa d'être douteuse. La cavalerie persanne du centre lâcha le pied ; les ailes furent coupées, perdirent courage et se sauvèrent comme les autres. Il ne resta plus que cette infanterie de vingt mille hommes, tous Grecs à la solde de Darius. Soit que Memnon fût traversé par les autres généraux dans l'usage qu'il en voulut faire, soit qu'il y eût de la mauvaise foi de la part des Grecs, tout ce corps demeura immobile pendant le combat, à peine jetta-t-il des flèches. La cavalerie étant dispersée, Alexandre conduisit la phalange contre les Grecs, en même-temps qu'il les fit tourner par ses escadrons. Ils furent taillés en pièces, à la réserve de deux mille qu'on fit prisonniers, quoique d'autres écrivains disent qu'ils se rendirent tous.

Il n'y eut que mille hommes de tués dans la cavalerie persanne, qu'Alexandre cessa de poursuivre pour aller à ces Grecs. De son côté, vingt-cinq de ses compagnons (Hétaires) restèrent sur la place.

Il leur fit ériger des statues de bronze; il perdit soixante hommes de l'autre cavalerie, et trente de la phalange (*).

Telles sont les circonstances du fameux passage du Granique, que j'ai tâché de le mettre à la portée de tout lecteur militaire (**).

Au récit de Guichard, nous joindrons les observations militaires d'un autre tacticien moderne.

Alexandre se garda bien de traverser le Granique de droit-fil, mais de biais, ou obliquement. Cet endroit de sa vie est d'un brillant qui ne peut être admiré que des connaisseurs dans la science des armes : car le passage de cette rivière fut extrêmement contesté et soutenu par un grand capitaine tel que Memnon. Les actions des grands capitaines, dit Tacite, arrêtent l'esprit du lecteur et réveillent son attention.

Bien que Parménion fût un excellent chef de guerre, si l'on fait un peu d'attention à tout ce que les historiens nous en apprennent, il me paraît, par les conseils qu'il donna à son maître, à l'égard de ses desseins extraordinaires, que sa hardiesse n'égalait pas à beaucoup près sa prudence, et qu'il pouvait être mis au nombre des généraux temporiseurs. Le passage du Granique de vive force, bien qu'il y eût un gué assez considérable, le tenait en doute pour l'événement : le grand nombre des ennemis était bien moins le sujet de sa crainte que le courage et l'habileté de Memnon. Arrien, en historien militaire, nous donne la description de la marche du roi de Macédoine.

(*) Dans tous ces dénombremens de troupes, de tués et de prisonniers en un jour de bataille, il faut se défier des auteurs Grecs. Peut-être n'est-ce pas tant leur faute que celle des copistes qui se sont trompés dans les chiffres qu'on trouve dans les anciens manuscrits. GUICHARD.

C'est assurément porter un peu loin l'indulgence à cet égard pour les auteurs grecs. Il serait en effet bien singulier que les copistes se fussent perpétuellement trompés, de manière que leurs erreurs fussent toujours à l'avantage des Macédoniens, et jamais à celui de leurs ennemis.

(**) Guichard, mém. milit. tom. 1.er.

» Alexandre marche en ordre de bataille vers le Granique, fait avancer les Oplites en colonnes formées par la phalange doublée, dispose la cavalerie sur les ailes, les bagages à l'arrière-garde. Pour explorer les mouvemens de l'ennemi, Hégéloque marche en avant avec les éclaireurs, soutenu par un gros de cinq cents hommes, formé de troupes légères et de cavaliers armés de sarisses.

On approchait du fleuve, lorsque les éclaireurs revenant à toutes brides, annoncent que toute l'armée des Perses est rangée en bataille sur la rive opposée. Alexandre fait aussitôt toutes les dispositions du combat. Alors, Parménion s'avançant: « Prince, je vous conseille de camper aujourd'hui sur les bords » du fleuve; en l'état où nous sommes, en présence de l'ennemi » inférieur en infanterie, il n'aura point l'audace de nous » attendre, il se retirera pendant la nuit, et demain, au point » du jour, l'armée passera le fleuve sans obstacle; car nous » l'aurons traversé avant qu'il ait eu le temps de se mettre en » bataille. Il serait, en ce moment, dangereux d'effectuer » ce passage. (Prend-on bien garde à ce raisonnement?) L'en- » nemi est en présence, le fleuve est profond, rempli de préci- » pices, la rive escarpée et difficile. On ne peut aborder qu'en » désordre et par pelotons, ce qui est un grand désavantage; et » alors il sera facile à la cavalerie de l'ennemi, nombreuse et » bien disposée, de tomber sur notre phalange. Que l'on reçoive » un premier échec, c'est une perte sensible au présent, c'est » un présage funeste pour l'avenir ».

Ce raisonnement est très-peu sensé, et je m'étonne que l'historien, qui était homme de guerre, ne l'ait pas relevé sans sortir du caractère de simple historien. Est-ce que les difficultés qu'il propose ne se fussent pas rencontrées le lendemain? Ce qui est dit plus haut est encore moins supportable. Poursuivons:

Mais, Alexandre : « J'entends, Parménion, mais quelle honte » de s'arrêter devant un ruisseau, après avoir traversé l'Hellespont ! J'en jure par la gloire des Macédoniens, par ma vive » résolution à affronter les dangers extrêmes ; non, je ne souffrirai point que l'audace des Perses, rivaux des Macédoniens, » redouble, si ces derniers ne justifient pas la crainte qu'ils inspirent ». Il forma donc la résolution d'attaquer les Perses, disposa tout pour cette grande entreprise, et se moqua, au rapport de Plutarque, des avis de Parménion.

« Les Perses comptaient vingt mille hommes de cavalerie, et presque autant d'étrangers à leur solde composaient leur infanterie. Le front de leur cavalerie, étendu, bordait le rivage ; l'infanterie derrière, le site formant une éminence ». (Cette situation est remarquable).

« Dès qu'ils découvrirent Alexandre (et il était facile de le reconnaître à l'éclat de ses armes et à l'empressement respectueux de sa suite) se disposant à porter l'attaque vers leur aile gauche, ils la renforcent aussitôt d'une grande partie de leur cavalerie. Les deux armées s'arrêtèrent quelques instans et se mesurèrent du rivage en silence et avec un mutuel effroi. Les Perses attendaient que les Macédoniens se jetassent dans le fleuve, pour les charger à l'abordage.

» Alexandre saute sur son cheval, il commande au corps d'élite qui l'entoure, de le suivre et de se montrer en braves. Il détacha en avant, pour tenter le passage, les coureurs à cheval avec un corps d'infanterie commandé par Amyntas et précédé par l'escadron de Socrate, que conduit Ptolémée, et qui doit donner alors le premier de toute la cavalerie. Alexandre, à la tête de l'aile droite, entre dans le fleuve au bruit des trompettes et des cris de guerre redoublés, se dirigeant obliquement par

le courant(*), pour éviter en abordant, d'être attaqué sur la pointe, et afin de présenter sa phalange de front à l'ennemi ». Ce qui produit deux bons effets : l'un, que le courant de la rivière, ne heurtant qu'obliquement la colonne de troupes qui la traverse, il a beaucoup moins de force, et l'eau s'échappe plus vîte du côté où l'on est entré; l'autre, qu'on présente toute la face de la colonne de passage à l'ennemi, et par conséquent il se trouve exposé à toute les armes de jet dont elle est garnie; et comme celui qui se défend la voit toute en face, il craint de la voir bientôt sur lui de front; ce qui le fait craindre également sur tout le front qu'il oppose; ce qu'un habile homme ne croira jamais, s'il connaît l'étendue du gué, et sur-tout lorsqu'on passe sur plusieurs colonnes, comme fit Alexandre. Reprenons la narration de ce passage célèbre.

« Les Perses voyant approcher du bord Amyntas et Socrate, leur décochent une grêle de flèches; les uns tirent, des hauteurs, sur le fleuve; les autres, profitant de la pente, descendent au bord des eaux. C'est là que le choc et le désordre de la cavalerie furent remarquables; les uns s'efforçaient de prendre bord, les autres de le défendre. Les Perses lancent des traits, les Macédoniens combattent de la pique. Ceux-ci, très-inférieurs en nombre, furent d'abord repoussés avec perte. En effet, ils combattaient dans l'eau sur un terrain bas et glissant, tandis que les Perses avaient l'avantage d'une position élevée occupée par l'élite de leur cavalerie, par les fils de Memnon et par Memnon lui-même. Le combat devint terrible, entre eux et les premiers rangs des Macédoniens qui, après des prodiges de valeur, y périrent tous à l'exception de ceux qui se retirèrent vers Alexandre, lequel avançait à leur secours avec l'aile droite; il fond dans le plus

(*) Voyez la note ci-dessus, p. 40.

épais de la cavalerie ennemie où combattaient les généraux. La mêlée devient sanglante autour du roi.

» Cependant les autres corps macédoniens abordent à la file. Quoique l'on combattît à cheval, on eût cru voir un combat d'homme de pied contre homme de pied. Tel était l'effort de chevaux contre chevaux, de soldats contre soldats; les Macédoniens luttant contre les Perses pour les ébranler et les repousser dans la plaine, les Perses pour renverser les Macédoniens et les rejeter dans le fleuve. Enfin, ceux d'Alexandre l'emportent, tant par la force et l'expérience que par l'avantage de leurs piques solides opposées à des armes plus faibles. »

Pour n'être pas excessivement long, il suffit de dire qu'il y eut un combat très-obstiné, très-bien soutenu et long-temps incertain, où Alexandre faillit perdre la vie. Il se trouva même dans un tel embarras, que, si le reste de la cavalerie ne l'eût joint, il eût sans doute été repoussé; ce qui fit qu'on gagna du terrain sur l'armée des Perses.

« Ceux-ci commencent à fuir en face d'Alexandre. Dès que le centre plia, la cavalerie des deux ailes se renversa, la déroute fut complète; les ennemis y perdirent environ mille chevaux. Alexandre arrête la poursuite, et pousse vers l'infanterie toujours fixée à son poste, mais plutôt par étonnement que par résolution. Il fait donner la phalange et charge en même-temps toute la cavalerie; en peu de momens tout fut tué; il n'échappa que ceux qui se cachèrent sous des cadavres; deux mille tombèrent au pouvoir du vainqueur. »

Cette action de ce grand capitaine n'est pas à beaucoup près si illustre qu'elle est utile et pleine d'instruction pour les gens de guerre. L'histoire nous en fournit un grand nombre qui ne sont pas moins mémorables que celle-là, ni moins dignes d'admiration. C'est dans cette seule action que les Perses firent pa-

raître tout ce que peut la valeur la plus obstinée ; et rien ne fait voir davantage la vérité de cette maxime, que les succès d'une guerre dépendent bien moins du nombre et du courage des troupes, que de l'habileté du général et de la confiance qu'elles ont en lui. Car Alexandre attaqua les Perses à la tête de tout ce qu'il avait de forces. L'infanterie de Memnon ne combattit point, quoiqu'elle fût très-bien postée. Plutarque nous assure qu'elle prit la fuite ; je le croirais assez, bien qu'Arrien nous dise le contraire. Il prétend qu'elle était composée en partie de Grecs à la solde de Darius, et que ceux-ci se voyant abandonnés se retirèrent en un lieu avantageux où ils se rendirent.

Il y a ici quelques observations à faire. La disposition des troupes de Memnon est remarquable et digne d'être observée. Comme il y avait une hauteur qui s'élevait le long et fort près des bords de la rivière, vis-à-vis du gué, laissant pourtant un espace de terrain assez large pour y placer une ligne de cavalerie ; Memnon y posta la sienne, et sur le haut, on voyait son infanterie en bataille pour lui servir de seconde ligne, les rangs s'élevant les uns sur les autres comme en amphithéâtre, et cette hauteur découvrait le gué et le dominait de fort près : de sorte que ceux d'en haut pouvaient tirer par-dessus la tête de ceux de leur première ligne. Voilà un avantage qui n'est pas peu considérable. On peut en juger par la description que l'historien grec nous en donne.

Memnon n'avait garde d'attendre qu'il eût passé un certain nombre de Macédoniens pour les charger et les culbuter dans la rivière. Il connaissait trop bien les troupes auxquelles il avait affaire : il fallait les attaquer dès l'abord, ce qu'il ne manqua pas de faire. Alexandre qui l'avait prévu, trouva la chose de si grande importance, qu'il se mit lui-même à la tête de sa cavalerie pour l'animer par son exemple, et augmenter l'ardeur de

ses

ses troupes qui se jetèrent à l'eau de toutes parts. Mais il fit passer auparavant un corps d'infanterie soutenu d'un autre de cavalerie. La valeur de ses troupes n'était pas ce qu'il opposa de plus redoutable, il paraît assez que les Perses ne leur cédaient pas de ce côté-là, mais l'avantage de ses armes, comme le dit Arrien. Les Perses ne combattaient qu'avec l'épée et le dard, au lieu que les Macédoniens leur opposaient des armes fortes et de longueur. Ajoutez à cela l'infanterie légère entremêlée parmi leurs Oplites, selon la coutume des Grecs. Faut-il s'étonner de ce que les Perses furent battus? ils eurent à-la-fois à se défendre contre la cavalerie et l'infanterie mêlées ensemble, et la phalange qui passa en même-temps que la cavalerie. Qu'importe que les Perses eussent vingt mille chevaux et à-peu-près autant d'infanterie. Arrien avoue lui-même que celle-ci ne fit rien, et l'on peut dire que toute l'armée d'Alexandre, qui allait à près de quarante mille hommes des meilleures troupes du monde, n'eut affaire qu'à vingt mille chevaux. Memnon eut grand tort de ne pas faire charger son infanterie; apparemment qu'il s'en défiait. Cela prouve combien les armes de longueur, dans ces sortes d'actions, comme dans toutes les autres, sont nécessaires et avantageuses. Quant à l'ordre dans le combat, je n'en connais point d'autres que d'attaquer par colonnes (*).

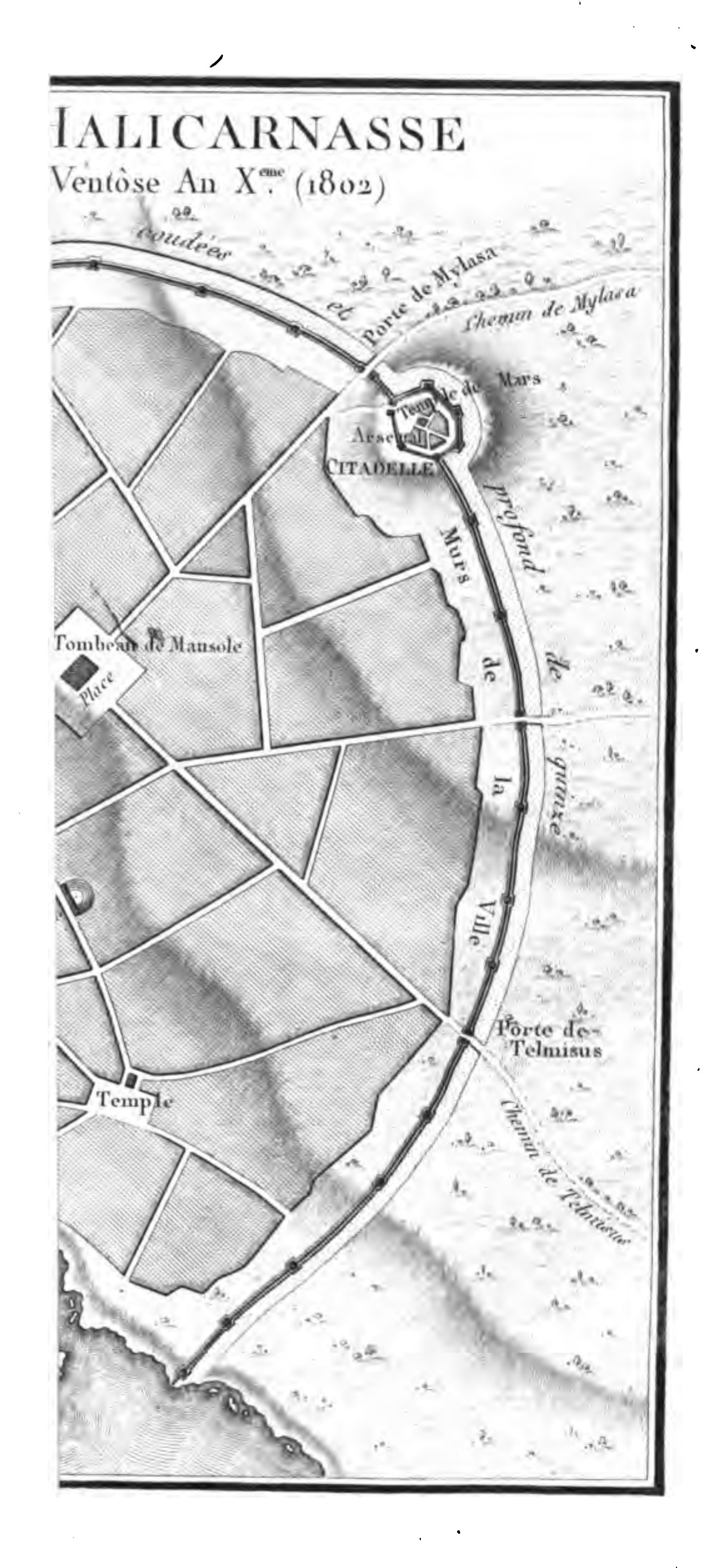
(*) Follard, histoire de Polybe, t. 5., p. 151.

EXPLICATION
DES FIGURES
DE LA SECONDE PLANCHE.

a b. Position de l'armée d'Alexandre en ordre de bataille.

c d. Armée persanne.

1. Huit corps de la cavalerie des Hétaires.
2. Archers, infanterie légère.
3. Agriens, infanterie légère.
4. Corps de Péoniens.
5. Corps de cavalerie légère, armé de piques.
6. Bataillon de Socrate.
7. Corps des Hypaspistes ou Argyraspides, commandé par Nicanor.
8. Phalange de Perdiccas.
9. Phalange de Cœnus.
10. Phalange d'Amyntas.
11. Phalange de Cratère.
12. Phalange de Philippe.
13. Phalange de Méléagre.
14. Cavalerie des Thraces.
15. Cavalerie des Alliés.
16. Cavalerie thessalienne.
17. Cavalerie des Perses au nombre de vingt mille hommes.
18. Etrangers composant l'infanterie persanne.



IALICARNASSE
Ventôse An Xème. (1802)
coudées
et
Porte de Mylasa
Chemin de Mylasa
Temple de Mars
Arsenal
CITADELLE
Murs de la Ville
profond de quinze
Tombeau de Mausole
Place
Porte de Telmisus
Chemin de Telmisus
Temple

SIÉGE ET PRISE D'HALICARNASSE.

EXTRAIT D'ARRIEN ET DES AUTRES HISTORIENS.

(Voyez ci-après le plan d'Halycarnasse, planche III).

Alexandre, maître de Milet, apprenant qu'un grand nombre de Barbares s'est retiré dans Halicarnasse, vient camper à cinq stades de cette ville, résolu d'en former le siége.

Halicarnasse était défendue par une heureuse situation, et par Memnon, le plus habile et le plus brave des officiers de Darius. Memnon à qui ce prince avait confié le gouvernement de l'Asie inférieure et le commandement de toute sa flotte, avait depuis long-temps, fortifié cette place par tous les secours de l'art. Lui-même la défendait avec des troupes nombreuses; bien déterminé d'y signaler son courage contre Alexandre et sa fidélité pour Darius. Aux approches de l'ennemi il commença par enfermer dans le port les trirêmes, de l'équipage desquelles il pouvait ainsi disposer sur l'un et l'autre élément.

Memnon, dans la défense de cette place, était secondé par Ephialtes, autre officier d'un rare mérite : aussi le siége fut-il très-long, et ses difficultés auraient sans doute rebuté tout autre qu'Alexandre. Tout ce que la bravoure la plus intrépide, tout

ce que la science militaire la plus consommée peut offrir de ressources fut employé de part et d'autre, et long-temps avec un égal succès. Memnon prouva par sa résistance que la valeur et le courage de ses défenseurs sont, pour une place de guerre, la fortification la plus sûre.

Alexandre approche des murs avec son armée, du côté de la porte qui regarde Mylase; les assiégés font une vive sortie, les Macédoniens accourent de toutes parts et les repoussent dans les murs.

Quelques jours après, Alexandre, avec une partie de ses troupes, sous la conduite d'Amyntas, de Perdiccas et de Méléagre tourne la ville du côté de Mynde. Il avait deux motifs; le premier de voir si l'attaque des murs serait plus facile de ce côté; le second de tenter un coup-de-main sur la ville de Mynde dont quelques habitans lui avaient promis d'ouvrir les portes, s'il voulait s'y présenter pendant la nuit. Il importait à Alexandre de s'emparer d'abord de cette place, parce que ceux d'Halicarnasse pouvaient librement y envoyer et en recevoir des secours par mer, sans que les Macédoniens pussent couper leur communication.

Alexandre fut trompé dans son attente; n'apercevant aucun des signaux convenus, il fait avancer sa phalange et ordonne de miner le mur, quoiqu'il n'eût aucunes machines de siége, et qu'il fût venu plutôt avec l'espoir d'entrer dans une place qu'on devait lui livrer, qu'avec la résolution de l'attaquer. Les habitans, soutenus par ceux d'Halicarnasse, font une vigoureuse résistance et obligent l'ennemi à se retirer.

Cependant les assiégés avaient creusé, autour d'Halicarnasse, un fossé large de trente coudées, profond de quinze. Alexandre en fait combler une partie à son retour de Mynde : on approche

de suite les tours chargées d'hommes de traits, pour écarter l'ennemi des murailles que d'autres machines vont ébranler. Les Macédoniens montent à l'assaut, mais éprouvant une vigoureuse résistance, ils finissent par être repoussés : d'un autre côté, Memnon, à la tête des assiégés, exécute nuitamment une sortie dans laquelle il incendie les tours et les machines avancées. Les Macédoniens de garde donnent l'alarme, une action s'engage, un renfort considérable seconde bientôt les assiégeans qui repoussent l'ennemi dans la ville. La perte fut considérable de part et d'autre pour une action aussi peu importante, puisque ceux d'Halicarnasse perdirent cent septante des leurs, et que du côté des Macédoniens il y eut trois cent soldats blessés et seize de tués.

Peu de jours après, deux Oplites de la phalange de Perdiccas, faisant à table le récit de leurs prouesses, échauffés par le vin, et disputant de bravoure entre eux, courent sur-le-champ aux armes pour en donner des preuves. Ils s'avancent sous les remparts du côté de Mylase, quelques assiégés accourent pour punir l'audace de ce couple téméraire; les premiers sont tués, et ceux qui les suivent percés de traits. Cependant, les deux Grecs, accablés enfin, cèdent au grand nombre secondé par l'avantage du lieu. D'un côté les soldats de Perdiccas, de l'autre les assiégés, viennent au secours des leurs. On se bat vivement aux pieds des remparts. Le combat est long-temps douteux; mais enfin Alexandre s'y portant lui-même avec des troupes fraîches, ceux d'Halicarnasse rentrent précipitamment dans leur ville qui faillit être prise dans cette attaque; car outre que les postes étaient assez mal gardés, les Macédoniens avaient abattu deux tours avec le mur élevé entre elles.

Derrière la brèche, les assiégés élèvent sur-le-champ un mur

de briques en forme de croissant, disposition qui leur donne l'avantage de multiplier, et de rassembler leurs coups contre les assiégeans qu'ils peuvent atteindre ainsi en flanc et presque par derrière.

Le lendemain Alexandre fit battre ce nouveau mur, parce que le voyant fraîchement construit, il le croyait plus facile à ébranler. Les assiégés font alors une sortie pour mettre le feu aux machines; ils parviennent à incendier les plus avancées et une tour de bois, malgré les efforts de Philotas et d'Hellanicus qui ne garantissent qu'avec peine celles confiées à leur garde. Alexandre parut; aussitôt l'ennemi jete ses armes et fuit dans ses murailles; mais ce fut le seul avantage que remportèrent les Macédoniens, forcés, par les traits dont ils étaient assaillis, d'abandonner l'attaque du nouveau mur.

Peu de jours après, Ephialtes choisit deux mille hommes, en arme la moitié de torches pour embrâser les machines, et les suit avec l'autre moitié pour les soutenir : dans le même temps Memnon sort par le Tripylum, du côté où les Macédoniens se tenaient le moins sur leurs gardes. Alexandre en est à peine instruit, qu'il marche lui-même contre Ephialtes, repousse les incendiaires avec violence, fait pleuvoir sur eux, du haut des tours, une grêle de traits et rouler d'énormes pierres. Ephialtes soutient pendant quelque temps ces efforts avec avantage; mais les vieux soldats d'Alexandre étant accourus au secours de leurs compagnons, rétablirent le combat : Ephialtes et les plus braves de sa troupe, périrent sur le champ de bataille : l'ennemi est repoussé dans les murs après avoir essuyé une perte considérable, les uns sont tués en combattant de près les Macédoniens, les autres dans leur fuite, près du rempart dont les ruines embarrassaient le passage.

D'un autre côté, Ptolémée avec les hommes d'Addée et de Timandre et quelques troupes légères, vient à la rencontre de Memnon, et ne tarde pas à obtenir sur lui l'avantage. Bientôt il se mit une telle confusion, une si grande épouvante parmi les ennemis, que, se retirant en foule, et se précipitant sur le pont qu'ils avaient jeté pour exécuter leur sortie, ce pont rompit sous le poids. Partie périt en tombant dans le fossé, étouffés les uns par les autres ou percés de traits; partie croyant échapper, court aux portes, mais l'excès du trouble les ayant fait fermer précipitamment, dans la crainte que les Macédoniens ne pénétrassent dans la ville avec les fuyards, ceux-ci furent massacrés aux pieds de leurs murailles.

Cette double sortie fut le dernier effort des assiégés qui y perdirent environ mille des leurs; du côté des Macédoniens, les historiens ne comptent que quarante morts au nombre desquels Ptolémée, le Toxarque Cléarcus, le Chiliarque Addée et plusieurs des principaux officiers.

Orontobates et Memnon prenant conseil de leur situation, ne se voyant plus en état de soutenir un long siége dans une ville dont les remparts étaient détruits ou ébranlés, la garnison étant considérablement affaiblie par les pertes qu'ils avaient essuyées dans leurs sorties et par les blessures qui mettaient un grand nombre des leurs hors de combat, se déterminèrent enfin à se retirer.

Vers la seconde veille de la nuit, ils mettent le feu à une tour de bois, dressée en face des machines des assiégeans, livrent aux flammes leur propre magasin d'armes, les maisons voisines des remparts, et se réfugient avec les leurs, les uns dans la citadelle de l'île, les autres dans celle de Salmacis: une partie des habitans se sauva dans l'île de Cos.

Quoiqu'au milieu de la nuit, Alexandre fait entrer les Macédoniens dans la ville avec ordre de massacrer les incendiaires et de n'épargner que ceux qui seraient retirés dans leurs maisons.

Il découvre, au lever de l'aurore, les deux forts où l'ennemi s'était retranché, il ne jugea pas à propos de les attaquer, parce que d'une part il lui eût fallu beaucoup de temps pour les emporter, et que d'une autre leur prise devenait beaucoup moins importante depuis qu'il s'était rendu maître de la ville.

Les historiens ne sont pas d'accord entre eux sur la question de savoir si Alexandre détruisit entièrement Halicarnasse ; mais en supposant qu'il ne l'eût point fait raser, l'inspection du plan suffit pour démontrer que la garnison qu'il y laissait n'avait rien à redouter de la part des Perses maîtres des deux citadelles qui ne dominaient point la ville.

Quoique le siége d'Halicarnasse ne soit pas moins mémorable par la résistance vigoureuse et les talens de Memnon que par l'éclat du nom d'Alexandre, il faut cependant convenir que le succès de cette entreprise n'a rien d'extraordinaire et rehausse peu la gloire militaire du conquérant. En effet, et cette remarque peut s'appliquer à tous les autres siéges que tenta le Macédonien, il n'eut à vaincre que la résistance des assiégés et l'obstacle des lieux ; mais ici comme ailleurs, il ne fut nullement inquiété dans les dispositions que nécessitait l'attaque de la place abandonnée à elle-même ; la flotte des Perses demeura stationnaire ; il eut toute liberté de former l'investissement de la ville, aucune armée extérieure ne contraria ses opérations.

Cependant malgré tous ces avantages, Alexandre ne laissa pas de perdre beaucoup de monde. En vain ses historiens taisent ou dissimulent ses pertes ; le traits suivant suffit pour les convaincre

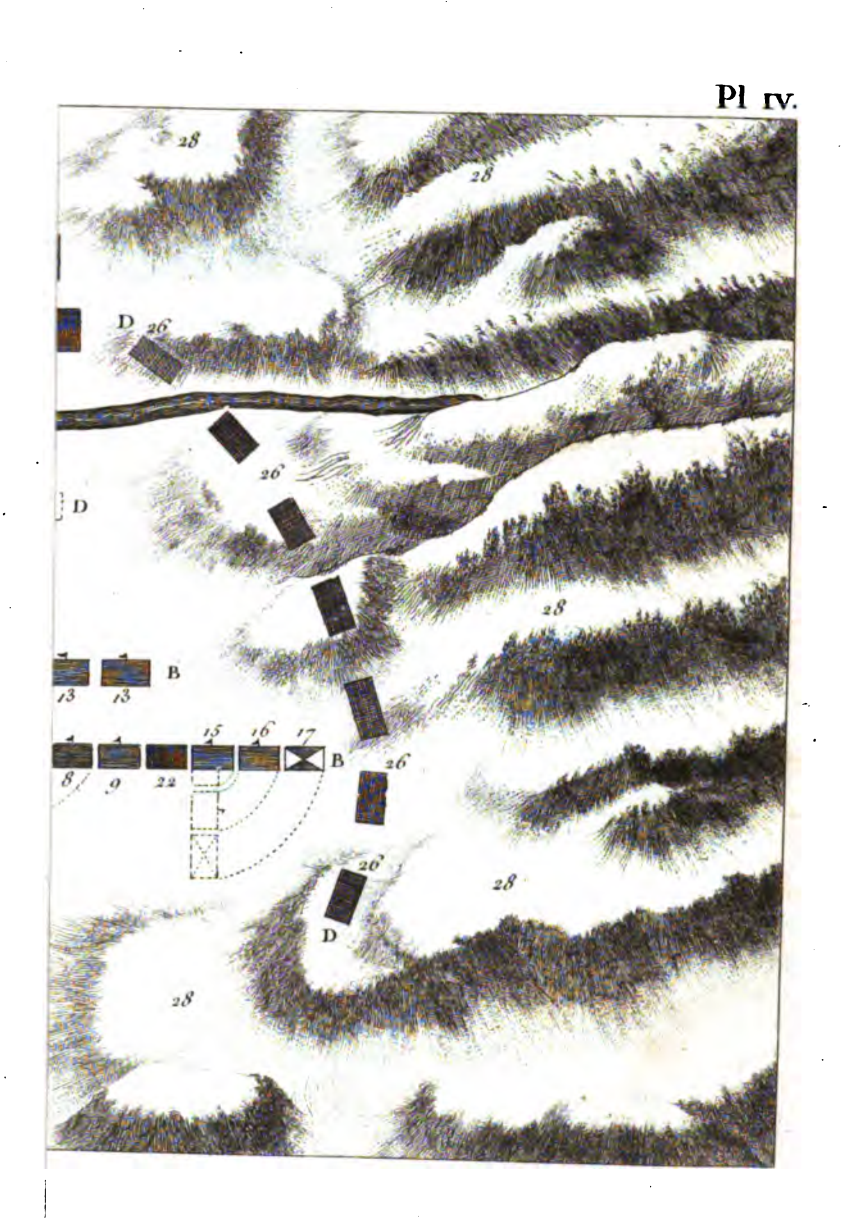
vaincre de partialité ou d'inexactitude. Alexandre fit demander à Memnon une trève pour ensevelir les morts après une seule action. Cette démarche nous révèle assez combien le nombre dût en être considérable pendant toute la durée du siége.

8

PLAN D'HALICARNASSE.

OBSERVATION.

Les circonstances du siége d'Halicarnasse et les positions militaires, furent trop nombreuses et trop variées pour être indiquées sans confusion sur le Plan. Il sera facile au lecteur d'y suppléer en consultant à-la-fois le texte et la planche.


Pl IV.
28
28
D
26
26
D
28
B
13
13
15
16
17
8
9
22
B
26
26
28
D
28

BATAILLE D'ISSUS.

EXTRAIT D'ARRIEN ET DES AUTRES HISTORIENS.

(Les chiffres indiquent les renvois à la IV.e planche.)

DARIUS franchit le pas Amanique et marche vers Issus : Alexandre, qui avait pénétré en Asie, par les Pyles Syriennes au-delà du golfe d'Issus, ne pouvant croire que Darius l'eût laissé derrière lui, fait monter quelques Hétaires sur un triacontère, pour aller à la découverte : à la faveur des sinuosités du rivage, ils découvrent le camp des Perses vers Issus, et reviennent annoncer à Alexandre qu'il tient Darius.

Alexandre rassemble et harangue les généraux et les officiers de son armée, retourne sur ses pas, repasse, pendant la nuit, les défilés qu'il venait de franchir, et, arrivé dans la plaine, il range ainsi son armée en bataille.

A la tête de l'aile droite, il place l'Agéma et les Hypaspistes sous le commandement de Nicanor (1); (*) près d'eux la phalange de Cœnus (2) et celle de Perdiccas (3) qui s'étend jusqu'au centre, où devait commencer l'action. Alexandre compose la gauche des phalanges d'Amyntas (4), de Ptolémée (5) et de Méléagre (6), sous les ordres de Cratérus.

(Dans cette disposition des troupes, on place les corps à me-

(*) Quoique l'Agéma et les Hypaspistes souvent désignés par la dénomination d'Argyraspides ne fussent pas aussi pesamment armés que les Oplites, ils tenaient quelquefois la place d'une des sections de la phalange; c'est ce qu'ils firent dans cette occasion.

sure qu'ils arrivent sur le champ de bataille, contre l'usage ordinaire des historiens qui décrivent toute l'aile d'une armée avant de passer à l'autre.)

Alexandre développe près de lui, à l'aile droite, la cavalerie des Hétaires (7), les Thessaliens (8) et les Macédoniens (9) et fait filer à la gauche, vers Parménion, les chevaux du Péloponnèse (10) et des autres alliés. Parménion commandait toute l'aile gauche et avait ordre de ne point s'éloigner du rivage crainte d'être cerné par les Barbares; car il était facile aux Perses d'envelopper les Macédoniens, avec leurs troupes nombreuses. Nicanor au contraire devait se tenir assez éloigné des hauteurs pour n'être point à portée des traits de l'ennemi qui les occupait. Alexandre s'était réservé le commandement de l'aile droite, selon son usage.

Avisant presque toute la cavalerie des Perses portée du côté de la mer, sur Parménion qui n'était soutenu que par celle du Péloponnèse et des alliés, Alexandre détache aussi vers l'aile gauche les chevaux thessaliens (8) et les fait filer sur les derrières pour n'être point vus de l'ennemi; place en avant de la cavalerie de l'aile droite, les voltigeurs sous les ordres de Protomaque (12) et les Péones commandés par Ariston (13). Antiochus avec les Archers (14), couvre l'infanterie: les Agriens, sous la conduite d'Attalus, quelques chevaux et quelques Archers (17) disposés sur les derrières de l'aile droite, font face à la montagne. Ainsi l'aile droite était elle-même divisée en deux parties l'une (3-9) opposée à Darius placé au de-là du fleuve avec le gros de son armée, et l'autre regardant l'ennemi qui les tournait sur les hauteurs. (15-17) Cette disposition était forcée par celle de la chaine des montagnes, qui décrivait une espèce de golfe dans lequel une partie de l'aile droite des Macédoniens se trouvait enfermée.

A l'aile gauche, en avant de l'infanterie, marchent les Archers

crétois (18) et les Thraces (19) commandés par Sitalcès, précédés de la cavalerie (20) et des étrangers soldés qui forment l'avant-garde (21).

La phalange à l'aile droite ayant moins de front que la gauche des Perses, dont elle pouvait être cernée facilement, Alexandre lui donne plus d'étendue en la renforçant par deux compagnies d'Hétaires, sous la conduite de Peridas et de Pantordanus (7), qu'il fait filer sur les derrières pour dérober ce mouvement à l'ennemi; et comme les Barbares postés sur les flancs de la montagne ne descendaient point, Alexandre, après les avoir repoussés sur les sommets par un détachement d'Agriens (15) et d'Archers (16), se contente alors de leur opposer trois cents chevaux; il fait passer sur le front de l'aile droite le reste des troupes placées de ce côté; il y joint les Grecs à sa solde (22), et donne ainsi, à cette partie de son armée, un développement plus étendu que celui des Perses qu'elle avait à combattre.

De son côté, Darius, instruit qu'Alexandre s'avance en ordre de bataille, fait passer le Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de traits (23), pour avoir la facilité de ranger son armée (*).

Darius oppose d'abord à la phalange macédonienne trente mille Grecs à sa solde, pesamment armés (24). Ces trente mille Grecs étaient l'élite de l'armée de Darius, et ne le cédaient en rien, pour le courage, à la phalange macédonienne.

Il est à remarquer, en général, que les seuls Grecs auxiliaires, sur-tout ceux que commanda Memnon suffirent pour arrêter, pendant quelque temps, le conquérant de l'Asie; d'où l'on peut

---

(1) Il paraît que ces vingt mille hommes de trait étaient aussi à cheval; car Arrien dit bien que Darius fit repasser le Pinare à la cavalerie; mais il ne fait nulle mention de ce que devinrent ces hommes de trait; d'ailleurs l'usage fut presque toujours d'engager l'action ou premières escarmouches par la cavalerie.

conclure que si d'une part Memnon, le seul rival digne d'Alexandre, ne fut pas mort au milieu de ses grands desseins, et que d'un autre part les Lacédémoniens, ébranlant le reste du Péloponèse, eussent secondé la diversion que Memnon projettait, Alexandre, pressé entre les mouvemens de l'Europe et ceux de l'Asie, aurait probablement échoué dans son entreprise.

Ces trente mille Grecs étaient soutenus de soixante mille Cardaques armés de même (25), le terrain ne permettant point d'en mettre en ligne davantage.

Vers la montagne à sa gauche, Darius place vingt mille hommes (26), dont partie en face, partie sur les hauteurs qui se prolongent jusque derrière l'aile droite d'Alexandre (28). Le reste de ses troupes de toutes armes et de tout pays, forme derrière les Grecs soldés une hauteur de rangs aussi nombreuse qu'inutile (27); car Darius comptait six cents mille combattans (*).

Ayant ainsi rangé son armée en bataille, Darius rappelle la cavalerie qui avait passé le Pinare pour couvrir ses dispositions. Il en détache la majeure partie contre Parménion du côté de la mer où les chevaux pouvaient combattre avec avantage (23), et fait passer le reste à sa gauche vers les hauteurs; mais jugeant que la difficulté des lieux lui rendrait ces derniers inutiles, il en rejette encore une grande partie sur la droite, il se place lui-même au centre de l'armée, suivant l'ancienne coutume des rois de Perse.

Les deux armées étant ainsi disposées, Alexandre s'avance lentement et en fesant de fréquentes haltes. L'action paraissait ne devoir commencer que fort tard.

---

(1) Il serait à souhaiter qu'Arrien nous eut indiqué combien chacune des lignes principales de l'armée de Darius avait de profondeur. Elle devait être extraordinaire, dans un terrain tel que celui de ce défilé, vu le nombre immense des troupes persanes.

Darius ne quittait point les bords escarpés du fleuve où il était placé : il avait même défendu par des palissades, les endroits de la rive, qui offraient un trop facile accès.

Les armées en présence, Alexandre à cheval parcourt les rangs, encourage les siens. Toute l'armée, par un cri général, demande à fondre sur l'ennemi. Alexandre s'avance à petits pas pour ne point rompre les rangs de la phalange. Parvenus à portée du trait, les premiers qui l'entourent, et lui-même, à la tête de l'aile droite, courent à toutes brides vers le fleuve, pour effrayer les Perses par l'impétuosité de leur choc, en venir plutôt aux mains, et se garantir ainsi de leurs flèches.

Alexandre n'est point trompé dans son attente, la gauche de l'ennemi cède au premier choc, et laisse aux Macédoniens une victoire aussi éclatante qu'assurée (*).

D'un autre côté, la pointe de la phalange, avait suivi l'aile droite (7, 8, 9 etc.), tandis qu'arrêté par les bords escarpés du fleuve et par les Grecs stipendiaires de Darius, le centre (3, 6)

(*) Tel est le récit d'Arrien :

L'action, au contraire, fut des plus opiniâtres, selon d'autres historiens. Forcés de combattre l'épée à la main, il se fit alors un grand carnage. En effet, on se battait corps à corps ; on se portait réciproquement la pointe de l'épée au visage. Alexandre, fesant à-la-fois office de soldat et de capitaine, n'avait d'autre envie que de tuer Darius de sa propre main. On distinguait celui-ci sur un char élevé ; ce qui semblait animer les siens à le défendre, les Grecs à l'attaquer. Alexandre dirige contre lui ses efforts ; la mêlée devient sanglante autour des deux princes. Beaucoup des premiers officiers de Darius périrent dans cette occasion : on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Oxathrès voit son frère Darius vivement pressé par Alexandre, il se jette entre eux avec un peloton de cavalerie.

Cependant les chevaux du char de Darius étant percés de coups commencent à se cabrer et menacent de renverser le prince. Darius, craignant de tomber vivant au pouvoir de l'ennemi, se jette en bas de son char et monte sur un autre. Ceux de sa suite, cessant de le voir, prennent aussitôt la fuite en jetant leurs armes. Alexandre fut atteint d'un coup à la cuisse ; mais sa blessure, peu considérable, n'eut aucune suite.

n'avait pu marcher avec la même promptitude, ni maintenir son front et ses rangs; elle s'ouvre sous les efforts des Grecs opposés qui tombent avec impétuosité sur elle et la prennent en flanc. Le combat devient opiniâtre ; les Grecs s'efforcent de repousser les Macédoniens dans le fleuve, et de reprendre l'avantage pour ceux qui fuyaient; et les Macédoniens s'obstinent à maintenir celui d'Alexandre et l'honneur de la phalange. réputée jusqu'alors invincible. La rivalité qui existait depuis long-temps entre les Grecs et les Macédoniens, redouble l'acharnement, et rend, de part et d'autre, la résistance plus acharnée. Ptolémée, fils de Séleucus, après des prodiges de valeur, et cent-vingt Macédoniens de distinction, périrent dans la mêlée.

Cependant, l'aile droite victorieuse sous Alexandre, après avoir renversé tout ce qui était devant elle, tourne à gauche sur les Grecs, les écarte du bord, enveloppe leurs rangs découverts et ébranlés, les attaque en flanc, et en fait un horrible carnage.

Dès le commencement de l'action, les chevaux perses de l'aile droite (23), opposés aux Thessaliens (8), sans les attendre au-delà du fleuve, l'avaient passé bride abattue, et avaient enfoncé plusieurs escadrons de la cavalerie ennemie. Celle-ci, pour éviter l'impétuosité de ce premier choc, et pour engager les Perses à se rompre, feignit de se retirer avec frayeur, et parut céder au nombre. Pleins d'audace et de confiance, les Perses ne songent qu'à le poursuivre et se précipitent sans ordre et sans précaution. Les Thessaliens font alors volte-face et reviennent à la charge avec une nouvelle ardeur. Les Perses combattirent avec acharnement, et ne cédèrent que lorsqu'ils virent Darius mis en fuite et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut complète.

La cavalerie persanne souffrit beaucoup dans cette fuite, et de

de l'embarras de son armure pesante, et du désordre qui se mit dans les rangs. En effet, dans leur épouvante, ils se pressaient en foule les uns sur les autres dans les défilés; de manière que les leurs en écrasèrent davantage que l'ennemi n'en détruisit. D'ailleurs les Thessaliens pressaient vivement les fuyards. Le carnage de la cavalerie ne fut pas moindre que celui de l'infanterie.

Darius, voyant son aile gauche enfoncée par Alexandre, se sauve des premiers sur un char qu'il ne quitta point tant qu'il courut à travers plaine; mais arrivé dans des gorges et dans des lieux impraticables, il monte à cheval et abandonne son char, son bouclier, sa pourpre, son arc même. La nuit qui survient bientôt, le dérobe aux poursuites d'Alexandre qui ne cessent qu'avec le jour. Celui-ci n'avait dû songer à poursuivre Darius qu'après avoir attendu le rétablissement de la phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie des Perses.

Cependant, il était pour lui de la dernière importance de s'assurer de la personne du Roi. Il ne suffisait pas à Alexandre d'avoir détruit l'armée persane. Il fallait frapper celui qui pouvait en rassembler une nouvelle. En un mot, c'était moins de l'Asie que du titre de Roi, qu'il devait s'emparer. Darius, pris ou mort, Alexandre ne trouvait plus d'obstacles, il exerçait, dans toute sa plénitude, le droit de conquête.

Les Perses perdirent près de cent mille hommes, au nombre desquels plusieurs officiers de distinction qui restèrent sur le champ de bataille.

Alexandre, désespérant d'atteindre son ennemi, retourne vers les siens, après s'être emparé des dépouilles et du char de Darius.

EXPLICATION

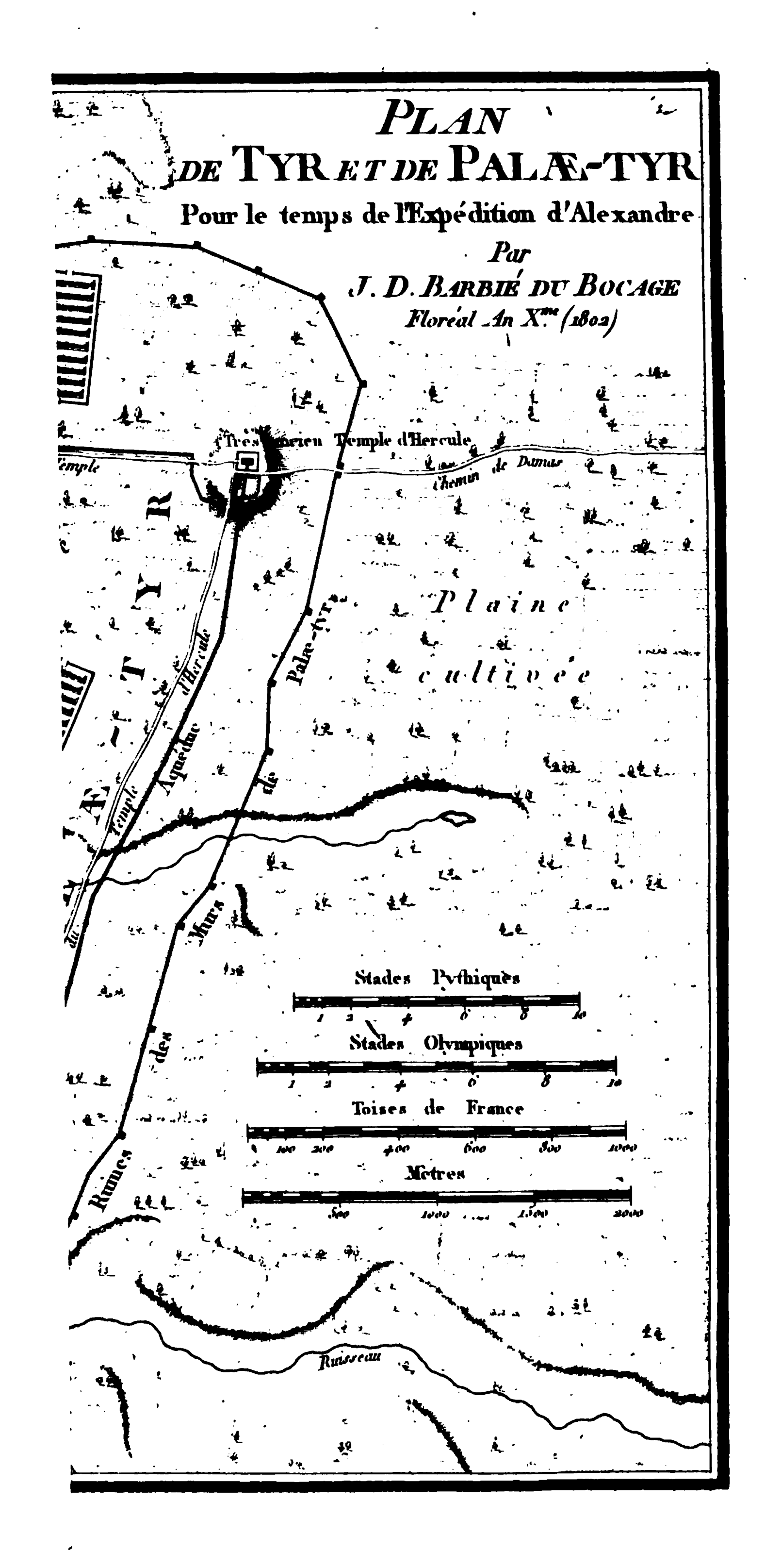
DES FIGURES

DE LA PLANCHE IV.

a b. ARMÉE d'Alexandre.

c d. Armée des Perses.

1. L'Agema et les Hypaspistes, commandés par Nicanor.
2. Phalange de Cœnus.
3. Phalange de Perdiccas.
4. Phalange d'Amyntas.
5. Phalange de Ptolémée.
6. Phalange de Méléagre.
7. Cavalerie des Hétaires.
8. Cavalerie des Thessaliens.
9. Celle des Macédoniens.
10. Chevaux du Peloponèse.
11. Cavalerie des autres alliés.
12. Voltigeurs, commandés par Protomaque.
13. Pœones, commandés par Ariston.
14. Archers d'Antiochus.
15. Agrians sous les ordres d'Attalus.
16. Autres chevaux.
17. Autres archers.
18. Archers Crétois.
19. Thraces de Sitalcès.
20. Cavaliers.
21. Etrangers soldés.
22. Grecs à la solde d'Alexandre.
23. Trente mille chevaux et vingt mille hommes de trait.
24. Trente mille Grecs pesamment armés à la solde de Darius.
25. Soixante mille Cardaques.
26. Vingt mille hommes placés par Darius sur les hauteurs.
27. Troupes inutiles des Perses.
28. Chaîne de montagnes.
29. Centre de l'armée Perse, où Darius était placé.


PLAN
DE TYR ET DE PALÆ-TYR
Pour le temps de l'Expédition d'Alexandre
Par
J. D. BARBIÉ DU BOCAGE
Floréal An Xme (1802)
Très ancien Temple d'Hercule
Chemin de Damas
Plaine cultivée
Palæ-tyr
Aqueduc d'Hercule
Temple
Murs de
Ruines des
Ruisseau
Stades Pythiques
Stades Olympiques
Toises de France
Mètres

SIÉGE ET PRISE DE TYR,

D'APRÈS ARRIEN ET LES AUTRES HISTORIENS.

(Voyez ci-après le plan de Tyr et de Palæ-Tyr, planche V).

Alexandre marche vers Tyr. Cette ville envoie des ambassadeurs avec une couronne d'or au conquérant, et des vivres en abondance pour toute son armée. Alexandre demande à entrer dans Tyr pour offrir un sacrifice à Hercule; les Tyriens le refusent : Alexandre indigné ordonne le siége de la place.

Tyr formait une île qu'entourait une muraille en talus, de cent cinquante pieds de hauteur et formée de larges assises de pierres. Cette île s'avançait dans la mer, à quatre stades du continent. La confiance des Tyriens se fondait sur la multitude de leurs vaisseaux, sur l'appui des Perses, maîtres de la mer, et sur les secours des Carthaginois que lui promettaient les députés de cette nation, venus à Tyr pour sacrifier à Hercule, selon une ancienne coutume.

Déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ils rangent les machines sur les remparts et sur les tours, arment la jeunesse, activent les atteliers, font forger des griffes de fer pour accrocher et arracher les ouvrages des ennemis, et fabriquent enfin tous les instrumens utiles à la défense.

On ne peut assez regretter que l'histoire ne nous ait point conservé le nom du brave officier qui commandait les Tyriens pendant ce siége. La vigoureuse résistance qu'il opposa aux vues ambitieuses du conquérant, lui méritait une place dis-

tinguée parmi les plus célèbres capitaines; il était digne d'être l'élève ou le rival de Memnon.

Le bras de mer qui séparait Tyr du continent, était exposé à un vent impétueux du sud-ouest, qui soufflait sans cesse et le rendait très-dangereux, même aux navigateurs qui voulaient le traverser.

Comme les vaisseaux d'Alexandre étaient éloignés et que le siége d'une si forte place pouvait traîner en longueur et retarder la marche de ses conquêtes, il voulut d'abord tenter des voies d'accommodement, et envoya des hérauts proposer la paix. Les Tyriens les tuèrent et les jetèrent du haut des murs dans la mer. Alexandre ne délibère plus, et se dispose à construire une digue du continent à la ville; c'était le seul moyen de pouvoir y arriver, car la place étant cernée par la mer, on n'y pouvait appliquer des échelles, ni diriger des batteries contre les murs, sinon de loin, sur des galères qui, agitées continuellement par les vagues, n'offrant qu'un point d'appui très-mobile, eussent ainsi détruit tout l'effet des machines.

Du côté de la terre, les eaux sont basses et fangeuses; du côté de la place, le canal a trois orgyes de profondeur. Dans les ruines de la vieille Tyr (Palæ-Tyros), qui était sur le continent, Alexandre trouve sous sa main des matériaux, des pierres en abondance; et le mont Liban, peu éloigné, lui fournit les bois nécessaires.

On enfonçait facilement le pilotis dont la vase formait naturellement le ciment. Animés par la présence du prince, qui lui-même donne ordre à tout, excite les uns par des éloges, stimule les autres par des promesses et de légères réprimandes, les Macédoniens se portent à l'ouvrage avec une ardeur incroyable. Le môle crut rapidement, parce qu'on n'éprouva d'abord aucun obstacle de la part des flots ni de l'ennemi; mais en s'éloignant

du rivage, on trouve la mer plus profonde; et les ouvriers, disposés plutôt pour le travail que pour le combat, ont beaucoup à souffrir des traits que l'ennemi fait pleuvoir du haut des remparts. D'un autre côté, les Tyriens, maîtres de la mer, s'avancent sur des trirêmes, rasent les deux côtés de la digue, inquiètent et harcèlent les travailleurs du môle, descendent sur le rivage, fatiguent, poursuivent ou massacrent les Macédoniens employés à la recherche et aux transports des matériaux. Il y eut même quelques Arabes qui en tuèrent une trentaine et firent à-peu-près autant de prisonniers. Ces pertes légères, devenues assez fréquentes, obligèrent enfin Alexandre à partager son armée en différens corps. Il fait placer, à l'extrémité du môle, deux tours de bois, armées de machines et d'archers pour écarter les galères ennemies; il fait couvrir ces tours de peaux, tant pour les garantir des brandons enflammés, que pour abriter les ouvriers.

Cependant les Tyriens mettent tout en œuvre pour ruiner les travaux des assiégeans. Ils remplissent un bâtiment de charge de sarmens et d'autres matières très-sèches, avec du souffre, des torches et de la poix.

Dans une large enceinte, vers la proue, au milieu de ces matières accumulées, ils plantent deux mats armés chacun de deux antennes auxquelles sont suspendues des chaudières remplies d'huile et d'autres alimens incendiaires: la poupe est chargée de pierres, de sable et de tout l'attirail de la manœuvre, pour élever la proue par ce contre-poids. Choisissant le vent favorable, les Tyriens dirigent vers la digue ce navire attaché à des galères, et arrivés aux pieds des tours, ils allument le brûlot, le lancent avec force contre la tête du môle et se sauvent à la nage.

La flamme gagne rapidement les tours, et les autres ouvrages avancés; les antennes agitées épanchent l'huile qui accroit

l'embrâsement ; et, pour écarter les Macédoniens qui voudraient y porter secours, les galères tyriennes, enveloppant le môle, font pleuvoir sur les tours une grêle de traits et de torches enflammées. Percés de traits ou brûlés par le feu, plusieurs des assiégeans périssent misérablement sur la digue, d'autres abandonnent leurs armes et se précipitent dans la mer, espérant se sauver à la nage ; mais les Tyriens tombent sur eux à grands coups de pierres et de bâtons, leur fracassent les membres et les enlèvent après leur avoir ôté tout moyen de défense. Une autre partie des assiégés sort de la ville avec des barques, vient arracher les pieux de la digue, détruit les travaux des Macédoniens, et livre aux flammes les machines qu'avait épargnées le premier incendie.

Alexandre voit, sans se décourager, ses desseins presque totalement avortés ; il fait travailler les siens, avec une nouvelle ardeur, à réparer ces pertes et à reconstruire la digue. On élève et on place de nouvelles machines avec une promptitude alarmante pour les assiégés. Alexandre conduit lui-même les différens travaux, il se trouve par-tout ; sa présence et ses encouragemens raniment l'ardeur des Macédoniens. Le môle semble à sa volonté sortir des eaux avec une rapidité incroyable ; il touche presque aux murs de la ville, lorsqu'un vent impétueux s'élève et pousse les vagues contre la digue avec tant de violence, qu'elles détachèrent la vase qui liait les matériaux entre eux ; les flots se font jour à travers les pierres ; le milieu du môle est rompu : la mer engloutit tout le reste en un instant.

Tout autre qu'Alexandre eût renoncé à l'entreprsie ; ce contretemps ne fit que l'affermir dans sa résolution. Il fait recommencer un môle plus large et capable de contenir un plus grand nombre de tours ; il ordonne aux architectes de construire de nouvelles machines ; les soldats oubliant toutes leurs fatigues

passées, se remettent à l'ouvrage avec un nouveau zèle ; et travaillent sans relâche.

Cependant Alexandre, jugeant qu'il ne pourrait venir à bout de prendre Tyr, tant que ses habitans seraient maîtres de la mer, prend avec lui les Hypaspistes et les Agriens, et court à Sidon rassembler le peu de bâtimens dont il peut disposer. Mais alors il voit grossir sa flotte par les vaisseaux des rois d'Arados et de Biblós, que la prise de leurs villes avait détachés du parti des Perses, et par les trirêmes des Sidoniens ; déjà elle compte quatre-vingt voiles. Peu de jours après, arrivent, et se joignent à celles du conquérant, dix galères de Rhodes, trois de Soles et de Malles, dix de Lycie, et une à cinquante rames, de Macédoine. Enfin les rois de Cypros, apprenant la défaite de Darius, et qu'Alexandre avait soumis presque toute la Phénicie, viennent se joindre au vainqueur avec plus de cent-vingt voiles.

Tandis qu'on achève les machines, qu'on équipe et qu'on arme les vaisseaux, Alexandre, avec quelques détachemens de cavalerie, les Hypaspistes, les Agriens et des hommes de trait, marche en Arabie vers l'Antiliban. Il se rend maître de tout le pays, par force ou par composition, et revient le onzième jour à Sidon, où il trouve Cléandre arrivant du Péloponèse avec quatre mille stipendiaires grecs.

La flotte étant disposée, Alexandre embarque avec lui quelques Hypaspistes les plus propres à un coup de main, et cingle vers Tyr en bataille rangée. Lui-même, avec les rois de Cypros et de Phénicie, était à la pointe de l'aile droite qui s'étendait en pleine mer, tandis que Pnytagore, avec Cratérus, tenait la gauche.

Les Tyriens avaient d'abord résolu de livrer la bataille à Alexandre ; mais lorsqu'ils surent que sa flotte était grossie des

forces de Cypros et de la Phénicie, lorsqu'ils virent l'ordre de bataille imposant dans lequel il s'avançait, ils ne voulurent plus combattre ; ils renfermèrent tous leurs bâtimens dans leurs ports, bien déterminés à lui en interdire l'entrée. Alexandre, en effet, avant de s'approcher des murs, avait fait stationner une partie de sa flotte, tandis que l'autre manœuvrait avec rapidité. Le Macédonien, voyant les assiégés sur la défensive, approche de la ville ; mais il ne tente point de forcer l'entrée du port qui regarde Sidon, parce qu'elle est fort étroite, et que d'ailleurs il la trouve défendue par des trirêmes, qui toutes ont la proue tournée en haute mer ; il se contente donc d'en couler à fond trois des plus avancées, et vient jeter l'ancre près de la digue et du rivage où la flotte se trouve à l'abri des vents.

Cependant la nouvelle digue avance considérablement ; les travailleurs jettent des arbres entiers dans la mer, avec leurs branches, les chargent de grosses pierres sur lesquelles ils couchent d'autres arbres qu'ils recouvrent d'une terre grasse pour servir de mortier ; et répétant plusieurs fois et successivement cette opération, ils parviennent à consolider le tout. La largeur de ce nouveau môle, mettait les tours placées au milieu, à l'abri des traits que l'ennemi lançait de ses vaisseaux.

D'un autre côté, les Tyriens font des efforts extraordinaires et mettent tout en usage pour empêcher le travail ; leurs plongeurs nagent entre deux eaux près de la digue, tirent avec les crocs dont ils sont armés, les branches des arbres qui sortent de la masse et entraînent avec elles tous les matériaux qu'elles supportent. Ce contre-temps, difficile à parer, retarde encore l'ouvrage ; cependant la patience des Macédoniens triomphe enfin de tous les obstacles ; le môle est achevé, et couvert aussitôt de toutes sortes de machines propres à battre les murs, et à lancer sur les assiégés des traits, des pierres et des torches enflammées.

Le

Le lendemain, Alexandre fait attaquer la ville vers le port en face de Sidon. A l'aide d'une multitude d'ouvriers, un grand nombre de machines sont déjà dressées, les unes sur le môle, les autres sur les bâtimens de charge amenés de Sidon, d'autres enfin sur des galères plus pesantes. On traîne les premières contre les murs, malgré les traits que les Tyriens font pleuvoir du haut des tours de bois élevées en face du môle.

Les trirêmes eurent plus de peine à s'avancer, étant arrêtées par les rochers que les assiégés avaient roulés aux pieds de leurs murs pour en barrer l'approche. Il fallut donc les débarrasser; mais il était difficile d'ébranler ces masses, vu que les vaisseaux n'offraient qu'un point d'appui mobile. D'ailleurs les Tyriens s'avancent sur des galères couvertes, et viennent couper les cables des ancres qui tiennent les bâtimens attachés entre eux: Alexandre couvre de la même manière plusieurs triacontères, les dispose en flanc pour garantir les ancres de l'atteinte des Tyriens. Leurs plongeurs viennent alors couper les cordes entre deux eaux; ce qui oblige à la fin les Macédoniens à jeter l'ancre avec des chaînes de fer. On tire alors des eaux les quartiers de pierres accumulés aux pieds des remparts; on les rejette à une distance convenable; les galères peuvent approcher des murs.

Les Macédoniens joignent deux à deux des quadrirêmes, de manière que les proues se touchent, tandis que les poupes s'éloignent l'une de l'autre à une distance suffisante, pour que les pièces de bois qu'elles soutiennent n'aient point trop de portée. On jette d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachent ensemble avec des ais en travers pour placer les soldats dans cet espace. Les galères ainsi disposées voguent à force de rames vers la ville; les hommes de traits qu'elles portent, tirent ainsi à couvert contre les assiégés. A l'heure de minuit, Alexandre fait

cerner les murs et ordonne un assaut général ; les Tyriens effrayés ne savaient plus quel moyen de défense employer, quand le ciel se couvre tout-à-coup d'épais nuages, et enveloppe les combattans de la nuit la plus obscure. La mer s'enfle peu-à-peu ; les vagues, agitées par la violence des vents, excitent une horrible tempête ; les vaisseaux s'entrechoquent ; les câbles qui les attachent entre eux, se brisent ; les planches se détachent, tombent, et entraînent les hommes avec elles. Cependant la mer cède aux efforts opiniâtres des rameurs qui luttent contre elle, et qui parviennent à ramener les bâtimens à bord, mais la plupart fracassés.

Les Tyriens cependant ne reçoivent point les secours qu'ils attendaient de Carthage. Les députés de cette ville se chargent seulement d'y conduire les femmes, les enfans et les vieillards qui voudraient quitter la place.

Malgré l'extrémité où ils sont réduits, les assiégés se proposent d'attaquer les vaisseaux de Cypros qui menacent le port en face de Sidon. Ils tendent des voiles pour dérober à l'ennemi l'embarquement des soldats. A midi, à l'heure où les Macédoniens vaquent à leur réfection, où Alexandre s'est retiré dans sa tente, les Tyriens partent sur trois quinquirêmes, trois quadrirêmes et sept trirêmes, toutes montées, d'excellens rameurs et de soldats bien armés, pleins d'ardeur pour le combat, et exercés à l'abordage. Ils s'avancent d'abord lentement et en silence ; à la vue de l'ennemi, ils poussent de grands cris, précipitent la rame, et fondent sur les Cypriens, dont ils surprennent les vaisseaux stationnaires, dépourvus de forces ou mis en défense à la hâte et en désordre. Trois sont coulés à fond ; plusieurs autres échouent sur le rivage. Alexandre est à peine instruit de leur sortie, qu'il détache aussitôt les galères dont il peut disposer, et les envoie précipitamment s'emparer de l'em-

bouchure du port pour en fermer la sortie au reste des vaisseaux Tyriens. Lui-même, avec ses quinquirêmes et cinq trirêmes, les premières armées, tourne la ville pour joindre l'ennemi sorti du port.

Ceux de la ville, apercevant du haut des murs le mouvement d'Alexandre, rappellent en vain les leurs par de grands cris, et ensuite par toutes sortes de signaux. Ceux-ci s'aperçoivent trop tard de la poursuite d'Alexandre; ils regagnent le port à pleines voiles. Une prompte fuite sauve quelques vaisseaux; mais ceux d'Alexandre, tombant tout-à-coup sur les autres, les mettent hors de manœuvre, prennent à l'entrée même du port une quinquirême et une quadrirême. L'équipage des vaisseaux capturés regagne facilement le port à la nage.

La mer fermée aux Tyriens bloqués du côté du môle et de Sidon, Alexandre fait également cerner la partie méridionale de leurs remparts, et attaquer la ville de tous côtés. Le mur, fortement battu, cède et s'entr'ouvre; les Macédoniens s'avancent sur des ponts jusqu'à la brêche; mais bientôt ils sont repoussés. En effet, les Tyriens animés par le danger pressant et l'extrême nécessité, rendent inutiles tous les efforts de l'ennemi. Ici des roues de marbre, toujours en mouvement, brisent ou renvoient les traits contre ceux qui les ont lancés; la violence des pierres est amortie par des espèces de voiles et de rideaux; plus loin, des corbeaux, des grappins, des faulx, des solives ou des poutres armées de griffes de fer, et une infinité de machines semblables, lancées avec force sur l'ennemi, écrasent les uns par leurs poids, déchirent les autres, endommagent même considérablement les vaisseaux. Par-tout des boucliers d'airain, sortant de la fournaise, répandent sur les assaillans une poussière embrâsée. Cette dernière invention fut une des plus terribles pour les Macédoniens; car à peine ce sable ardent avait atteint

la chair au défaut de la cuirasse, qu'il pénétrait jusqu'aux os, sans qu'on pût l'en retirer, et causait des douleurs inouies au soldat qui, pour les appaiser, abandonne ses armes, déchire ses habits, et demeure ainsi sans défense, exposé aux coups de l'ennemi. Alexandre fait sonner la retraite.

Rebuté alors d'une si vigoureuse défense, le Macédonien délibère un moment s'il ne lèvera point le siége de Tyr pour passer en Egypte ; mais quelle tache pour sa gloire, s'il laisse derrière lui une place qui atteste qu'on peut lui résister ! Il veut cependant tenter un dernier effort.

Trois jours après, la mer étant dans le plus grand calme, Alexandre revient, avec ses vaisseaux chargés de machines, à l'attaque des murs, les ébranle du premier choc, et en abat une grande partie. Il fait succéder aux premiers, d'autres bâtimens qui portaient des ponts. On les jette sur les ruines; les Hypaspistes montent courageusement à la brèche, ayant à leur tête, Admète, un des plus braves officiers de l'armée, lequel tombe percé d'un coup de lance, au moment où il encourage les siens.

Alexandre cependant est présent par-tout ; il fait avancer ses trirêmes vers l'un et l'autre port, afin de s'en emparer alors que les Tyriens courraient aux remparts. Les autres bâtimens, chargés de machines et d'archers, ont ordre de tourner les murs, d'attaquer sur tous les points accessibles, ou du moins de demeurer à la portée du trait, pour que l'ennemi, pressé de toutes parts, ne sache où donner. Le roi lui-même soutient les Hypaspistes, en fesant avec eux des prodiges de valeur. Il se rend maître de la partie des murs qu'il attaque; les Tyriens font moins de résistance dès que les Macédoniens peuvent combattre de pied ferme, et ne gravissent plus sur un rempart escarpé ; ceux-ci s'emparent de plusieurs tours et de la partie intermédiaire des murs : ceux-là voyant l'ennemi dans leurs murailles, se retirent dans l'Agé-

norium, où ils font encore une vigoureuse résistance; mais Alexandre, survenant avec ses Hypaspistes, en tue une partie et met l'autre en fuite.

La ville étant prise en même-temps du côté du port, il se fait alors un horrible carnage : les Macédoniens n'épargnent personne, et se vengent de la longueur du siége et du massacre des leurs. Le carnage fut si grand, que l'on trouva jusqu'à six mille Tyriens tués sur les remparts; et la colère du roi, non encore assouvie, fit attacher en croix, le long du rivage de la mer deux mille hommes qui étaient restés du massacre, après que le vainqueur fut las de tuer.

On fit cependant trente mille prisonniers, tant habitans qu'étrangers, et on les vendit comme esclaves.

SOMMAIRE.

§. I. *De l'Alexandrie ancienne.*
II. *De l'Alexandrie des Arabes.*
III. *De l'Alexandrie des Turcs.*
IV. *Restes des Monumens de l'ancienne Alexandrie.*
V. *Quelques Réflexions sur l'Expédition de l'armée française en Egypte. Ses résultats probables.*

Petræ
LE PHARILLON
Acro-Lochias
Palais
de
Intirrhodus

SUR
LES TROIS ALEXANDRIES.

Le rang qu'Alexandrie occupa parmi les villes célèbres, sa situation, les ruines qui attestent encore, après deux mille ans, sa gloire passée ; l'intérêt enfin qu'inspire la description des lieux où naguères flottaient encore les drapeaux de l'armée française, tout semble devoir exciter la curiosité sur Alexandrie. Nous rassemblerons donc en quelques pages tout ce qu'en ont écrit, d'après les auteurs anciens, ou d'après leurs propres observations, les géographes et les voyageurs modernes les plus instruits.

L'Asie mineure était soumise, Tyr n'existait plus, lorsque Alexandre marcha vers l'Egypte, écrasée sous le joug des Perses. On a vu qu'il s'en rendit maître sans combat, parce que les peuples, contens de briser leurs fers, le regardèrent comme un libérateur et lui tendirent les bras. Il fallait, pour conserver cette conquête éloignée de ses Etats, une forteresse avec un port qui pût recevoir des flottes nombreuses. L'Egypte manquait d'un si précieux avantage, Alexandre le lui procura par la fondation d'Alexandrie.

§. I. *De l'Alexandrie ancienne.*

Alexandrie était située sur un terrain resserré entre la Méditerranée, au nord, et le lac Maréotis, au midi (1).

---

(1) Danville, Mémoire sur l'Egypte.

On ne pouvait y arriver que par deux isthmes, dont celui du couchant était même fort étroit.

Un môle fondé en mer, entre le continent et l'île de Pharos, et qui était appelé *Hepta-Stadium*, séparait deux ports, l'un ayant son entrée sous la tour du phare, et nommé le grand Port, l'autre nommé *Eunosti*, ou du bon retour. Deux ouvertures dans ce môle, vers la ville d'un côté, et vers l'île du Phare de l'autre, laissaient une communication entre les deux ports (1). Un pont qui joignait le môle à la ville leur servait de communication. Élevé sur de hautes colonnes enfoncées dans la mer, il offrait un libre passage aux navires (2).

Strabon (3) et Joseph (4) s'accordent à donner à la ville 30 stades de longueur : sa largeur était de 10 stades, selon Joseph, de 7 ou 8 seulement sur les côtés, selon Strabon. Ce qu'on lit dans Philon (5), que l'espace entre le port du canal du Nil et de l'arsenal contigu aux palais est d'environ 10 stades, répond à la largeur de la ville. Dans Quinte-Curce, l'enceinte de la ville est marquée de 80 stades (6); et cette mesure se concilie avec les précédentes, si on double la longueur de 30 stades et la largeur de 10. Selon Pline (7) le circuit de la ville était de 15 milles : ce qui paraîtrait répondre à 120 stades au lieu de 80.

Le local d'Alexandrie a changé de face. Des deux isthmes dont parlent les anciens, on n'en connoît qu'un, vers l'extrêmité de la ville, qui répondait au faubourg Nécropolis (ville des morts).

---

(1) Danville, ibid.

(2) Savary, Lettres sur l'Egypte, tom. I.

(3) L. 17, p. 793.

(4) De Bello, l. 2.

(5) In Flaccum.

(6) *Octoginta stadiorum muris ambitum destinat (Alexander).*

(7) *Metatus est eam.... XV. Millia passuum laxitate insessâ.* Plin. *loc. cit.*

Le

Le lac ne resserre plus l'emplacement d'Alexandrie du côté contraire ; ce qui ne surprend point quand on sait que les lacs maritimes de l'Egypte couvrent moins d'espace quand le Nil cesse d'inonder les terres, que quand les terres en sont inondées. Strabon dit précisément que la crue du Nil aggrandit le Maréotis, et on peut penser que les canaux dérivés du fleuve, s'ils sont plus négligés depuis la décadence d'Alexandrie, versent moins d'eau dans le lac qu'ils n'en versaient autrefois, sur-tout ceux dont la dérivation remontait, au rapport de Strabon, jusques vers la partie supérieure du pays, plutôt que de la partie latérale, et en même hauteur que le lac.

Un autre changement non moins évident du côté de la mer, c'est qu'un atterrissement formé entre les deux ports d'Alexandrie, a couvert l'Hepta-stadium, en donnant une largeur de terrein assez considérable à ce qui n'était autrefois qu'une chaussée étroite. Cet atterrissement, en prenant sur le grand Port, qu'on nomme aujourd'hui le Port-Neuf, en a écarté le rivage ; et la mer que bordaient les remparts de la ville, s'en trouve éloignée en quelques endroits d'environ 250 toises, selon le plan géométrique de l'état des lieux.

On pourrait cependant soumettre à quelque analyse et appliquer au local les indications données sur l'étendue de l'ancienne Alexandrie. Or, je suis persuadé que l'Hepta-stadium peut servir d'échelle à l'égard de ces dimensions. Il ne faut pas douter que la longueur de ce môle ne le fît ainsi nommer ; et le témoignage d'Aristide le Sophiste, que la distance de Pharon au continent est de 7 stades, s'y rapporte. Une verge d'échelle déterminée précisément en toises, sur le plan actuel, fournit environ 530 toises entre le rempart de la ville sur l'ancien rivage du port, et le terrein appartenant à l'île du Phare : ainsi la mesure du stade est donnée de 76 toises ; et cette mesure de stade, bien

loin d'être arbitraire, se trouve précisément celle d'un stade qu'on connaît avoir été d'usage dans l'antiquité, et qui, plus court d'un cinquième que le stade olympique, n'est que la dixième partie de la longueur du mille romain.

Il y a plus : l'évaluation qui convient précisément à ce stade, a l'avantage de résoudre la difficulté qui semble naître de ce que le compte de 15 milles pour le circuit d'Alexandrie, dans Pline, paraît demander 120 stades, au lieu des 80 stades indiqués par Quinte-Curce, et qui résultent de la longueur et de la largeur que Joseph et Strabon donnent à Alexandrie. En effet, c'est une chose familière à Pline de marquer ses distances en milles, d'après la réduction d'un nombre de stades, à raison de 8 pour un mille, selon la compensation la plus commune entre ces différentes mesures, sans avoir égard à une différence de longueur plus ou moins grande dans le stade. Ceci devient évident en comparant au local actuel des distances données de cette manière. Ce qu'on doit à Pline est de voir dans le nombre des milles un nombre de stades dont il reste à démêler la longueur particulière, entre plusieurs longueurs à distinguer dans ce qui a été désigné également par le terme de stade. Les 15 milles de Pline tenant ainsi lieu de 120 stades, il résulte de ce nombre comparé à 80, que les stades dont Pline concluait 15 milles, n'étaient aux autres stades que comme 2 est à 3 : et parce que la plus grande de ces deux longueurs de stade se rapportera au stade donné par l'Hepta-stadium, il résulte de sa juste évaluation, donnée à 76 toises, que celle du stade plus court d'un tiers, se réduit à 50 toises 4 pieds. Or, rien de plus convenable que cette mesure de stade : c'est bien la même que celle du stade qui servait à comparer le schêne égyptien.

La longueur de l'Hepta-stadium étant prescrite par la mesure positive du local même, est au-dessus de la difficulté qu'on voudrait

former, sur ce que l'historien de la guerre civile entre César et Pompée parle de cette chaussée comme ayant 900 pas de longueur. La supposition ordinaire de 8 stades pour un mille pouvait donner lieu à s'exprimer ainsi d'une manière générale, puisque 7 stades étaient supposés répondre à 875 pas.

L'évaluation du stade par la longueur de l'Hepta-stadium, donne 2250 toises au moins d'étendue à l'ancienne Alexandrie, et 750 de largeur. L'enceinte actuelle de la ville, depuis Bab-Irrascid, ou la porte de Rosset, jusqu'à un angle avancé dans le vieux port, ne fait mesurer qu'environ 1600 toises, et 600 dans la largeur entre la porte de la marine et Bab-Issidr, qui regarde la colonne que l'on nomme de Pompée, qui, à plus de 100 toises hors de la ville, pouvait autrefois y être enfermée.

Un lieu plus ancien que la fondation d'Alexandrie, et dont le nom de *Rhacotis* subsista dans l'un des deux principaux quartiers de la ville, bordait une partie du grand port et le port Eunoste. Tacite (1) désigne cette situation en disant que le temple de Sérapis y avait été construit; et le lieu élevé sur lequel était placé le *Serapeum*, au rapport de Sozomène (2), se connait par un tertre qui porte une tour de garde ayant vue sur les ports, et où l'on fait journellement sentinelle.

Il faut ajouter ici qu'un port fermé, nommé par cette raison *Kibotos*, ce qui signifie proprement un coffre, suivait le port Eunoste, sans qu'il en reste de vestiges, si ce n'est qu'une retraite dans les murs de la ville en désigne l'enfoncement, qui pouvait être couvert d'une Darce, comme on en voit dans plusieurs ports de la Méditerranée.

Quoique ce port ne paraisse point aujourd'hui, on présume

(1) Tacit., hist., l. 6, c. 84.
(2) Sozomène, l. 7, c. 15.

qu'il existait encore du tems de Léon d'Afrique (au commencement du seizième siècle) ; car comment rapporter à toute l'étendue du Port-Vieux, dont l'entrée a 800 toises de largeur, un port fermé d'une chaîne, dont parle cet auteur ? On apprend de Strabon qu'un canal du Nil se rendait dans le Kibotos.

L'ancienne Alexandrie s'allongeait de ce côté-là comme de l'autre au-delà des limites de la nouvelle, et jusqu'au faubourg de Nécropolis, dont les anciennes sépultures, qui l'avaient fait ainsi nommer, se voient dans cet isthme resserré comme autrefois entre la mer et le lac Maréotis. Un auteur arabe cité par Golius (1), fait mention de ce faubourg d'Alexandrie, en désignant une des trois parties qu'il distingue dans cette ville, par le nom de Nekita (2).

Alexandrie s'étendait encore sur les bords du lac, au midi : sa partie orientale offrait le Gymnase avec des portiques de plus de 600 pieds de long, soutenus par plusieurs rangs de colonnes de marbre. En sortant de la porte de Canope, on voyait un cirque spacieux destiné à la course des chars ; plus loin, le faubourg Nicopolis bordait le rivage de la mer et semblait une seconde Alexandrie. On y avait construit un superbe amphithéâtre avec un stade pour la célébration des Quinquennales (3).

Un quartier qui pouvait prévaloir sur celui de Rhacotis, auquel il était contigu sur le grand port, dont il bordait la plus grande partie, et nommé *Bruchion*, renfermait la demeure des rois. Fortifié d'une enceinte particulière séparément du reste de la ville, l'avantage de pouvoir soutenir un siége, comme César le soutint contre les Alexandrins, avait causé la ruine de Bruchion

(1) Not. in Alferg, p. 159.
(2) Danville, ibid.
(3) Savary, ibid.

sous Aurélien (1). Strabon donne un détail de lieux remarquables sur le rivage du port, depuis le promontoire Lochias, qui fermait ce port du côté opposé au phare, et qui avait un premier palais, auquel les Ptolémées en avaient ajouté d'autres qui se communiquaient (2). Cette enceinte occupait plus d'un quart de la ville; elle renfermait le musée, asyle des savans, des bosquets, des édifices superbes, et un temple où le corps d'Alexandre avait été déposé dans un cercueil d'or. Seleucus Cibyosactès enleva ce cercueil et en mit un de verre à sa place (3).

Une petite île voisine du rivage, sous le nom d'Antirrhodus, ne paraît point, si ce n'est pas une pointe de terre en saillie dans la courbure du rivage, et dont le canal qui l'en séparait peut avoir été comblé. Je vois dans la carte du père Sicard que le nom d'Anthirrodus est appliqué à l'écueil en avant du Lochias, et qui porte une tour vis-à-vis du phare; mais c'est après avoir parlé distinctement des rochers qui couvrent le Lochias, et, en avançant ensuite dans le port et jusqu'aux palais intérieurs, différens du Lochiade, que Strabon parle d'Antirrhodus où s'élevaient un théâtre et une maison royale.

Il faut ajouter à cette description sommaire de l'ancienne Alexandrie, que deux rues principales et spacieuses traversaient la ville, l'une en sa longueur, l'autre en sa largeur et croisant la première (4). La direction de ces grandes voies laissait un libre passage au vent du nord, le seul qui porte en Egypte la fraîcheur et la salubrité. La première qui avait deux mille pieds de large commençait à la porte de la marine et finissait à la porte de Canope. C'était une longue avenue où l'œil ne pouvait se lasser

(1) Amm. Marcell.
(2) Danville, ibid.
(3) Savary, ibid.
(4) Danville, ibid.

d'admirer le marbre, le porphyre, les obélisques qui devaient un jour embellir Rome et Constantinople. Cette rue, la plus belle qu'il y ait eu dans l'univers, était coupée par une autre égale en largeur (1), ce qui formait en cet endroit une place immense et magnifique, du milieu de laquelle on voyait les deux portes et les vaisseaux arriver à pleines voiles du nord et du midi (2).

On dit communément que l'île du Phare couvre les ports d'Alexandrie, ce qui n'est vrai, en rigueur, qu'à l'égard du Vieux-Port. Le fanal du Phare ne doit à l'île de *Pharos* que le nom qui lui est devenu propre, et qui s'est communiqué à d'autres lieux semblables. Il ne lui doit point son assiette, étant élevé sur un rocher isolé par la nature, de forme à-peu-près ovale, et d'environ cent toises dans son grand diamètre, selon l'échelle du plan. C'est un môle ou une jetée ayant des arches comme un pont qui lie la tour du Phare, nommée aujourd'hui le Farillon, avec la partie orientale de l'île, dans un espace d'environ 260 toises. Strabon aurait dû dire que l'Hepta-stadium joignait l'île à l'occident du Phare, et non pas, comme il le dit, à l'extrémité occidentale de l'île. Il s'était formé à l'issue de l'Hepta-stadium une ville qui fut brûlée par César pendant la guerre qu'il eut avec les Alexandrins; mais que l'on doit croire avoir été rétablie sans retardement, puisque Pline en fait mention (3).

§. II. *De l'Alexandrie des Arabes.*

Alexandrie, nonobstant plusieurs calamités, s'était soutenue florissante par l'avantage de sa situation, qui continuait d'en faire

(1) Diodor. Sic., Strabon, l. 17.

(2) Savary, ibid.

(3) *Insula juncta ponte Alexandriæ, colonia Cæsaris dictatoris Pharus.* Pline, l. 5, c. 31.

l'entrepôt du plus grand commerce, lorsque l'Egypte tomba au pouvoir des Arabes sous le khalifat d'Omar (1). Mais cette ville ayant voulu secouer le joug d'une nouvelle domination, et rentrer dans celle des empereurs Grecs, Amru-Ebn-El-Aas, à qui les Arabes durent la conquête de l'Égypte, démantela Alexandrie, qu'il emporta d'assaut après un siège de quatorze mois, qui lui coûta vingt-trois mille hommes. Le vainqueur, étonné de sa conquête, écrivit au Khalife : « J'ai pris la ville de l'Occident; elle » est d'une immense étendue; je ne puis vous écrire combien » elle renferme de merveilles; il s'y trouve 4,000 bains, 12,000 ven- » deurs d'huile fraîche, 4,000 juifs qui payent tribut, 400 comé- » diens, *etc.* »

La bibliothèque où les soins de Ptolémée avaient rassemblé plus de 400,000 manuscrits, excita l'attention du conquérant. Il demanda les ordres du Khalife : — « Brûlez ces livres; s'ils ne » renferment que ce qui est dans le Coran, ils sont inutiles, et » dangereux s'ils contiennent autre chose (2).

Alexandrie soumise à la domination des arabes, perdit peu-à-peu de son éclat. La population diminuait chaque jour. L'an 875 de l'ère vulgaire, on abattit les anciens murs, on en resserra l'enceinte de moitié, et l'on construisit ceux qui subsistent encore de nos jours. Leur solidité, leur épaisseur, les cent tours dont ils sont flanqués, les ont conservés contre les efforts des hommes et les ravages du temps. Cette seconde Alexandrie, que l'on peut nommer celle des Arabes, était encore florissante au treizième siècle (3); l'alignement de ses rues offrait l'image d'un échiquier. Elle avait conservé une partie de ses places et de ses monumens. Son commerce s'étendait depuis l'Espagne jusqu'à l'Inde; les

(1) Danville, ibid.

(2) Savary, ibid.

(3) Abulféda, description géographique de l'Egypte.

canaux étaient entretenus; les marchandises remontaient dans la haute Egypte par le lac Maréotis, et dans le Delta par le canal de Faoué (1).

Le Phare bâti par Sostrate de Cnide subsistait encore. Cette tour merveilleuse avait plusieurs étages entourés de galeries soutenues par des colonnes de marbre. Elle s'élevait à près de 400 pieds. On avait placé au sommet un grand miroir d'acier poli, disposé de manière qu'on y apercevait l'image des vaisseaux éloignés, avant qu'ils fussent visibles à l'œil. Cet édifice admirable leur servait de signal. On y allumait des feux pendant la nuit pour les avertir de l'approche des côtes de l'Egypte, qui sont si basses qu'on court risque d'échouer avant d'avoir pu les distinguer. Alexandrie, dans sa décadence, conservait encore un air de grandeur et de magnificence qui excitait l'admiration; au quinzième siècle, les Turcs s'emparèrent de l'Egypte, ce fut le terme de sa gloire. L'astronomie, la géométrie, la poësie et la grammaire y étaient encore cultivées; la verge des pachas détruisit ces restes des beaux-arts. La défense de transporter au-dehors les blés de la Thébaïde, frappa l'agriculture d'un coup mortel. Les canaux se comblèrent, le commerce languit, l'Alexandrie des Arabes fut tellement dépeuplée, que dans sa vaste enceinte il ne resta pas un seul habitant.

Déjà le Phare, mis au nombre des sept merveilles du monde, était détruit; l'on avait construit à sa place un château carré sans goût, sans ornemens et incapable de soutenir le feu d'un vaisseau de ligne. Aujourd'hui, dans un espace immense fermé de murailles, on ne voit que colonnes de marbre les unes renversées dans la poussière et sciées par tronçons, car les Turcs en font des meules de moulin, les autres debout, affermies sur leur base

(1) Construit sous Ptolémée Philadelphe.

par

par l'énormité de leur poids : on ne voit que débris de pilastres, de chapiteaux, d'obélisques, que montagnes de ruines entassées les unes sur les autres. L'aspect de ces décombres, le souvenir des monumens fameux qu'ils représentent, affligent l'ame et font verser des larmes.

§. III. *De l'Alexandrie des Turcs.*

La moderne Alexandrie est une bourgade de peu d'étendue, contenant à peine 6,000 habitans (1), mais très-commerçante, avantage qu'elle doit uniquement à sa situation. Elle est bâtie sur le terrein qu'occupait le grand port, et que la mer, en se retirant, a laissé à découvert. Le môle qui joignait le continent à l'île de Pharos s'est élargi et est devenu terre-ferme. L'île d'Anti-Rhode se trouve au milieu de la nouvelle ville ; une hauteur couverte de ruines la font reconnaître. Le port Kibotos est comblé ; le canal qui y conduisait les eaux du lac Maréotis a disparu ; ce lac lui-même ne subsiste plus, par la négligence des Turcs à entretenir les canaux qui y portaient les eaux du Nil. Belon (2), observateur fidèle, assure que de son temps le lac Maréotis n'était éloigné que d'une demi-lieue des murs d'Alexandrie ; aujourd'hui les sables de la Lybie en occupent la place.

Le canal de Faoué, le seul qui communique maintenant avec Alexandrie, et sans lequel cette ville ne pourrait subsister, puisqu'elle n'a pas une goute d'eau douce, est à moitié rempli de limon et de sable. Sous l'empire des Romains, sous la domination

---

(1) L'ancienne Alexandrie contenait 300,000 personnes libres sous Auguste. Ajoutez-y au moins le double d'esclaves, vous aurez 900,000 individus; quelle prodigieuse différence!

(2) Belon voyageait en Egypte, il y a environ deux cent cinquante ans.

même des Arabes, il était navigable toute l'année et servait au transport des marchandises.

Dans son état moderne, Alexandrie est l'entrepôt d'un commerce assez considérable. Elle est la porte de toutes les denrées qui sortent de l'Égypte vers la Méditerranée, les riz de Damiât exceptés. Les Européens y ont des comptoirs, où des facteurs traitent de nos marchandises par échanges.

Le Port-Neuf, le seul où l'on reçoive les Européens, s'est tellement rempli de sable, que dans les tempêtes les vaisseaux frappent le fond avec la quille : de plus, ce fond étant de roche, les cables des ancres sont bientôt coupés par le frottement ; alors un premier vaisseau chassé sur un second, le pousse sur un troisième, et de l'un à l'autre ils se perdent tous.

Le Port-Vieux, dont l'entrée est couverte par la bande de terre appelée cap des Figues, n'est pas sujet à ce désastre ; mais les Turcs n'y reçoivent que des bâtimens musulmans.

Pourquoi, dira-t-on en Europe, ne réparent-ils pas le Port-Neuf? C'est qu'en Turquie l'on détruit sans jamais réparer. On détruira aussi le Port-Vieux, où l'on jète depuis deux cens ans le lest des bâtimens. L'esprit turc est de ruiner les travaux du passé et l'espoir de l'avenir, parce que dans la barbarie d'un despotisme ignorant, il n'y a point de lendemain (1).

L'influence militaire d'Alexandrie, comme place de guerre, est à-peu-près nulle : cette ville, isolée par un désert, est presque regardée comme étrangère par les habitans ; on peut posséder toutes les terres cultivées sans avoir besoin de cette ville, tandis qu'elle ne pourrait que difficilement exister sans l'eau du Nil et les vivres de l'Égypte. Mais comme port de mer excellent et le seul qui existe sur la côte, Alexandrie en est vraiment la clef;

(1) Volney, Voyage en Syrie et en Egypte, t. I.

aucune opération maritime ne peut être consolidée sans sa possession.

Les Anglais ayant coupé, pendant la dernière campagne, la digue du canal d'Alexandrie qui le sépare du lac Maadieh, il a été rempli de nouveau par les eaux de la mer. Ce lac s'étend dans un vallon parallèle à la mer, et qui n'en est séparé que par un côteau dont la largeur, dans quelques endroits, n'est pas de 500 toises.

Cette opération des Anglais sépare presqu'entièrement Alexandrie du reste de l'Egypte : la coupure du canal la prive des eaux du Nil, et causera la ruine de cette ville, si on ne le répare pas promptement.

Mais les Turcs sont-ils en état de faire un travail si considérable sans le secours des Européens? Leur gouvernement, destructeur par nature, s'en occupera-t-il vivement, et voudra-t-il faire des sacrifices pécuniaires suffisans (1)?

§. IV. *Restes des monumens de l'ancienne Alexandrie.*

Cependant, tous les signes de l'ancienne magnificence d'Alexandrie ne sont pas effacés. Les citernes voûtées avec beaucoup d'art et qui s'étendent sous toute la ville; les nombreux conduits qui y portent les eaux, sont presque en leur entier après deux mille ans.

Vers la partie orientale du palais, on voit deux obélisques nommés vulgairement les *aiguilles de Cléopâtre* : ils sont de pierres thébaïques et chargés d'hiéroglyphes : l'un est renversé, rompu et couvert de sable; l'autre posé sur son piédestal. Ces obélisques,

(1) Reynier, *De l'Egypte, après la bataille d'Héliopolis.*

chacun d'une seule pierre, ont environ 60 pieds de haut, sur 7 pieds carrés à la base.

Vers la porte de Rosette, on trouve cinq colonnes de marbre à la place qu'occupaient les portiques du Gymnase. Le reste de la colonade, dont l'alignement était reconnaissable il y a 100 ans, a été détruit par la barbarie des Turcs.

Ce qui fixe le plus l'attention des voyageurs, est la colonne de granit rouge, située à un quart de lieue de la porte du midi. Le chapiteau est corinthien, à feuilles de palmier unies et sans dentelures; il a neuf pieds de haut. Le fût et le tore supérieur de la base sont d'un seul morceau de quatre-vingt-dix pieds de long et de neuf de diamètre. La base est un carré d'environ quinze pieds sur chaque face. Ce bloc de marbre de soixante pieds de circonférence repose sur deux assises de pierres liées ensemble avec du plomb, ce qui n'a pas empêché les Arabes d'en arracher plusieurs pour y chercher un trésor imaginaire. La colonne entière a cent quatorze pieds de hauteur, elle est parfaitement bien polie, et seulement un peu éclatée du côté du levant. Rien n'égale la majesté de ce monument : de loin il domine sur la ville et sert de signal aux vaisseaux; de près, il cause un étonnement mêlé de respect. On ne peut se lasser d'admirer la beauté du chapiteau, la longueur du fût, l'imposante simplicité du piédestal.

Les savans et les voyageurs ont fait des efforts infructueux pour découvrir à quel prince on avait érigé ce monument. Les plus sages ont pensé que ce ne pouvait être en l'honneur de Pompée, puisque Strabon et Diodore de Sicile n'en ont point parlé; ils sont restés dans le doute. Il me semble qu'Abulfeda pouvait les en tirer. Il l'appelle la colonne de Sévère; et l'histoire nous apprend que cet empereur visita l'Egypte, donna un sénat à la ville d'Alexandrie et mérita bien de ses habitans. Cette colonne

fut une marque de leur gratitude ; l'inscription grecque à moitié effacée que l'on y voit du côté de l'Occident, lorsque le soleil l'éclaire, était sans doute lisible du temps d'Abulfeda, et conservait le nom de Sévère.

Ce n'est pas le seul monument que la reconnaissance des Alexandrins lui ait élévé. On voit au milieu des ruines d'Antinoé, bâtie par Adrien, une magnifique colonne dont l'inscription encore subsistante la dédie à Alexandre Sévère.

A une demi-lieue au midi de la ville, on descend dans des catacombes, ancien azile des morts. Des allées tortueuses conduisent à des grottes souterraines où ils étaient déposés : le faubourg de Nécropolis s'étendait jusque-là. On y voyait autrefois des jardins, des temples et de superbes mausolées.

En avançant du côté de la mer, on trouve un grand bassin creusé dans le rocher qui borde le rivage. Sur les côtés de ce bassin on a taillé au ciseau deux salles avec des bancs qui les traversent. Un canal tortueux, afin que le sable s'arrête dans les détours, y conduit l'eau de la mer : on appelle vulgairement ce lieu le *bain de Cléopâtre*. Des ruines annoncent qu'autrefois il était orné.

Le musée, dont les décombres annoncent l'emplacement, fut l'azile des sciences. Appien, Hérodien, Euclide, Origène, Philon et une foule d'autres savans les y cultivèrent.

Maintenant l'ignorance et la barbarie ont couvert la patrie des beaux-arts. Il faudrait *une grande révolution* pour leur rendre la vie (1).

(1) Savary, ibid.

§. V. *Quelques réflexions sur l'expédition de l'armée française en Egypte ; résultats probables.*

Les élémens de la société s'opposent en Egypte à toute amélioration ; aucun changement utile ne peut être opéré que par des étrangers appelés au gouvernement. Les Français se sont trouvés dans cette position ; mais outre les difficultés d'un premier établissement, et celles qui naissent de l'état de guerre, combien d'obstacles moraux n'avaient-ils pas à surmonter ! L'attachement aux anciens usages ; l'orgueil de la superstition et de l'ignorance qui repousse toute idée nouvelle ; la différence de langage et de culte ; les mœurs et l'état social des différentes classes, *etc.*, *etc.* Il fallait organiser la justice, établir des autorités municipales, une police générale et une administration uniquement occupée du bien public ; effacer les distinctions politiques et religieuses ; habituer les hommes de cultes différens à obéir aux mêmes loix ; changer la nature de la propriété territoriale et l'état des Fellahs (1) : il fallait intéresser les cultivateurs à perfectionner leurs cultures, les artisans et les commerçans à étendre leurs spéculations, par la certitude de jouir du fruit de leurs travaux ; il fallait détruire les Arabes errans, ou sapper, par des institutions, leurs préjugés sur la vie sédentaire ; il fallait enfin lier tous les intérêts particuliers à l'intérêt général, perfectionner le système des impositions, améliorer la distribution des eaux et l'irrigation, développer la culture des plantes coloniales, creuser des canaux de navigation, *etc.*, *etc.* Alors l'Egypte se serait élevée au plus haut degré de prospérité. Mais il était nécessaire d'étudier parfaitement ce peuple, de détruire ses préjugés ; d'attirer sur les législateurs

(1) Ou cultivateurs.

l'estime, l'amour et la vénération qui seules pouvaient leur donner une force morale suffisante pour établir et consolider de nouvelles institutions : cela ne pouvait être effectué que successivement et avec beaucoup de lenteur.

C'est au moment où les Français avaient acquis en partie ces connaissances et l'ascendant moral d'où dépendait le succès, qu'ils ont abandonné l'Egypte. La paix qui procure la tranquillité à tous les autres peuples n'est pas un bienfait pour les Égyptiens ; elle les rejète au sein des troubles et des dissentions intestines ; elle les replonge dans la barbarie.

Lors de l'expédition en Egypte, on vit pour la première fois les sciences et les arts s'unir à la marche d'un conquérant. Les Égyptiens apprécièrent dès-lors la puissance des Européens, la douceur de leurs lois et l'étendue de leurs lumières ; leurs braves admirèrent les exploits des Français ; tous reconnurent leur supériorité.

L'armée d'Orient laisse en Égypte de grands souvenirs et des regrets ; ces impressions sont un germe que l'avenir et les événemens feront éclore (1).

(1) Reynier ibid.

BATAILLE D'ARBELLES.

EXTRAIT DES MÉMOIRES MILITAIRES DE GUICHARD.

(*N. B.* Les chiffres indiquent les renvois à la VII.e planche. Ceux précédés d'un trait, comme (— 1), désignent les corps de l'armée de Darius; les autres, ceux de l'armée d'Alexandre.)

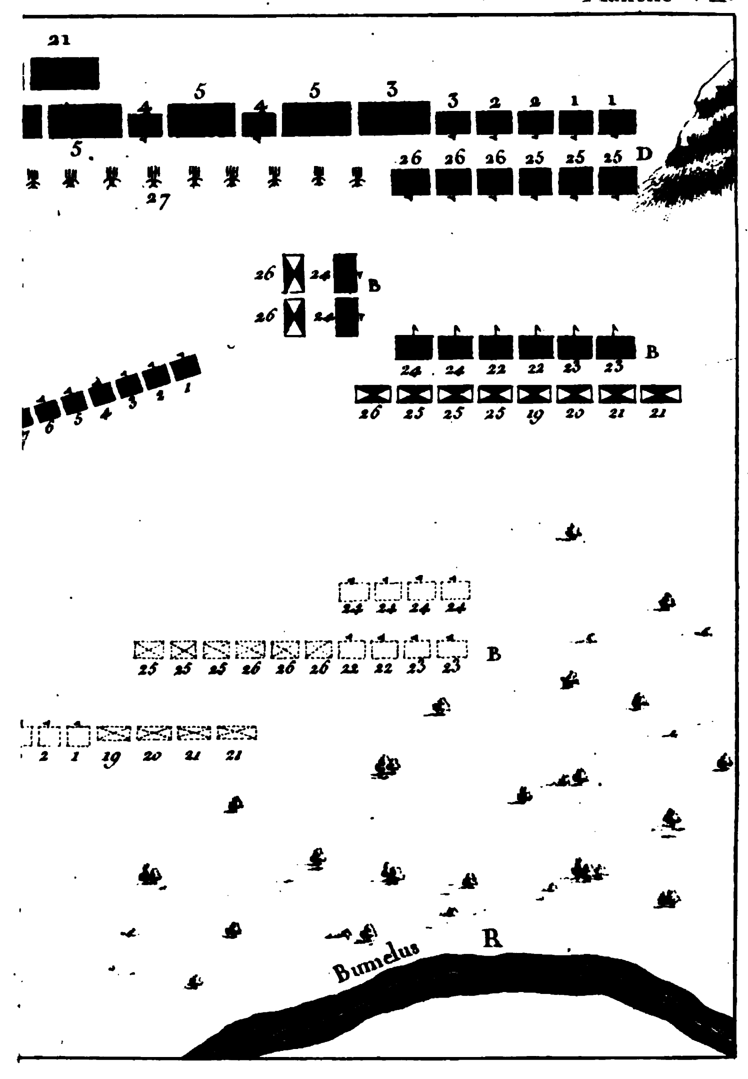
Alexandre, après la conquête de l'Egypte, retourne à la poursuite de Darius, traverse sans obstacle l'Euphrate et le Tigre, et s'avance dans l'Assyrie entre les monts Gordyens et ce dernier fleuve qu'il laisse à sa droite.

Au bout de quatre jours de marche, les coureurs de l'armée ayant aperçu de la cavalerie dans la plaine, Alexandre la charge à la tête de quelques escadrons. Les prisonniers qu'on fit à cette occasion donnèrent avis que toute l'armée de Darius n'était éloignée que d'environ une marche. Il écouta leur rapport sur le grand nombre des troupes ennemies sans en témoigner la moindre surprise.

On ne peut presque pas douter que les Grecs n'aient exagéré la force de l'armée de Darius, dans la vue de faire plus d'honneur à leur héros. Arrien, qui avait consulté les mémoires de Ptolémée, contemporain et général d'Alexandre, lui donne un million d'hommes d'infanterie et quarante mille de cavalerie, avec deux cens chariots armés de faulx et 15 éléphans. Où est la proportion? Quinte-Curce, qui porte cette armée à six cent mille hommes et cent

S.

Planche VII.



cent quarante-cinq mille de cavalerie, exagère du moins avec méthode.

Quoi qu'il en soit, il y a moins encore à s'émerveiller de cette monstrueuse armée, que de ce qu'Alexandre s'en soit approché à 5 ou 6 lieues sans en avoir trouvé aucun indice, et que là il n'en ait eu avis que par des prisonniers.

Le soldat ayant besoin de repos pour se remettre des fatigues d'une longue marche, Alexandre fit camper l'armée, et fortifia le camp par de bons retranchemens. Au quatrième jour, il se mit en marche à 10 heures du soir, pour être au point du jour en présence de l'ennemi. Tous les bagages, avec les malades, furent laissés dans le camp sous bonne garde.

Au lever du soleil, lorsqu'on découvrit de loin l'ennemi, Alexandre fit de nouveau halte, et proposa dans le conseil s'il convenait d'attaquer sur-le-champ. Cette fois, l'avis de Parménion, le plus circonspect de ses généraux, prévalut, et Alexandre consentit à ne pas s'avancer davantage qu'il n'eût fait reconnaître le terrain et la position de l'ennemi.

Darius apprenant la marche d'Alexandre, avait fait ranger son armée en bataille, et comme l'ennemi s'arrêta tout-à-coup, il la tint sous les armes tout le jour et toute la nuit, de peur d'être surpris. Cette inaction ralentit l'ardeur du soldat et le fatigua inutilement.

Voici quelles furent les dispositions de Darius, telles qu'Aristobule nous les a conservées, d'après le plan qu'on en trouva, selon cet auteur, après la bataille.

A l'aîle gauche, Darius plaça la cavalerie des Bactriens (—1), les Dahes (—2) et les Arachotes (—3), près d'eux la cavalerie et l'infanterie des Perses (—4 et 5) appuyés sur les Susiens (—6), et ceux-ci sur les Cadusiens (—7), qui touchaient au centre de la bataille.

A la pointe de l'aîle droite étaient les Cœlo-Syriens (—8) et les habitans de la Mésopotamie (—9); suivaient les Mèdes (—10), les Parthes (—11), les Saques (—12), les Topyriens (—13), les Hyrcaniens (—14), les Albaniens (—15) et les Sacésiniens (—16) qui venaient rejoindre le centre de l'armée (—17), composé de la famille de Darius et des grands de la Perse, qui étaient entourés d'un corps d'Indiens (—18), d'un autre de Cariens Anapastes (—19), et soutenu par un corps d'archers Mardes (—20). Tous ces peuples formaient des carrés énormes d'une prodigieuse profondeur, et étaient différemment armés, une partie seulement d'armes de jet, d'autres de piques de toute espèce, de haches, de massues, *etc.* Il y avait de la cavalerie mêlée parmi cette infanterie, sans aucun dessein pour l'action.

Quelque vaste que fût la plaine, elle ne suffisait pas pour contenir de front toute l'infanterie de Darius; il fut obligé de mettre derrière le corps de bataille les Uxiens (—21), les Babyloniens (—22), les Sitaciniens (—23) et les habitans des bords de la mer Rouge (—24). Cette seconde ligne forma une espèce de corps de réserve; mais étant placée tout proche de la première, elle ne fit qu'augmenter la confusion.

Darius fit flanquer son aîle gauche en face de la droite d'Alexandre, par la cavalerie Scythe (—25), une partie de celle des Bactriens (—26) et cent chars armés de faulx (—27). Cinquante autres (—28), la cavalerie de l'Arménie (—29) et celle de la Cappadoce (—30) étaient au-devant de l'aîle droite. Un pareil nombre de chars armés de faulx avec les éléphans (—31), couvraient le centre, où Darius avait encore rassemblé autour de lui l'infanterie grecque à sa solde (—32), la seule qu'il pût opposer à la phalange macédonienne.

Alexandre ayant passé la nuit dans son camp, qu'il avait fait retrancher à la hâte, en sortit à la pointe du jour et se mit en

bataille à une bonne distance de l'ennemi. Sa droite était composée de la cavalerie des Hétaires (*) : au premier rang, la compagnie royale sous les ordres de Clitus (1), ensuite celle de Glaucias (2), celle d'Ariston (3), celle de Sopolide (4), celle d'Héraclite (5), celle de Démétrius (6), celle de Méléagre (7) et celle d'Hégéloque (8). Philotas avait le commandement général de cette cavalerie.

Les Hétaires s'appuyaient sur l'infanterie pesamment armée, composée de deux grandes phalanges, dont chacune était de 16,384 hommes, divisées en quatre grandes sections commandées chacune par un officier-général. Alexandre ne mit sur le front que six de ces sections ou phalanges ; il leur joignit à la droite une partie de ses Peltastes (**), au lieu des deux autres sections qu'il réserva pour la seconde ligne. On distinguait donc dans la première l'Agéma (9), les Hypaspistes (10), la phalange de Cœnus (11) et celle de Perdicas (12), dont la gauche formait le centre. Suivait la phalange de Méléagre (13), celle de Polysperchon (14), celle d'Amyntas (15), et enfin celle de Craterus (16), lequel commandait toute l'infanterie de l'aîle gauche. Cette aile était flanquée de la cavalerie des Alliés, (17) sous les ordres d'Erygius, et des chevaux thessaliens, (18) sous ceux de Philippe ; Parménion commandait toute la gauche.

II.

(*) C'était la jeunesse de Macédoine la plus brillante, les militaires les mieux exercés. Ils furent commandés par les favoris d'Alexandre, qui, après sa mort, jouèrent de si grands rôles. Son père Philippe et lui-même avaient formé ces corps à toutes les évolutions et à tous les maniemens de la cavalerie, et, dans un jour d'action, le roi chargeait à leur tête. Chacun de ces corps avait quatre compagnies de soixante-quatre maîtres, et tous fesaient ensemble 2048 cavaliers. Avec la cavalerie thessalienne et celle des Grecs soudoyés, ils completaient l'épitagme de 4096 hommes, à quoi montait la cavalerie qui, dans les expéditions d'importance, fut jointe à la phalange.

(**) Il y avait dans l'armée deux corps de ces Peltastes, composés chacun de 8192 hommes.

Toutes ces troupes furent rangées sur seize de profondeur, en deux mille quarante-huit files, et armées de tout ce que l'expérience et le rafinement avaient de plus avantageux, soit pour l'offensive, soit pour la défensive.

Il n'était pas douteux que par-tout où ces corps donneraient, ils renverseraient les Asiatiques, mal disciplinés et encore plus mal armés.

Jusque-là, il n'y a rien d'extraordinaire dans l'ordre de bataille d'Alexandre. Ce fut dans les dispositions, pour garantir ses flancs et ses derrières, contre un ennemi qui le débordait de plus de la moitié, qu'on remarque son intelligence et sa capacité.

Il joignit à la droite de sa cavalerie, une ligne de troupe légère composée d'une partie des Agriens (19), sous les ordres d'Attalus; des archers de Macédoine (20), sous ceux de Brison, et de vieilles bandes étrangères (21), conduites par Cléandre.

A une petite distance en avant de cette ligne, il plaça la cavalerie légère (22) et les Péones (23), commandés par Ariston : il forma ensuite une troisième ligne en avant de celle-ci, avec la cavalerie étrangère (24), sous les ordres de Ménidas, qui eut ordre de prendre l'ennemi en flanc, s'il cherchait à les tourner.

Alexandre remarqua que la cavalerie de la pointe de l'aile gauche de l'ennemi (—25, 26) était destinée à tourner son aile et à se jeter sur ses flancs et ses derrières, tandis que la cavalerie persanne (— 4, 6, 11, 12, etc.), qui était en ligne, chargerait celle des Macédoniens qu'elle aurait de front. Pour prévenir le péril, il ordonna à cette cavalerie grecque (24), mise de même en avant de la ligne, qu'aussitôt qu'elle verrait celle des Scythes (— 25) s'ébranler, elle eût à se partager, afin qu'une partie, en marchant à droite par son flanc, barrât le chemin aux Scythes, tandis que l'autre ferait un quart de conversion

pour les charger en flanc. Il fit faire cette double manœuvre à cause de la prodigieuse profondeur sur laquelle ces nations étaient rangées. Pendant l'engagement, la cavalerie de la seconde ligne (22, 23), qui aurait alors le front libre, devait charger la Persane (— 4), à l'aile gauche de Darius; et comme le nombre n'était pas égal à beaucoup près, il la fit soutenir par une ligne de gens de trait (26).

Il y eut encore plus d'art dans les dispositions d'Alexandre à son aile gauche, parce que, selon son plan d'attaque, l'ennemi la débordait plus que sa droite.

Darius avoit partagé la cavalerie de son aile droite en avant de la ligne (— 29, 30) en deux gros corps, dont l'un, qui était à la droite, devait tourner les Macédoniens et tomber sur leurs derrières, tandis que l'autre occuperait le front de la cavalerie thessalienne (18) et les autres troupes de la gauche.

Pour répondre à cette disposition, Alexandre plaça en avant de la ligne, à la pointe de l'aile, l'autre partie de la cavalerie grecque (30), avec ordre de faire le quart de conversion pour prendre en flanc la cavalerie ennemie, dès qu'elle se serait mise en marche. Comme ce corps était trop faible pour résister à tout l'effort de cette nombreuse cavalerie, il le fit soutenir par un corps d'infanterie légère des Thraces (27), lequel, joint à deux corps de cavalerie (28, 29), décrivait une ligne oblique, dont un bout tenait à la cavalerie thessalienne (18). Il avait donné ordre à ces Thraces, qu'au cas que les attaques de ses Grecs en flanc, ne pussent pas arrêter la cavalerie ennemie, ils fissent promptement un demi-quart de conversion pour leur gagner de nouveau le flanc. Il leur enjoignit encore de faire pleuvoir une grêle de traits sur eux, tandis que la cavalerie, qui était à l'extrémité de la ligne oblique, se mettrait, par un simple mouvement, sur une ligne droite, opposée de front à l'ennemi; de

façon que cette cavalerie destinée à envelopper les Macédoniens, se trouvât tout-à-coup attaquée en flanc, en front et à dos, par les Grecs soudoyés.

Toutes ces mesures prises pour l'un ou l'autre flanc, ne pouvaient être d'usage qu'à l'égard de l'aile de l'ennemi dont Alexandre s'approcha. Car la cavalerie de l'autre aile, éloignée du flanc de l'armée macédonienne, plus de la moitié de la ligne, l'aurait tournée et prise à dos, sans que toute cette disposition lui eût fait obstacle.

Obligé donc de porter ses précautions plus loin, Alexandre plaça encore, à une petite distance derrière la phalange, une autre ligne de la même étendue que la première, formée de la moitié des Peltastes (31) avec deux sections de la phalange (32): le tout rangé sur huit de hauteur. Il espérait que si les Persans l'attaquaient à dos, cette ligne pourrait leur résister et garantir la phalange. S'ils n'en fesaient rien, le poids que cette augmentation de profondeur ajoutait à son choc, lui promettait un grand avantage.

Il avait donné encore un autre ordre aux chefs de la deuxième ligne, savoir que quand ils verraient les troupes aux ailes combattre avec peu de succès, ils se séparassent du centre et fissent un quart de conversion vers l'aile où l'ennemi les menacerait. Cette manœuvre aurait été d'une grande exécution, et cette nouvelle ligne aurait fort surpris les Persans.

Contre les chariots à faulx, devant la gauche de l'infanterie ennemie, il choisit et plaça devant sa cavalerie d'élite, les meilleurs tireurs de son armée, l'autre moitié des Agriens (25), les hommes de trait et les frondeurs (26) commandés par Balacre, et les plaça en avant de son aile droite, à côté de sa cavalerie légère (22). Ils devaient fondre sur les conducteurs de ces chariots au moment qu'ils s'ébranleraient, les accabler de traits, et tâcher d'en tuer les chevaux. Ces chariots décrits par Xénophon,

et employés par Cyrus, à la journée de Thymbrée, étaient de peu d'effet contre un ennemi habile. Comme tout leur effet dépendait des chevaux qui les tiraient et de leurs conducteurs, la destruction de l'un ou l'autre rendait inutile toute la machine, qui demeurant alors entre les deux fronts, incommodait également les deux armées.

A une raisonnable distance derrière l'armée, le roi plaça les bagages et les prisonniers faits sur les Persans, dont il paraît qu'il se chargea mal-à-propos. Il couvrit tout cela par un corps d'infanterie thracienne (33).

C'est ainsi qu'Alexandre rangea son armée en bataille. Arrien la fait monter à quarante mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie; mais il est évident, par l'emploi et le dénombrement de différens corps de troupes, qu'il s'est trompé dans son calcul, ou que la négligence des copistes a altéré les chiffres dans le manuscrit.

Toutes ces dispositions, quoiqu'elles semblent n'avoir eu pour but que la défensive, tendaient encore à favoriser le mouvement et le choc de la phalange et de ses escadrons d'élite dont Alexandre espérait le gain de la bataille. Il fit ces savantes dispositions aux ailes, et suppléa à la faiblesse de ses escadrons par son infanterie légère, en soutenant une arme par l'autre, principalement pour se ménager l'usage de sa cavalerie choisie, avec laquelle il comptait frapper les plus grands coups, et pour épargner à sa phalange toute autre occupation que celle de se faire jour à travers les corps énormes qu'elle avait en tête. Il savait que s'il parvenait à percer la ligne de l'ennemi, le reste plierait de soi-même, et que la confusion, inévitable pour une armée aussi nombreuse, acheverait bientôt sa défaite.

Voyons de quelle manière l'action s'est passée. Le terrain que Darius avait choisi pour le champ de bataille, était une grande plaine nommée Gaugamèle; elle s'étendait d'une rivière appelée

Boumade ou Bumelus, jusqu'à certaines hauteurs qui règnaient à la gauche. Darius avait fait applanir toutes les inégalités du terrain, il avait même fait raser quelques collines qui bornaient la plaine à sa gauche.

Lorsqu'Alexandre se fut avancé en ordre de bataille, à la distance nécessaire pour bien distinguer les objets, il remarqua qu'il se trouvait avec l'aile droite et ses escadrons d'élite, environ vis-à-vis le centre de l'armée persane, et malgré tout cela, avec sa gauche encore sous la droite de l'ennemi. Résolu de ne pas commencer l'attaque contre le centre où les Grecs et l'élite des troupes de Darius étaient postés, il profita de la distance qui était encore entre lui et la ligne des Persans, pour hasarder des mouvemens qui le rapprochaient des hauteurs et de la gauche de l'ennemi; contre laquelle il s'était proposé de diriger le premier choc.

Ayant donc fait faire une à-droite à toute son armée, il la fit marcher par son flanc, de façon qu'en s'avançant avec son aile droite, et en éloignant la gauche, toute l'armée marcha obliquement vers les hauteurs et la gauche de l'ennemi. Ces mouvemens étaient d'une facile exécution pour la phalange accoutumée de marcher par son flanc, et évitant plus aisément avec son front assez modique et sa grande profondeur, les inconvéniens d'une pareille marche. La cavalerie, rangée sur huit de hauteur et autant de front, fit ses à-droite avec beaucoup d'ordre et de promptitude. Et quant à l'oblique de la gauche, comme toute la ligne marchait obliquement, elle était plus en état de garder son ordonnance, quoiqu'elle se soit peut-être remise en ligne égale avec le reste, et ait repris sa première position, après que le mouvement fut fait. Alexandre avait fait ces manœuvres plus d'une fois dans les revues. Le nombre des hommes et des chevaux étant fixé dans une armée complète, les dimensions de leurs mouvemens étaient toutes calculées; et pendant tout

tout le règne de Philippe; les militaires en avaient fait une étude.

Les Persans ne concevant rien à tous ces mouvemens, s'imaginaient qu'Alexandre ne tâchait de s'approcher de ces hauteurs que pour éviter d'être tourné, et pour soustraire sa phalange à leur centre. C'est pourquoi ils firent aussi de grands mouvemens avec tant de lenteur, qu'Alexandre se vit en peu de temps avec sa cavalerie grecque, à une petite distance de celle des Scythes, à la gauche des Persans et presqu'à la même hauteur.

Darius craignit alors de perdre tout le fruit de sa disposition, s'il tardait davantage. Il donna le signal à la cavalerie des Scythes (–25) et des Bactriens (–1) de s'avancer pour tourner les Macédoniens. Mais Ménidas, à la tête de la cavalerie grecque (24), lui coupa le chemin. Le combat fut rude, et les Scythes y eurent le dessus. Alexandre fit promptement avancer Arétès avec toute la cavalerie de la seconde ligne (22,23) et un corps d'infanterie légère de la troisième (26) pour soutenir Ménidas. Ce renfort eut d'abord son effet. Les Scythes harcelés par ces gens de traits, et poussés par la cavalerie, allaient tourner le dos sans ménagement, lorsque la cavalerie persane (-4) qui était dans la ligne, vint à leur secours.

Le combat se rétablit : les Scythes profitant du relâchement que leur donnait la cavalerie persane, se rallièrent, et se joignant à droite et à gauche de cette nouvelle troupe, ils revinrent courageusement à la charge. Dans cette mêlée, où les Persans étaient bien supérieurs en nombre, Alexandre n'envoya point aux siens d'autre secours que les deux corps de l'infanterie légère des Agriens (19) et des Archers de Macédoine (20). Il suffit cependant. Sa cavalerie gagna pied à pied le terrain, et enfin défit entièrement toute cette aile ennemie. L'énorme profondeur sur laquelle la cavalerie persane était rangée, lui rendit inutile la supériorité du nombre.

Pendant que le combat était engagé à sa gauche, Darius fit avancer la cavalerie de l'aile droite, pour tourner la gauche macédonienne. Il donna en même-temps le signal aux conducteurs des chariots à faulx de courir contre la phalange. Mais les archers d'Alexandre s'acquittèrent si bien de leur devoir, qu'en peu de temps tout ce train de chariots demeura sur la place, ou disparut de la ligne. Il avait tenu prêts, outre ces archers, un bon nombre de palfreniers de l'armée qui, tandis qu'on accablerait de traits les conducteurs des chariots, devaient se saisir des rênes, et détourner les chevaux pour les faire passer dans les intervalles des sections de la phalange et des Peltastes, derrière l'armée.

La cavalerie (—4, 6) qui, dans la ligne de Darius était mêlée avec l'infanterie, voyant les Scythes et les Persans des ailes vivement pressés par les Grecs, et elle-même appelée au secours par les cris des combattans, sortit brusquement de la ligne, et y laissa de grands vides, que les généraux n'eurent ni la présence d'esprit, ni le temps de remplir.

Alexandre qui s'était approché avec sa droite, assez près de la gauche de l'ennemi pour commencer le choc, profita de cette faute avec promptitude. Formé, comme il était, en oblique, il poussa en avant avec la tête de ses escadrons, se jetant dans un de ces trous au milieu de l'infanterie, il la prit en flanc, tandis que le reste de sa cavalerie la chargeait de front.

En même-temps les Peltastes (9, 10) qui étaient à la droite de la phalange et tout près de ces escadrons, se mirent en colonne par un simple mouvement, et s'avançant tout droit, ils enfoncèrent l'infanterie qui était devant eux. La tête de la phalange (11) les suivit, et le reste des sections jusqu'à la gauche (16), fit des mouvemens en avant comme pour donner contre

la partie du centre qu'elles avaient devant elles, et où Darius se trouvait avec ses gardes.

Toutes ces différentes attaques de cavalerie, et le succès de la colonne qui avait percé la ligne, produisirent l'effet qu'Alexandre attendait. La confusion se mit dans cette multitude d'hommes mal rangés. Tout fut renversé après une faible résistance, ou prit la fuite sans attendre le choc. Darius lui-même voyant la déroute de ses troupes, et qu'Alexandre qui avait gagné les derrières avec une partie de sa cavalerie, s'avançait à grands pas vers le centre, tandis que la phalange menaçait de front, fut saisi de frayeur; et craignant que s'il différait de se retirer il ne s'en ôtât la liberté, il tourna honteusement le dos, accompagné de plusieurs de ses officiers et d'une grande partie de ses gardes. La cavalerie de la gauche qui s'était battue avec beaucoup de valeur jusqu'alors contre celle des Grecs, fut également entraînée par l'exemple de l'infanterie, et lâcha pied. Ménidas et Arétès agirent alors en officiers intelligens. Sans s'amuser à courir après les fuyards, ils se jetèrent, avec leurs troupes légères et la cavalerie, sur tout ce qui paraissait encore tenir ferme à cette aile; et s'étant joints ensuite aux escadrons du roi, ils servirent beaucoup dans la suite de l'action.

Malgré tant d'avantages sur la gauche de l'ennemi, la victoire n'était qu'ébauchée. Outre que ce corps des Grecs à la solde de Darius (—32) au centre, avec une grande partie de l'infanterie du corps de réserve (—21 22) tenaient encore ferme, toute la droite de l'ennemi n'était pas encore engagée, et animée par le succès du combat de la cavalerie arménienne (— 29) avec les Grecs, elle s'ébranlait pour accabler Parménion.

La cavalerie arménienne, immédiatement après l'engagement de l'autre aile, s'était avancée pour tourner les Macédoniens: mais la disposition de la ligne d'Alexandre, qui tenait sa gauche

fort éloignée, fit qu'elle s'attacha d'abord à cette cavalerie des Grecs soudoyés (30), que le roi avait postée à la pointe de sa gauche et soutenue d'un corps d'infanterie légère (27). Les Grecs mirent bien en usage tous les avantages de leur disposition, mais l'art céda au nombre. Les Arméniens, renforcés de temps en temps par d'autres corps de cavalerie qui se détachaient de la ligne, poussaient si fortement les Grecs, qu'ils leur firent perdre du terrein. Les Grecs donnèrent de grandes preuves de valeur et de discipline, en se battant toujours en retraite sans se débander, quoique Parménion, qui couvrait avec la cavalerie thessalienne (18) la gauche de la phalange, ne leur envoyât que de petits secours, de crainte qu'en dégarnissant le flanc de la phalange, la nombreuse infanterie de l'ennemi, qu'il tenait encore en respect avec ses escadrons, ne l'environnât de ce côté.

Les troupes de la droite des Perses ignoraient encore la fuite de Darius, quand celles qui tenaient encore ferme, et sur-tout les Grecs (32) à la solde de ce monarque, furent pris en flanc et à dos par le corps des Peltastes (10, 9), tandis qu'Alexandre dissipait le corps de réserve (—21, 22, 23, 24). Ces attaques débarrassèrent la phalange de ces Grecs, les plus dangereux de ses ennemis; et dans ce moment toute la ligne des Perses aurait pris la fuite sans un accident assez singulier.

Les sections de la droite de la phalange (—11, 12) ayant donné en même-temps que les Peltastes, les autres sections (—13, 14, 15, 16) qui étaient par l'oblique plus ou moins en arrière, tâchèrent aussi de marcher en avant et de charger l'ennemi. Mais les troupes de la droite des Perses, voyant le fort du combat au centre, se pressèrent toutes vers cet endroit de la ligne, en se poussant mutuellement, et la foule embarrassa tellement les soldats de la phalange, qu'il leur fut alors impossible de s'avancer. Sur ces entrefaites, Alexandre, pour se faire

jour, se jeta sur les derrières de ses ennemis. En même-temps la nouvelle de la fuite de Darius et la déroute de toute sa gauche s'étant répandue, la consternation devint générale. L'effet en fut singulier; les Perses se voyant coupés dans leur retraite par les escadrons d'Alexandre qu'ils avaient à dos, cherchèrent à se sauver, même à travers la phalange : ils se jetèrent à corps perdu sur elle. Malgré sa hauteur, elle ne put résister au poids de cette masse. Sa gauche étant alors plus chargée que sa droite, les sections de celle-ci poussèrent en avant, et n'observèrent pas que, depuis la troisième section (12), la gauche restait en arrière. Il en résulta que la phalange se sépara, que la droite s'avança à la poursuite de l'ennemi, et que des corps nombreux de cavalerie et d'infanterie, qui avaient été au centre persan, entrèrent tout-à-coup par la crevasse, et poussèrent jusques derrière la ligne des Macédoniens.

Cet accident mit Parménion à deux doigts de sa perte. Il avait sur les bras cette cavalerie arménienne (—29) qui, dans l'éloignement de la ligne où elle était, n'avait pas encore appris la fuite de Darius, et continuait de se battre avec beaucoup de vigueur et de succès. Ce vieux général dut craindre que tout ce monde, après avoir percé, ne se tournât pour le prendre à dos, tandis qu'il avait encore en tête une partie de l'infanterie ennemie, qu'Alexandre, qui ne s'apercevait pas de l'éruption des Perses, avait quittée pour se porter ailleurs.

L'incroyable stupidité de ses ennemis sauva Parménion, qui dans la confusion générale ne pouvait faire donner avis de sa position à son maître. Voyant devant eux le riche camp des Macédoniens gardé par les Thraces (33), qui ne s'attendaient pas à être attaqués, ces insensés Persans se jetèrent dessus, culbutèrent les Thraces; délivrèrent les prisonniers et se mirent à piller. Parménion commençait à respirer. Il détacha les sections

de sa seconde ligne (32). Ce peu de monde suffit pour battre et disperser ces gens déjà découragés, et qui agissaient sans réflexion.

Pendant ce temps, tout ce qu'il y avait d'infanterie à la droite de l'ennemi, qui résistait encore, plutôt par nécessité que dans l'espérance de vaincre, prit successivement la fuite. Parménion put se flatter de vaincre de son côté, comme Alexandre avait fait du sien. Il détacha la plus grande partie de ses Thessaliens (18) pour soutenir ses Grecs qui luttaient encore, avec inégalité, contre les Arméniens. Ce secours décida la journée. Les Arméniens tournèrent enfin le dos et tâchèrent de se sauver.

On vit, à la fin de l'action, un événement dont on n'a d'exemples que dans ces batailles extraordinaires, où l'art seul combat le nombre. Alexandre ayant appris le danger de Parménion, laissa aux Peltastes (9, 10) et à ses troupes légères (19, 20, 21, 25, 26) le soin de poursuivre l'ennemi, et accourut lui-même à la tête de ses escadrons, pour dégager sa gauche. En approchant, il rencontra dans son chemin une foule prodigieuse d'infanterie et de cavalerie qui, s'embarrassant dans la fuite, ne pensait qu'à s'échapper à la poursuite des Macédoniens et des Thessaliens. Le désespoir agissant alors sur ces hommes, qui se voyaient coupés dans leur retraite, ils fondirent sur ces escadrons avec toute l'impétuosité imaginable. Alexandre perdit, dans cette mêlée, soixante cavaliers et entr'autres le brave Ménidas, qui avoit contribué le plus au gain de la bataille. Il se débarrassa à la fin de ce torrent, plutôt en lui laissant des issues, qu'en arrêtant sa fougue.

Ainsi fut dissipée l'armée formidable du monarque des Perses. Alexandre se mit aussitôt à la poursuite de ce prince malheureux; il passa près de lui le fleuve Lycus sur les mêmes ponts, et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la nuit. La fatigue d'une si rude journée

l'ayant obligé de donner quelque repos à ses troupes, il se remit en marche à minuit et arriva le matin à Arbelles, à sept lieues du champ de bataille. Il espérait y surprendre Darius; mais il avait continué sa route, sans se soucier de ses trésors, qu'il abandonna avec la ville au vainqueur.

Tel est le récit d'une des plus mémorables batailles de l'antiquité, qu'Arrien nous fait, avec autant d'exactitude, qu'un détail de cette immensité en peut être susceptible. Il ne fallait pas moins que ces différentes positions des troupes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus fin dans la tactique des Grecs, pour venir à bout de détruire une si prodigieuse armée. On peut hardiment réduire les trois cent mille morts du côté des Perses, dont parle Arrien, tandis qu'Alexandre n'aurait perdu que cent de ses cavaliers, et le reste à proportion.

Il n'est pas étonnant qu'Alexandre, avec sa phalange, perçât et renversât tout ce qu'il trouvait devant lui, et que la confusion qui s'était mise dans cette multitude d'hommes, en ait précipité la défaite; mais que, tandis que l'armée d'Alexandre n'embrassait qu'environ la gauche de celle de Darius, et une partie de son centre; le reste des Perses, qui n'allait pas à moins de trois cent mille hommes, ait demeuré dans l'inaction, ou soit venu successivement se briser contre cet impénétrable corps de piquiers; et que tandis que la grosse cavalerie faisait ses ravages dans la ligne de l'ennemi, la cavalerie légère, jointe aux gens de trait, ait seule, depuis le commencement jusqu'à la fin du combat, soutenu le choc de toute la nombreuse cavalerie persane, qui avait été jetée sur les ailes; c'est ce qui me paraît tenir de l'incroyable.

Il n'est pas douteux qu'avec une excellente disposition, jointe à la valeur de ses troupes, Alexandre n'ait battu, dans les plaines d'Arbelles, les forces supérieures de Darius; et il est également vrai qu'on proposait, dans les écoles militaires des Grecs, cette

bataille d'Alexandre, comme un modèle des grandes actions. Mais ne se peut-il point aussi que les écrivains qui en ont fait le récit y aient emprunté ces embellissemens qui semblent trop artificiels, pour ne les pas croire imaginaires?

On trouve rassemblé, dans cette bataille d'Arbelles, tout ce que les tacticiens Grecs ont enseigné de bon et de savant. Toute l'armée se formant en ligne oblique, pour n'attaquer qu'une partie de la ligne ; une autre oblique à l'aile destinée à soutenir la cavalerie; les quarts de conversion pour prendre l'ennemi en flanc; une seconde ligne derrière la phalange, afin de s'opposer aux attaques à dos; ces grands quarts de conversion, par lesquels elle doit s'ouvrir du centre vers les ailes, à-peu-près comme les deux battans d'une porte, contre l'ennemi qui a tourné les ailes; le coin de la cavalerie (car c'est ainsi qu'Arrien désigne les escadrons à la tête de l'oblique, avec lesquels Alexandre s'est avancé obliquement), pour se jeter dans le vide de la ligne de l'ennemi; les colonnes de l'infanterie que les Peltastes ont formées; l'éruption des Perses par la phalange séparée; la seconde ligne derrière la phalange détachée pour le prendre à dos, et ce mélange des troupes légères avec la cavalerie ; en un mot, cette bataille fût-elle un vrai thême pour la théorie de l'art de la guerre, tout cela ne présenterait pas mieux, sous un seul coup d'œil, l'application de ses grands principes.

N. B. Guichard termine la description de la bataille d'Arbelles, en ajoutant :

« Je ne me serais jamais avisé de répandre des doutes sur l'authenticité des circonstances de cette bataille, que personne n'avait encore développées, si Polybe ne traitait pas de même le récit que donne certain Callisthène de la bataille d'Issus qui a précédé celle-ci.

» Cet

» Cet écrivain, à force de trop embellir la victoire de son héros, est tombé dans des fautes et des absurdités que Polybe a pris plaisir à relever pour servir d'avertissement aux historiens, qui s'ingèrent de donner des plans et des descriptions de bataille.

» Je n'ai pas touché le récit qu'Arrien fait de la journée d'Issus, puisqu'il m'a paru avoir conservé en partie les mêmes erreurs que Polybe reprochait à Callisthène. »

Ce jugement de Guichard nous semble trop sévère; le judicieux Sainte-Croix qui, après avoir parlé de la narration d'Arrien, rapporte dans sa dissertation le passage entier de Polybe sur Callisthène, n'a pas cru devoir mettre sur la même ligne ces deux récits de la bataille d'Issus. On a pu se convaincre par le plan et la description que nous en avons données ci-dessus, page 59 et suiv. qu'on peut, en faveur d'Arrien, appeler du jugement de Guichard.

EXPLICATION
DES FIGURES
DE LA PLANCHE VII.

---

a b. ARMÉE d'Alexandre.

1. Hétaires, compagnie de Clitus.
2. —— de Glaucias.
3. —— d'Ariston.
4. —— de Sopolide.
5. —— d'Héraclite.
6. —— de Démétrius.
7. —— de Méléagre.
8. —— d'Hégéloque.
9. L'Agema.
10. Les Hypaspistes, commandés par Nicanor.
11. Phalange de Coenus.
12. —— de Perdiccas.
13. —— de Méléagre.
14. —— de Polyspenchon.
15. —— d'Amyntas.
16. —— de Cratérus.
17. Chevaux des alliés, sous les ordres d'Erygius.
18. Chevaux thessaliens; chef, Philippe.
19. Moitié des Agriens. — Attalus
20. Archers macédoniens. — Brison.
21. Vieilles bandes étrangères. — Cléandre.
22. Cavalerie légère. — Arétès.
23. Péones. — Ariston.
24. Cavalerie étrangère. — Ménidas.
25. Autre moitié des Agriens. — Balacre.
26. Hommes de trait. — Id.
27. Thraces de Sitalcès.
28. Cavalerie des alliés. — Céranus.
29. Cavalerie des Odrysiens. — Agathon.
30. Cavalerie grecque soldée. — Andromaque.
31. Moitié des Peltastes.
32. Deux sections de la grande phalange.
33. Infanterie des Thraces.

c d. ARMÉE de Darius.

1. Partie des chevaux Bactriens.
2. Cavalerie des Dahes.
3. Arachotes, infanterie et cavalerie.
4. Cavalerie persane.
5. Infanterie persane.
6. Susiens.
7. Cadusiens.
8. Coelo-Syriens.
9. Habitans de la Mésopotamie.
10. Mèdes.
11. Parthes.
12. Saques.
13. Topyriens.
14. Hyrcaniens.
15. Albaniens.
16. Sacésiniens.
17. Centre de l'armée; poste de Darius, de sa famille et de sa cour.
18. Indiens.
19. Cariens Anaspastes.
20. Archers Mardes.
21. Uxiens.
22. Babyloniens.
23. Sitaciniens.
24. Habitans des bords de la mer Rouge.
25. Scythes.
26. Autre partie de la cavalerie des Bactriens.
27. Cent chars armés de faulx.
28. Cinquante chars armés de même.
29. Arméniens.
30. Cappadociens.
31. Cinquante chars armés de faulx et éléphans.
32. Infanterie grecque à la solde de Darius.

MONUMENS

DU

PORTRAIT D'ALEXANDRE.

AVERTISSEMENT.

Les traits d'Alexandre sont-ils parvenus jusqu'à nous? Plusieurs savans ont élevé, sur cette question historique, des doutes qui s'évanouiront sans doute à la lecture des trois Dissertations et des Opinions suivantes.

La première Dissertation est tirée du bel et rare ouvrage d'Eckhel *De Doctrinâ numorum veterum* (t. II, p. 96 et suiv., édit. *in*-4.° Vindobonœ 1794). Elle paraît ici traduite pour la première fois.

La seconde est de Leblond, et nous l'avons extraite des Mémoires de l'Institut national de France.

Nous avons obtenu la troisième de la complaisance du docte Visconti, toujours empressé d'ouvrir, à la jeunesse studieuse, les trésors de sa vaste érudition, et qui, sur la demande qui lui en a été faite, a bien voulu rédiger et nous adresser cette pièce.

Nous rapportons, à la suite, les opinions de plusieurs antiquaires, tels que Winkelmann, Barthelemy, etc. Les premiers seuls, et sur-tout Visconti, ont traité cette question dans toute son étendue; les derniers n'en ont considéré que des faces particulières.

MONUMENS
DU
PORTRAIT D'ALEXANDRE.

OPINION D'ECKHEL.

Les médailles des rois sont plus multipliées que variées : le nombre de celles d'Alexandre éclaire peu la Philologie ; cependant celles en argent intéressent par le type et les initiales du nom des villes où elles ont été frappées.

SECTION PREMIÈRE.

MÉDAILLES FRAPPÉES DU VIVANT D'ALEXANDRE.

§ I. MÉDAILLES EN OR.

Tête de Pallas casquée. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, ou ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Victoire debout, tenant de la droite une couronne de laurier, de la gauche un trident. Dans le champ, un foudre, un serpent, un trident, ou des objets analogues. Monogrammes et lettres isolées. AV. I. et II.

Telles sont les médailles connues sous le nom de Statères Alexandrins, plus communes, et par cela moins estimées que les Philippes d'or.

On sait qu'Alexandre porta, jusqu'à la superstition, son res-

pect pour le culte de Pallas. Lorsque le conquérant visita le temple de cette déesse à Ilion, il l'enrichit de présens magnifiques. Ajoutez que les rois de Macédoine, rapportant leur origine à Hercule et à Persée, tous deux protégés par Pallas, ont dû honorer spécialement cette déesse. En effet, ils lui élevèrent dans leur capitale, à Pella, un temple sous le nom de Minerve Alcide, à laquelle Persée offrit un hécatombe avant la bataille contre les Romains (1). Alexandre lui-même se proposait, ainsi que l'attestent les Mémoires trouvés après sa mort, d'ériger à Minerve deux temples superbes, l'un à Ilion, et l''autre à Cyrrhus en Macédoine, (2) Cette vénération particulière du conquérant pour Minerve semble expliquer pourquoi, dans le combat qu'il livra à Eumènes, Cratérus donna pour mot d'ordre ; *Minerve et Alexandre* (3).

Quelques-uns ont regardé la tête empreinte sur ces médailles, comme appartenant à Alexandre. Cette opinion, qui eut cours autrefois, n'est plus adoptée que parmi les personnes absolument étrangères aux travaux des modernes les plus versés dans la numismatique.

Nous estimons plutôt *que le portrait d'Alexandre n'existe sur aucune des médailles frappées de son vivant*. C'est ce que nous examinerons ensuite.

Deux passages de Quinte-Curce (4), déjà remarqués par le savant Béger, prouvent qu'Alexandre réunit, au culte de Minerve, celui de la Victoire. J'en trouve une autre preuve dans Athénée (5) ; il rapporte, à l'occasion de la fête de Ptolémée, que la statue

(1) Tite-Live, l. 42, c. 51.
(2) Diodor., l. 18, c. 4.
(3) Plutarq. in Eumen., c. 6.
(4) L. 4, c. 13 : l. 8, c. 2.
(5) L. 5, p. m. 202.

d'or d'Alexandre y figurait sur un char traîné par des éléphans, entre Minerve et la Victoire. En effet, ce prince ayant dès son enfance regardé la gloire militaire comme la première de toutes, a dû nécessairement sacrifier à cette divinité guerrière. Mais pourquoi cette Victoire un trident à la main, lorsqu'il n'existe aucun monument des succès maritimes du conquérant? Je pense que ce type n'indique rien autre chose, sinon les victoires remportées et ambitionnées par ce prince au-delà des mers.

Existe-t-il des médailles d'argent aux mêmes types? On en trouve une de cette espèce dans le Musée de l'empereur; mais outre que le travail en est grossier et que le caractère de l'inscription est barbare, il est vraisemblable que cette pièce avait été dans l'origine frauduleusement recouverte d'une feuille d'or. Isolée d'ailleurs, quoique présentant les mêmes types, elle ne peut balancer l'autorité d'un grand nombre de médailles qui toutes sont en or.

Il y a beaucoup de ces dernières dans le Musée de l'empereur. Le travail en est très-uniforme; elles ont été frappées par les Barbares Finitimes, à l'imitation de celles qui furent l'ouvrage des habiles artistes de la Grèce.

On trouve des médailles aux mêmes types, des deux côtés, et qui appartiennent, selon quelques-uns, à Philippe Aridée, et, selon d'autres, à Philippe II. Il en existe de pareilles au nom d'Antigone, roi d'Asie: toutes sont d'or. En général, dans les médailles royales, on affecte un type particulier à chaque métal.

Tête de Minerve casquée. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Arc, massue, amphore. AV. IV (1).

Il nous reste beaucoup de ces médailles en or, avec le nom de Philippe (que je crois être Aridée); mais elles sont légères et

(1) Pembrock, p. II, tab. 51. Mus. theup.

ne pèsent guères que 33 grains. Il est très-rare d'en trouver d'Alexandre avec un autre type au revers que celui de la Victoire. La médaille, dont il est question dans cet article, atteste le culte dont ce prince honora Hercule et Pallas, ses divinités protectrices.

§ II. MÉDAILLES EN ARGENT.

Tête imberbe casquée du Lion. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, ou ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Au revers, Jupiter, demi-nu, assis, tenant de la main droite un aigle, de la gauche, une haste. Dans le champ, divers attributs, des monogrammes, des lettres initiales, des caractères numériques, des noms de magistrats. AR. III.

On trouve une très-grande quantité de ces médailles frappées du vivant d'Alexandre.

Ces types sont les mêmes sur toutes celles en argent, comme ceux de Minerve et de la Victoire sur toutes les médailles en or. Ils ont été également adoptés par les successeurs du conquérant, tels que Philippe Aridée, Démétrius, Lysimaque, et même par des rois étrangers, comme Seleucus I, son fils Antiochus I, Mithridate de Pont (1), Aréus de Sparte, et Audoléon de Péonie, soit pour honorer la mémoire d'Alexandre, soit pour l'imiter jusques dans ses monnaies. On lit, sur quelques-unes de ces médailles des noms de magistrats, tels que ΕΥΘΥΔΑΜΑΣ. ΦΙΛΙΠΠΟΣ. ΑΘΕΝΙΚΩΝ. ΑΙΝΗΤΩΡ. ΙΑΣΩΝ. Ce qui se retrouve jusques sur celles de Lysimaque.

On peut juger et combien ces médailles furent nombreuses,

(1) Pellerin. Rois, p. 59.

puisque

puisque le Musée de l'empereur en possède plus de soixante-dix toutes différentes, et combien elles furent répandues au fond de l'Asie et par toute la terre, puisque, selon Pellerin (1), on en rapporta plusieurs de Pondichéry en France.

L'élégance du travail qui les distingue fut remarquée par les anciens. Zénon, au rapport de Diogène Laerce (2), loua la beauté de l'exécution et la netteté des caractères.

Retrouve-t-on ces types sur des médailles d'or? J'en doute. Il en existe cependant une dans le musée-Pembroke (3); je ne discuterai point son authenticité. J'en ai vu quelques-uns en bronze que je crois véritables, quoique je les soupçonne d'avoir été, dans l'origine, revêtus d'une feuille d'argent.

La belle classe des médailles d'Alexandre, en argent, offre plusieurs objets dignes de remarque. Je considérerai, 1.° les types; 2.° les villes où elles ont été frappées; 3.° les caractères numériques; 4.° les médailles semblables, mais étrangères.

1.° *Des Types.*

L'ENDROIT représente une tête imberbe casquée du lion : les uns la regardent comme celle d'Hercule, les autres comme celle d'Alexandre, avec la parure d'Alcide. Pellerin est de cette dernière opinion (4); mais il l'appuie sur des raisonnemens peu solides. Il est facile de détruire cette assertion, et l'on peut assurer que ce type représente Hercule. En effet, selon la juste remarque de Neumann (5), on retrouve cette tête, non-seulement avec la

(1) Pellerin. Mél. I, p. 104.
(2) Ibid., p. 147.
(3) L. 7, c. 1, § 19.
(4) P. I, tab. 2.
(5) Numi populor, p. 156.

même parure, mais encore avec la même physionomie, sur les médailles des rois précédens, Amyntas II et Perdiccas III. On retrouve encore cette figure sur les tétradrachmes dont l'inscription porte le nom de Philippe, et que Pellerin lui-même reconnaît pour appartenir au père d'Alexandre. Eh quoi ! toute cette famille, l'aïeul, le père, le fils n'auront-ils qu'une seule et même physionomie, malgré la différence de l'âge ? Ajoutez qu'elle se retrouve non-seulement sur les médailles des rois, mais encore sur celle des villes de Macédoine, Amphipolis, Philippes, Pydne, et des villes éloignées et étrangères, telles que Cos, Leucade et Cadix même. Faut-il encore ici reconnaître Alexandre plutôt qu'Hercule ? Enfin, si cette tête, casquée du lion, est attribuée à Alexandre, Amyntas, Perdiccas, Philippe réclameront. Mais sur leurs médailles, disent nos adversaires, nous reconnaissons Hercule comme auteur de leur race, par Caranus : reconnaissez-le donc par la même raison sur celles d'Alexandre.

Qu'on ne m'oppose point les médailles de bronze frappées, ainsi que je le prouverai du temps de Caracalla, sur quelques-unes desquelles on retrouve les véritables traits d'Alexandre, casqué du lion; car ici la physionomie est reconnaissable (1).

Je n'écarterai point le témoignage de Constantin Porphyrogenète (2). Au lieu du diadème, de la couronne, de la pourpre, *ils se coiffent des dépouilles du lion; ils regardent cette parure plus précieuse que les ornemens les plus rares. La preuve en résulte de la médaille sur laquelle Alexandre figure avec cette parure.*

(1) J'ai vu sur plusieurs médailles la tête d'Hercule, que l'on prenait pour celle d'Alexandre. L'exagération des muscles, une expression de force très-prononcée suffisent, indépendamment des autres caractères, pour faire reconnoître Hercule par quiconque a l'habitude d'observer les monumens de l'antiquité. (*Note du Traducteur*).

(2) De Them., l. 2, th. 2.

Si cet auteur veut parler des médailles frappées du temps de Caracalla, d'accord; que s'il est ici question des médailles d'argent qui nous occupent, il se trompe ainsi que Spanheim et Pellerin.

Il me paraît certain que sur les médailles frappées du vivant de Philippe et d'Alexandre, on ne retrouve point leurs traits, mais ceux des dieux qu'ils adoraient : certitude qui, à l'égard d'Alexandre, se renforce du témoignage d'Horace (1), qui rapporte qu'un édit de ce prince défendait à tout autre artiste qu'au peintre Apelle et au statuaire Lysippe, de représenter ses traits; Apulée (2) relate aussi cette défense.

Le même motif qui fit placer Hercule à l'endroit des médailles d'Alexandre, parce que ce prince lui rapportoit son origine, porta à graver sur le revers la figure de Jupiter, dont il prétendait aussi descendre par Persée, un de ses aïeux.

Le Jupiter Nicéphore, que l'on voit ici, est assurément Jupiter Bottiæus, adoré dans la Bottiée où est située Pella : Alexandre érigea un autel à ce dieu sur les bords de l'Oronte, où l'on bâtit par la suite Antioche, dont les médailles représentent souvent, par la même raison, le même Jupiter Nicéphore. Au reste, la vénération particulière d'Alexandre pour ces deux divinités, est suffisamment prouvée par les sacrifices qu'il offrit à Jupiter Soter et à Hercule, après sa victoire sur les Gètes au-delà de l'Ister (3), et par les autels qu'il fit ériger à Jupiter Apobaterios, à Minerve et à Hercule, après avoir traversé l'Hellespont (4).

---

(1) L. 2, ép. 1. v. 239.

(2) In florid. sub initio.

(3) Voyez ci-dessus tome I, p. 14.

(4) Ibid, p. 59. Cette dernière observation ne nous paraît point décisive. Alexandre a sacrifié à ces divinités, comme à beaucoup d'autres, que certes on ne retrouve point sur ses médailles. Voyez la Table générale des matières, article *Sacrifices*. (*Note du Traducteur*).

2.° *Villes où ces Médailles furent frappées.*

Après les efforts inutiles de plusieurs antiquaires, au nombre desquels se trouve Panel (1), pour éclaircir cette question, il était réservé à Pellerin (2) d'en applanir les difficultés. J'ai suivi les traces de ce savant, j'ai ajouté quelques observations aux siennes; je vais soumettre au lecteur une esquisse de nos travaux réunis.

Outre le type principal, c'est-à-dire, Jupiter Aétophore, on voit sur le revers de ces médailles divers petits symboles; plusieurs offrent des types singuliers, et tellement propres à certaines villes, qu'on ne peut douter qu'elles n'aient fait frapper les médailles sur lesquelles ces types se trouvent; sur-tout lorsqu'on y lit une, deux, trois et quelquefois quatre lettres initiales du nom de ces villes.

Mais comme on ne trouve sur beaucoup d'autres que des lettres solitaires, des monogrammes vagues, des types communs à plusieurs villes, on n'en peut rien conclure. Dans la liste suivante, je ne parlerai que des villes et des peuples, dont les marques certaines ou vraisemblables sont empreintes sur les médailles d'Alexandre.

Ace, en Palestine. Les lettres phœniciennes *Kouph* et *Aïn*, sur les médailles d'or et sur celles d'argent, indiquent évidemment cette ville (3).

Achaia. On pourrait citer ici une médaille de Goltzius, dans laquelle se trouve le monogramme AX commun aux monnaies

---

(1) Remarques sur les premiers versets des Machabées.

(2) Rois, p. 13. Mel. p. 109.

(3) Barthelemi, lettre au journal des Savans, août, 1760. Pellerin, Rois, p. 12, pl. 2, mél. 1., p. 109-140, pl. 4, n.° 5. Villes, tom. 2, p. 233, pl. 84, n.° 2. Eckhel, D. N. V., tom. 3. p. 423.

des Achéens; mais comme il se rencontre aussi sur les médailles de quelques autres villes, on n'en peut tirer qu'une conjecture douteuse (1).

Alexandria Troas : cheval paissant, type ordinaire de cette ville. Si cette médaille appartient à la série que nous traitons, il faut qu'elle ait été frappée dans le temps où cette ville portait encore le nom de Sigia; à moins que, comme le pensent quelques antiquaires, sa fabrication ne soit postérieure à la mort d'Alexandre (2).

(Dans ma collection des médailles antiques, j'ai publié cette pièce, tirée du cabinet du grand Duc.)

Antiochia, en Syrie. Pellerin (3) attribue à cette ville les médailles frappées au type de la lyre, du rameau ou du caducée; mais ces types sont trop vagues.

Apamea, en Syrie. Les deux médailles que Pellerin a citées ici, d'après la corne d'abondance et le thyrse, sont également douteuses (4).

Aradus, île. C'est-là qu'on a certainement frappé les médailles où Pellerin (5) a fait remarquer un palmier avec les lettres AP pour monogramme; c'est ce qu'on ne peut assurer aussi hardiment de celles qui n'offrent qu'une abeille, ou l'acrostolium (6).

Ascalon, en Palestine. Les caractères AΣ, écrits dans le champ

---

(1) Goltzius fait d'ailleurs assez peu autorité.

(2) Pellerin, Villes, t. 2, p. 61, pl. 52, numéros 14-18.

(3) Mél. 1, p. 127. Villes, t. 2, p. 184, pl. 76, numéros 2, 3, et jusqu'à la fin de la planche.

(4) Mel. I, p. 129. Villes, t. 2, p. 188, pl. 77, numéros 17-25.

(5) Mel. 1, p. 125, 126, pl. 2, n.° 13. Villes, t. 3, p. 29, pl. 90, numéros 1 et 2, jusqu'au bas de la planche.

(6) Ornement qu'on mettait à la proue des navires.

de la médaille, la font regarder comme fabriquée dans cette ville, où l'usage était de marquer ainsi la plupart des monnaies (1).

Cea, une des Cyclades : loup vu à mi-corps. Ce type des médailles autonomes de Ceà, étant commun à celles d'Argos et d'Epidaure, on n'en peut rien conclure (2).

Chios, île. Sphinx sur une amphore (3). On ne retrouve point ailleurs ce type, il est accompagné de noms de magistrats.

Clazomène, en Ionie : bélier ou sanglier ailé (4). Les médailles autonomes de cette ville offrent les deux types.

Colophon, en Ionie. Lyre, avec ces lettres ΚΟΛΟ, très-belle médaille du musée de l'empereur (5).

Corinthe, en Achaïe. Pégase, volant avec les deux lettres ΚΟ. Si cette médaille, citée par Goltzius, est vraiment authentique, elle ne peut appartenir qu'à Corinthe.

Cos, île. C'est probablement à Cos que fut frappée une médaille du musée de l'empereur, sur laquelle on lit ΚΟΙ, comme je l'ai conjecturé dans la publication des médailles antiques.

Cyme, en Eolide. Vase à une seule anse, et d'une forme qu'on ne retrouve que sur les médailles de cette ville (6).

Dardanus, en Troade. Le coq qui se retrouve aussi sur ces médailles autonomes, leur est commun avec celles de Cariste dans l'Eubée (7).

---

(1) Pellerin. Mel. 1, p. 115, pl. 2, n.° 9. Pembrook, pl. 2, tab. 53.

(2) Pellerin, ibid; p. 132, pl. 3, n.° 12.

(3) Ibid, p. 111, pl. 3, n.° 3. C'est ainsi que la chouette repose sur une amphore dans les médailles d'Athènes. Cointreau.

(4) Pellerin, ibid, p. 112, pl. 2, n.° 5; p. 132, pl. 3. n.° 11. Villes, t. 2, p. 72, pl. 56 toute entière. Eckhel, D. N. V., tom. 2, p. 510.

(5) Pellerin, Villes, t. 2, p. 73, pl. 57, numéros 28-31. Eckhel, Num. vet.; id. D. V. N., t. 2, p. 511.

(6) Pellerin. Rois, p. 13. Mel. 1, p. 131, pl. 3, n.° 8.

(7) Ibid, p. 132, pl. 3, n.° 13.

Ephèse, en Ionie. Une abeille (1), ce type lui étant commun avec Aradus, ne peut faire naître que des doutes.

Erythrée, en Ionie : massue, arc et carquois réunis avec les lettres EPT (2). Les médailles autonomes de cette ville, nous offrent les mêmes symboles; il y eut aussi une ville de ce nom en Béotie; mais nous croyons devoir attribuer ces pièces à la première, parce que la plupart des villes d'Ionie, consacrèrent à Alexandre de semblables monnaies.

Eubée : tête de bœuf et EY, dans celle de Goltzius; même type sur les autonomes.

Lampsaque, en Mysie : cheval marin (3), même type sur les médailles autonomes. J'en ai publié une très-belle du cabinet de Médicis, dans laquelle on trouve en outre une torche allumée et un Λ. Si l'on en croit Melas, telle fut l'origine du nom de cette ville. Les Phocéens, abordant en Asie et demandant à l'oracle, dans quel lieu ils devaient s'établir : fixez-vous, leur répondit-il, à l'endroit où vous verrez d'abord briller une lumière. J'estime donc qu'il faut attribuer à cette ville un grand nombre de médailles, sur lesquelles on voit une lampe ardente avec le Λ, contre l'opinion de Pellerin (4), qui les renvoie toutes à Amphipolis de Macédoine; de plus, Cousinery, dans des lettres qu'il m'écrit, assure qu'on trouve souvent dans la Macédoine des tétradrachmes, dans le champ desquels figure la torche allumée.

Laodicée, en Syrie. Pellerin lui attribue les médailles où se trouvent un scorpion et une chouette (5).

---

(1) Ibid, p. 126, pl. 2, n.° 14.
(2) Ibid, p. 111, pl. 2, n.° 1.
(3) Ibid, p. 132, pl. 3, n.° 14. Villes, tome 2, p. 51.
(4) Pellerin. Rois, p. 14.
(5) Id. Mel. 1, p. 128, numéros 1 et 2.

Leucas, dans l'Acarnanie, l'acrostolium et les lettres ΛΕΥ., selon Goltzius.

Magnésie, en Ionie. Détours du Méandre, MA (1); sur d'autres, les détours du même fleuve avec une tête de cheval (2).

Méthymne, dans l'île de Lesbos. Une lyre et ME; dans d'autres, Arion sur un dauphin (3); mêmes types sur les autonomes.

Milet, en Ionie. Un lion retournant la tête, et considérant un astre élevé. Monogramme MI (4).

Mylasa, en Carie. Trident. Monogramme MΥ (5).

Myrina dans l'Eolie (6). Une amphore avec le monogramme MΥP, ou les lettres détachées MΥPI (7).

Pella, en Macédoine. Pallas lançant de la droite une haste, et de la gauche un foudre; telle est l'opinion de Neumann, parce que Pallas, ainsi figurée, étoit spécialement honorée dans la Macédoine et la Thessalie (8).

Priapus, en Mysie : terme de Priape (9). Ce type pourrait également appartenir à Lampsaque, à cause du culte particulier que cette dernière rendait au Dieu des jardins.

Priène, en Ionie. Trident, avec les lettres ΠΡΙ. ΒΙ (10). Voyez

(1) Ibid, p. 121, pl. 2, numéros 10 et 12.
(2) Num. Vet., p. 75.
(3) Pellerin. Mel. 1, p. 113, pl. 2, numéros 6 et 7.
(4) Ibid, p. 131, pl. 3, n.° 9.
(5) Ibid, p. 114, pl. 2, n.° 8. Villes, t. 2, pl. 67, n.° 41.
(6) Dans l'île de Lemnos, selon Cointreau.
(7) Pellerin, Mel., ibid, p. 130, pl. 3, numéros 6 et 7.
(8) Pop. et Urb., p. 150.
(9) Pellerin. Mel. 1, p. 132, pl. 3, n.° 15. Eckhel, Num. Vet., p. 76.
(10) Pellerin. Villes, t. 2, p. 78, Goltz.

les

les observations que j'ai faites sur cette médaille du musée de l'empereur (1).

Rhodes, île. Balaustium (2), les lettres PO, et des noms de magistrats (3).

Séleucie, dans la Piérie. Pellerin (4) attribue à cette ville une médaille sur laquelle on voit un foudre. Conjecture douteuse.

Smyrne, en Ionie. Un bœuf, avec une bosse sur le dos, a suffi pour fixer l'opinion de Pellerin (5); mais ce type fut aussi adopté par plusieurs villes de l'Asie. Je regarde comme appartenant plus certainement à cette ville, une médaille du cabinet de Pembrock (6), sur laquelle on retrouve le monogramme de Smyrne.

Tarse, en Cilicie : jeune tête, coiffée d'un casque terminé en rostre, J'ai publié cette médaille du musée de l'empereur, et pour des raisons que j'ai déduites (7), je l'ai rapportée à la ville de Tarse.

Ténédos, île. Une souris. J'en ai publié une pareille (8) du cabinet du Grand Duc. Ténédos honorait d'un culte particulier Apollon Sminthius (9); sur d'autres, la hache à deux tranchans (10).

Téos, en Ionie : amphore avec les lettres THI. Cette médaille que j'ai publiée et tirée du cabinet de l'empereur (11), appartient

(1) Num. Vet., p. 70.
(2) Rose en calice.
(3) Pellerin. Mel. 1, p. 111, pl. 2, n.° 2.
(4) Ibid, p. 129, pl. 3, n.° 5.
(5) Ibid, p. 122, pl. 2, n.° 4.
(6) P. 3, tab. 53, n.° 67.
(7) Num. Vet., p. 76.
(8) Num. Vet., p. 81.
(9) Apollon était ainsi nommé, pour avoir délivré la ville de Sminthium des souris qui l'infestaient. Cointreau.
(10) Dutens. Explic., p. 104.
(11) Num. Vet., p. 82.

certainement à cette ville. Je n'en dirai pas autant d'une autre que Pellerin lui attribue par rapport au type du griffon, parce qu'il se retrouve également sur les monnaies d'Abdère, de Phocée, d'Assus et de Smyrne.

Je ne parle point de divers autres attributs, tels que croissans, grappes, caducées, couronnes, charrues, tridens, casques, etc., ni de beaucoup de monogrammes vagues, parce que ces types, étant communs à un grand nombre de villes, n'offrent aucune certitude, s'ils ne sont accompagnés des initiales du nom de ces villes, comme dans quelques-unes des médailles dont on vient de parler.

OBSERVATIONS.

Je vais reproduire les observations que j'ai déjà faites sur le même sujet (1).

Il est très-peu constant jusqu'à présent que des médailles d'une authenticité certaine aient été frappées dans la Grèce Européenne, ou dans les îles qui en fesaient partie. Je dis des médailles d'une authenticité certaine; car si celles de Corinthe, de l'Eubée et de Leucas mentionnées ci-dessus, portent, avec les lettres initiales de ces villes, les symboles qui leur appartiennent, cependant on ne les trouve dans aucun autre recueil que celui de Goltzius, et l'autorité de cet antiquaire, ne me paraît point assez bien établie, pour fixer mon opinion d'après son seul témoignage. J'ai ajouté qu'il est très-peu constant, parce que, malgré qu'on ne puisse douter que la Macédoine, et, à son exemple, beaucoup d'autres villes de l'Asie aient fait frapper un grand nombre de médailles, je n'ai cependant vu sur aucunes, des figures qui indiquent certai-

---

(2) Ibid, p. 83.

nement qu'elles aient été frappées en Macédoine ; et je ne parle ici que des pièces d'argent qui représentent d'un côté la tête d'Hercule, et de l'autre Jupiter assis. J'aime aussi à déclarer, d'après ma correspondance avec Cousinery déjà cité avec éloge, lequel a demeuré pendant plusieurs années en Macédoine, et qui joint à une étude réfléchie, une parfaite connaissance des lieux, que les tétradrachmes trouvés dans les fouilles de ce pays, sont d'une matière moins affinée et d'un travail moins élégant que ceux fabriqués dans l'Asie mineure, dont le modèle est plus grand et la main-d'œuvre plus délicate.

Les médailles dont on peut avec certitude fixer la fabrication, ont été frappées dans les villes qui, depuis la Propontide, bordent les côtes de l'Asie mineure, de la Palestine, et peut-être même de la Syrie, y comprises celles peu enfoncées dans l'intérieur des terres, et celles des îles adjacentes.

Quant aux villes bâties sur les côtes du Pont-Euxin, celles soumises aux rois de Pont, de Bithynie et de Pergame, et celles plus avancées dans les terres, malgré la réputation dont elles ont joui, comme Sardes, Tralles, Laodicée et Apamée en Phrygie, on n'en a découvert aucune médaille. Mais aucun peuple n'honora plus religieusement la mémoire d'Alexandre que les Ioniens ; car on retrouve les traits de ce prince sur toutes les monnaies frappées dans les villes de cette contrée, si l'on en excepté Ephèse et Phocée dont les médailles relatives à Alexandre nous paraissent douteuses, ainsi que celles de Lebedus détruite par Lysimaque (1). Certainement les habitans de toute cette côte de l'Asie, durent s'attacher au prince macédonien, pour les bienfaits dont il les combla. En effet, ces colonies grecques eurent toujours, avec les Perses finitimes, des difficultés et des guerres qui s'étendirent

(1) Pausan. in Attic.

jusques dans l'Europe, forcée, à deux époques différentes, de repousser tout le choc des armées de ces derniers. Comme d'anciens traités et des mœurs pareilles réunissaient les habitans de la Lydie et de l'Ionie; ces deux nations, et sur-tout les Ioniens, regardaient Alexandre comme un dieu sauveur. Strabon (1) raconte qu'il y avait au-dessus de Clazomène un bois consacré au conquérant, et que les Ioniens célébraient des jeux qui portaient son nom. Ces détails de Strabon donnent lieu de croire que ce fut pour fournir aux dépenses de la célébration de ces jeux, que les villes d'Ionie firent frapper ces médailles à l'image d'Alexandre : destination qui ne s'oppose nullement à leur circulation dans le commerce ordinaire, puisqu'elles avaient le poids et la forme des monnaies macédoniennes dont le cours était très-commun. Elles eurent donc la même valeur, et obtinrent la même confiance.

Par la même raison, les médailles de bronze furent également frappées hors de la Macédoine, comme on le voit par des épigraphes phéniciennes; nous y reviendrons à leur article.

3.° *Des Lettres numériques.*

Outre les caractères symboliques que nous venons d'examiner, les médailles d'Alexandre présentent une ou plusieurs lettres, dont quelques-unes indiquent, ainsi que je l'ai établi, la ville où ces médailles furent frappées, et dont les autres sont tellement rapprochées, qu'au premier aspect on les prend pour des lettres numériques. Telles sont dans les médailles d'Ascalon les lettres : ΙΑ ΙΒ ΙΣ Κ ΚΓ ΚΕ ΚΗ, citées par Pellerin (2), et dans le musée

(1) L. 14, p. 644.
(2) Mel. 1, p. 116.

Pembrocke (1); dans celles de Magnésie, ΚΓ (2) : sur d'autres, ΔΛ ΛΘ et ΒΣ (3).

Dans une dissertation intitulée : *Remarques sur les premiers versets du premier livre des Machabées*; le père Panel, persuadé que ces lettres indiquaient l'année du règne d'Alexandre, et que toutes ces médailles avaient été frappées de son vivant, ne craint pas d'affirmer, d'après les lettres ΔΛ qu'il a trouvées sur une de ces médailles, que ce prince régna non pas douze ans, comme l'assurent la plupart de ses historiens, mais au moins trente-quatre ans. Avant cet Erudit, le père Hardoin (4), trompé par ces mêmes caractères, avait déjà donné, avec une confiante simplicité, trente années de règne à Alexandre, quoiqu'il soit d'un autre avis dans la chronologie de l'Ancien Testament (5).

En refutant victorieusement l'opinion de Panel, Pellerin (6) pense que ces caractères sont en effet numériques, et qu'ils fixent le commencement du règne d'Alexandre à l'ère que l'on continua de relater sur les médailles, même après la mort du conquérant. En effet, il est certain qu'on lui rendit les honneurs divins, qu'on lui érigea des autels et des temples, qu'on célébra en son honneur des jeux solemnels pour la pompe desquels on frappa et l'on mit dans la circulation ces monnaies ; usage qui dura assez long-tems, comme on le voit par les caractères ΒΣ sur une de ces médailles, lesquels signifient CCII.

---

(1) P. II, tab. 53.

(2) Pellerin, ibid, n.° 9.

(3) Pellerin, Rois, p. 19. Mus. Lefroyan., p. 158.

(4) Ad Plinii, t. II, p. 673.

(5) Cet Hardoin, célèbre par tant de paradoxes, et qui a soutenu que l'Enéide de Virgile et les Odes d'Horace, étaient l'ouvrage de quelques reclus de S. Benoît, avait coutume de dire : Croyez-vous que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin, pour être de l'avis de tout le monde ? (*Note de l'Editeur*).

(6) Mel. 1, p. 115, et Rois, p. 18.

De toutes ces opinions différentes, j'adopterai la partie la plus probable, et je rejetterai celle qui me paraît dénuée de vraisemblance. Je conviendrai avec Pellerin que ces caractères numériques, n'indiquent point la durée du règne d'Alexandre; mais je ne puis accorder à ce docte antiquaire qu'ils déterminent une époque certaine, et que ces médailles aient été frappées après la mort du conquérant. Dans le champ des médailles de plusieurs villes, on trouve un si grand nombre de lettres éparses, qu'elles peuvent bien être numériques; mais elles n'indiquent certainement pas une ère. Les médailles de Cyrrhus, par exemple, et quelques autres de cette contrée, offrent pour la plupart des caractères isolés et numériques, d'après lesquels on ne peut fixer aucune époque; mais une preuve plus frappante, c'est que, dans les médailles d'Aradus, soit en argent, soit en bronze (et toutes sont bien connues), outre les caractères numériques de temps, on en observe d'autres, tels que ΘC. ΠC. CN. ΦΞ, etc., qu'on ne peut jusqu'ici appliquer certainement à aucune époque, ni traduire autrement que par les caractères LXI, CXX, CCCVIII, etc., tels qu'on les retrouve sur les médailles consulaires, et dont l'explication nous échappe. Et ce qui doit convaincre que ces caractères numériques n'offrent point de date certaine, c'est qu'on y trouve à-la-fois des nombres très-faibles, tels que H, IA, IZ (1), et très-forts, tels que BΣ (2).

D'ailleurs, il n'est point vraisemblable que les Grecs, si légers, et au milieu de tant de révolutions, se soient obstinés à frapper pendant si long-temps les mêmes monnaies en l'honneur d'Alexandre. Comment enfin, dans l'intervalle de deux siècles entiers, la fabrication n'a-t-elle point changé ? car toutes ces pièces sont du

(1) 8, 11, 17.
(2) 202.

même travail, et la forme des lettres n'a subi aucune altération, prérogative dont nulle autre suite de médailles n'offre d'exemple en autant d'années. Il faut remarquer enfin que de pareils caractères numériques, tels que ΛΓ, se trouvent sur une médaille de ce genre, frappée à Magnésie en Ionie, et citée par Pellerin (1); or, il n'y a pas d'exemple qu'aucune ville d'Ionie ait signalé une époque sur ses médailles, si ce n'est peut-être Ephèse dans ses cistophores (2).

Je soutiens que la fabrication de ces médailles ne s'étendit pas au-delà du règne d'Alexandre; et que sur le modèle de celles de Macédoine, elles furent frappées dans toutes les villes de l'Asie, soumise à son empire.

4.° *Médailles semblables, mais étrangères.*

Je serai bref. J'ai remarqué que la main de la barbarie s'était étendue sur les médailles de Philippe (père d'Alexandre), et sur celles en or au nom de son fils.

Les médailles d'argent d'Alexandre ont eu le même sort, et beaucoup sont marquées au coin le plus grossier.

Pellerin n'y fit pas assez attention, lorsqu'il estima qu'une médaille de cette espèce avait été frappée à Thessalonique, ou à Thespie (3), trompé qu'il était par le rapport des lettres.

On trouve quelques-unes de ces médailles remarquables par la perfection du travail, mais déshonorées par la barbarie des épigraphes; Pellerin (4) en cite deux de cette espèce. Je pense qu'elles ont été frappées dans la Pamphylie ou aux environs, dans

---

(1) Mel. 1, p. 121.
(2) Médailles sur lesquelles on représentait des cistes (corbeilles mystiques).
(3) Pellerin, sup., t. I, p. 11.
(4) Id. Rois, tab. 2, numéros 4 et 5.

ces contrées où l'art continuait de fleurir, tandis que la langue s'altérait.

SUITE DES MÉDAILLES EN ARGENT.

Tête d'Hercule jeune, casquée du lion, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ; au revers, d'un côté, un aigle avec le sceptre en travers; de l'autre, une massue droite, trois pommes auprès, le tout entouré d'une couronne dont la branche au regard de l'aigle est de laurier, et la branche au regard de la massue est de chêne. AR. I. (*mus. Cæs.*)

Le thême de cette belle médaille est encore emprunté du culte de Jupiter et d'Hercule; l'aigle et le sceptre souverain appartiennent à Jupiter; la massue et les pommes des Hespérides à Hercule. On sait que le laurier était consacré à Jupiter: le chêne l'était aux deux divinités.

Sur les médailles où l'on trouve l'inscription ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΠΡΩΤΗΣ, et sur les médailles en bronze de Sardes, une couronne de chêne enlace la massue d'Hercule. Ce fut sur un bûcher de chêne, qu'expirant au milieu des flammes, il revêtit, selon l'expression de Callimaque (1), la divinité; et voilà pourquoi, sur l'autel du Musée Capitolin (2), dédié à Hercule vainqueur, on distingue parmi les autres attributs une couronne de chêne.

Tête d'Hercule jeune, avec la dépouille du lion. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Arc et massue. AR. IV (Mus. com. Vitzai).

Nous allons en examiner de semblables parmi les bronzes.

(1) In Dian., v. 159.
(2) Tom. 4, tav. 61,

§ III.

§. III.

MÉDAILLES EN BRONZE.

Leur grand nombre, leur peu de variété ôtent beaucoup à leur valeur. Plusieurs sont douteuses et ont donné lieu à diverses opinions.

En effet, toutes celles qui portent l'inscription ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, n'appartiennent point pour cela évidemment au Conquérant; car il y eut un fils de Cassandre, Alexandre IV, qui régna en Macédoine.

Je passerai d'abord en revue les médailles d'Alexandre qu'on peut regarder comme authentiques; ensuite celles qui, divisant les érudits, sont attribuées, tantôt à ce prince, tantôt à un autre, laissant au lecteur à prononcer entr'eux.

1.° *Médailles d'Alexandre.*

Tête d'Hercule jeune, casqué du lion. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, plus rarement ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Massue, arc, carquois. Dans le champ, divers petits symboles, les monogrammes AP, ou semblables. AE. III. (Mus. Cæsar).

Hercule est un type commun sur les médailles d'Alexandre. On en frappa de pareilles en Macédoine sans doute, mais aussi par-tout ailleurs.

Pellerin en a publié une qui présente, à côté du nom d'Alexandre, des caractères phéniciens tels que ceux que l'on rencontre, ainsi que nous l'avons dit, sur ses médailles d'or et d'argent.

Cette médaille remarquable nous apprend d'abord que les villes étrangères frappèrent en l'honneur d'Alexandre des mé-

dailles de bronze d'après celles de Macédoine ; et ensuite que cette série de médailles doit se rapporter véritablement à Alexandre, parce que de tous les rois de la Macédoine, nul autre que lui ne donna des lois à la Phénicie.

Chrysostôme (1) s'élève contre la superstition de ceux qui fesaient des médailles de bronze d'Alexandre un ornement de coiffure ou de chaussure. Si on a frappé de pareilles médailles en Phénicie et en Syrie, elles devaient être communes parmi le peuple.

Tête d'Hercule jeune, casqué du lion. ΑΔΕΞΑΝΔΡȣ *ou* ΒΑ. ΑΔΕΞΑΝΞΔΡȣ, massue, arc, carquois. AE. III. (Wild. sel. num. tab. III).

La même fabrication, les mêmes types, tout semble rapporter ces médailles à Alexandre ; mais comment aurait-on écrit au temps de ce prince ȣ pour ΟΥ, abréviation qui, à ma connaissance, n'a été employée que trois siècles après l'ère vulgaire, ainsi qu'il appert par les médailles impératoriales de la Mœsie et de la Thrace.

Wildius qui les a publiées pourrait donc bien s'être trompé.

Tête d'Hercule jeune coiffé du lion ΒΑ. Massue, arc, carquois. AE. III. (Mus. Cæsar).

Ces médailles, au nombre de trois dans le musée de l'Empereur, étant entièrement semblables aux précédentes, à l'exception de l'épigraphe, appartiennent sans doute à Alexandre, et il faut lire, en séparant les deux lettres *Bàsileôs Alexandrou.*

Wildius (2) en a publié une pareille, à l'exception que l'épigraphe porte ces lettres : ΒΑΣΙ. Je penserai plutôt que ce savant n'a pu lire le reste de l'épigraphe, que je ne croirai qu'on ait pu

(1) Cateches 2. Ad illuminandos, t. 2, p. 243.
(2) Tab. 111. Num. 17.

inscrire sur une médaille le nom générique de Roi, en oubliant le nom propre.

2.o *Médailles attribuées à d'autres rois de Macédoine.*

Tête de Pallas. BA. Proue de navire, souvent avec le monogramme AP. Hache, *etc.* AE. III. (Mus. Cæsar).

Tête de Méduse entre des boucliers macédoniens. BA. Casque à double aigrette tombante. AE. III. (Haym. T. II, tab. 2. Pellerin additions).

Un foudre entre des boucliers macédoniens. BA. Casque pareil. AE. III. (Mus. Cæsar).

Tête juvénile casquée du lion. BA. Un cavalier au pas; au-dessous un monogramme. AE III. (Mus. Cæsar).

Je viens de relater dans ce seul article toutes les médailles douteuses : le lecteur prononcera.

J'ai établi dans l'article précédent la signification des deux lettres BA. Faut-il l'adopter ici? Ces médailles seront-elles celles du Conquérant, ou d'Alexandre IV, ou plutôt les attribuera-t-on à Antipatre ou à Antigone? Vaines et inextricables conjectures!

Néumann, pour les attribuer à Antigone Doson, se fonde sur ce que ce prince, qui régna dix ans sur la Macédoine, n'aurait aucunes médailles, si on lui retirait celles-ci. Ce qu'il y a de certain, c'est que nulle série de médailles n'offre à l'antiquaire autant d'ambiguités et de difficultés que celles des rois.

SECTION II.

MÉDAILLES D'ALEXANDRE, FRAPPÉES APRÈS SA MORT.

En parlant des lettres numériques, nous avons déjà fait mention de quelques médailles d'argent, que de faibles probabilités doivent faire rapporter dans la classe des médailles frappées après la mort d'Alexandre; mais il en est plusieurs autres dont la fabrication est

reconnue évidemment postérieure au règne de ce prince ; il en est enfin que je range dans cette même classe, d'après les indices les plus vraisemblables ; savoir :

Tête d'Alexandre ceinte du diadème, avec une corne de bélier. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Lion marchant. AR. IV. (Haym, T. II, p. 13. *Item*, Catalogue raisonné, p. 2) ; quoique dans ce dernier on ne trouve point de corne.

Tête d'Alexandre nue, le regard élevé. ΑΛΕΖΑΝΔΡȣ. Amour à cheval sur un lion. AR. (*Schlager de Numo Alexandri M.*)

Tout le monde convient de la beauté du travail de ces médailles ; j'estime que leur émission n'a eu lieu qu'après la mort d'Alexandre, et parce qu'elles représentent le véritable portrait de ce prince, et parce qu'elles pèsent beaucoup moins que les médailles frappées de son vivant ; en effet, leur poids ne s'élève pas au-dessus de 13 ou de 20 grains.

La forme de lettre, un Ζ pour un Ξ, ȣ pour ΟΥ, ne paraissent point convenir au règne d'Alexandre, quoique Wildius en attribue à cette époque deux semblables en bronze ; mais j'ai déjà dit que je n'adoptais point son opinion. J'ai vu à Rome, dans le musée de Christine, une pareille médaille en or, d'une très-belle fabrique, très-mince et très-légère, et je l'ai jugée postérieure au règne d'Alexandre ; parce qu'elle offre des lettres d'une forme plus récente. Schlager a donc eu tort de publier (1) que sa médaille avait été frappée du vivant de ce prince, et d'assurer que le coin de cette médaille fût l'ouvrage de Pyrgotèle. En effet, l'élégance du travail ne prouve pas toujours une époque heureuse pour les arts, puisque nous avons des monnaies d'or fabriquées sous Posthumus, Victorinus, Tetricus, et d'un travail très-élégant. Schlager n'a pas mieux réussi en cherchant à prouver que du

(1) L. c. p. 2.

temps d'Alexandre on écrivait Z pour Ξ, et l'abréviation 8 pour ΟΥ (1) : mais revenons à nos types.

La première médaille offre une tête ceinte du diadême et remarquable par la corne de bélier. Le diadême se retrouve dans celles en bronze qui suivent; quant à la corne de bélier, on a peine à la retrouver sur aucun autre monument authentique. En effet, selon Clément d'Alexandrie (2), le fils de Philippe *voulut passer pour le fils d'Ammon, et se fit représenter avec les cornes de ce dieu ;* mais il faut remarquer avec Zonaras (3) que ce ne fut point chez les Grecs, mais seulement chez les barbares, qu'Alexandre se donna pour fils d'un dieu. Tous ses historiens s'accordent à dire que l'on corrompit les prêtres d'Ammon pour faire proclamer le Conquérant fils de Jupiter. Athénée raconte même (4) que ce prince avait coutume de porter comme ce Dieu, les cornes et la robe de pourpre. Quelle différence entre l'orgueil de cet homme qui renie sa nature, et la modestie de son père Philippe qui fesait journellement crier dans son palais : *Philippe, tu es homme (5) !* Son fils portait aussi les cheveux épars et hérissés, comme on le voit dans la médaille citée de Schlager, et dans d'autres en bronze que nous allons décrire. C'est ainsi que nous le représente Ælien (6).

Ceux qui désirent de plus amples détails sur les traits de ce prince, peuvent consulter le passage entier d'Ælien, Solin (7) et Plutarque (8).

(1) L. c. p. 59.
(2) Protrept., p. 47.
(3) L. 4, c. 10.
(4) L. 12, p. m. 537.
(5) Ælian. V. H. L. 8, c. 15.
(6) Ibid, l. 12, c. 14.
(7) C. 14.
(8) De fort. Alex. orat. II.

On retrouve enfin sur toutes les médailles de bronze, le regard dirigé en haut, que Lysippe avait donné à la statue d'Alexandre, comme nous l'atteste cette épigramme d'Archelaüs (1), dont Plutarque rapporte la dernière partie (2).

Sur cet airain, par Lysippe animé,
Vit Alexandre : au maître du tonnerre
Ce regard dit, de menace enflammé,
Garde le ciel; je règne sur la terre.

Constantin, qui affectait de marcher sur les traces d'Alexandre, se fit représenter dans cette même attitude sur ses médailles.

Au lion du revers, on reconnaît Hercule, souche de la race d'Alexandre. C'est ainsi que le triumvir Marc-Antoine fit graver un lion sur ses monnaies, parce qu'il se prétendait issu d'Anton, fils d'Hercule. On peut aussi attribuer l'origine du lion, sur les médailles d'Alexandre, au songe dans lequel Philippe son père crut apposer sur le ventre d'Olympias un anneau sur lequel était gravé un lion (3). Voyez à ce sujet plusieurs passages de la dissertation de Schlager, que nous avons déjà citée (4).

Quant à l'Amour, monté sur un lion, ce doit être le génie d'Hercule. Tout le monde sait que la superstitieuse antiquité attribuait à chaque divinité un génie qu'on représentait toujours avec des ailes. On retrouve ce même sujet sur une pierre très-précieuse, gravée par Protarchus, et publiée dans le recueil de celles du cabinet de Stoch.

Du reste, Schlager (5) me paraît en donner une explication

---

(1) Analect. Brunck, t. 2, p. 58.
(2) De fort. Alex. orat. I.
(3) Plut. in Alex., cap. 2.
(4) P. 23.
(5) L. 5, p. 53.

plus spécieuse que vraie, quand il avance que par ce type on a voulu célébrer l'hymen d'Alexandre avec Roxane.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, plus rarement ΑΛΕΞΑΝΔΡȣ.

Tête de roi, ceinte du diadême, le regard élevé.

Tête de roi, cheveux hérissés.

Tête de roi, coiffée du lion.

Tête de roi, casquée.

ÉPIGRAPHES DU REVERS.

ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. ΝΕΩ ou ΝΕΩΚ. Sur d'autres, Β ou ΔΙϹ. ΝΕΩΚ ou ΝΕΩΚΟΡ. Sur un autre, dans Patin; mais je crois cette épigraphe fautive: ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Β. ΔΙϹ. ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (Num. impp., p. m. 12).

TYPES.

Deux temples, entre lesquels l'urne des jeux (1). (*Mus. Cæsar*).

Une ciste demi-ouverte, de laquelle sort un serpent. (*Panel.*)

Alexandre, courant à cheval, frappe un lion avec sa lance. (*Wilde.*)

Alexandre domptant Bucéphale. (*Liebe.*)

Sur quelques autres: Jupiter Acétophore assis; — Pallas assise; — un lion marchant; — un cavalier courant, *etc.*

ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Table portant deux urnes de jeux, avec l'inscription ΟΛΥΜΠΙΑ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΑ. Dans le champ, l'annuaire ΒΝϹ (2). (Spanheim, t. 1, p. 382. Patin).

ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Lion marchant; dans le haut, une massue et l'annuaire ΕΟϹ (3). (Hunter, t. 1, tab. 35).

(1) On jetait dans cette urne les noms des combattans pour les appareiller.

(2) 252.

(3) 275.

KOIN. MAKE. B. NEΩ. BEPAIΩN. Homme demi-nu, sacrifiant sur un autel ; auprès, une table portant deux urnes de jeux ; derrière une columelle sur laquelle est aussi une urne. Dans le champ, EOC. (Pellerin, rois : p. 22).

Toutes ces médailles sont en bronze et de deux modules. Beger (1) est le seul qui en cite une d'argent ayant pour annuaire KHC (2) ; mais je doute fort de son authenticité, ou du moins de l'explication qu'en donne l'antiquaire. On voit des médailles de ce genre chez Gessner (3), Hunter (4), dans le musée de l'Empereur.

On convient généralement que ces médailles ont été frappées long-temps après la mort d'Alexandre ; mais quand ? c'est ce qu'il faut examiner. Hardoin prétend que l'an de Rome 706, célèbre par la bataille de Pharsale, est l'époque d'où part l'annuaire EOC, qu'on lit sur la dernière médaille des Béréens : cela étant, elle aurait été frappée l'an de Rome 980, sous le règne d'Alexandre Sévère. D'où Pellerin et (5) plusieurs autres concluent que toutes les médailles que je viens de citer, d'après le travail, la dimension et les types qui sont les mêmes, doivent aussi avoir été frappées dans ce même temps. Ces antiquaires ajoutent que les médailles des autres villes de Macédoine, avec la tête de cet empereur, sont de la même fabrique ; qu'étant né dans un temple d'Arcé en Phénicie, consacré à Alexandre, ce prince avait pour le Conquérant une vénération particulière, l'honorait comme un dieu, motif qui lui fit même adopter son nom. Ce fut donc pour complaire à l'Empereur romain que les villes de Macédoine

---

(1) Thes. Palat., p. 120.
(2) 228.
(3) In regg. maced.
(4) Tab. 34, 35.
(5) Rois, p. 22, 24.

reproduisirent

reproduisirent sur leurs médailles la figure de leur ancien monarque.

Je ne crains pas de soutenir contre l'opinion de Pellerin, que toutes ces médailles sont, non pas du règne d'Alexandre Sévère, mais de celui de Caracalla. Je me fonde d'abord sur l'inscription même; car les seules médailles de Caracalla, où se trouve l'inscription ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, offrent l'addition Β ΝΕΟΚΟΡΩΝ, ainsi que les médailles dont il est ici question; tandis que sur celles où figure la tête d'Alexandre Sévère, il n'est fait aucune mention du Neocorat. Or, il n'est pas vraisemblable que les monétaires eussent oublié de faire mention, dans les médailles d'Alexandre Sévère, d'une particularité qu'ils ont relatée avec beaucoup de soin sur les médailles d'alors qui représentent le Macédonien.

L'argument que Pellerin fait valoir en se fondant sur la vénération d'Alexandre Sévère pour le Conquérant, milite bien plus en faveur de Caracalla, dont l'enthousiasme insensé pour l'ambitieux Macédonien est attesté par une foule de témoignages historiques (1). Dion (2) assure que Caracalla donnait à Alexandre le surnom d'Auguste Oriental; qu'il écrivit même au sénat que l'ame de ce prince avait passé dans le corps de Caracalla; que cette folie l'avait poussé à accorder aux Macédoniens tous les priviléges qu'ils demandaient, ce qui le fit appeler par mépris *Philalexandrotatos*. Victor raconte qu'après avoir ouvert le tombeau et vu les restes d'Alexandre, Caracalla prit les surnoms d'*Alexandre* et de *Grand*: on retrouve cette dernière dénomination sur les médailles de sa consécration. La bassesse et la flatterie des courtisans amenèrent ce misérable Empereur au

(1) Voy. Dion, Hérodien, Spartien, etc.

(2) Dion, l. 77, s. 7 et 9.

point de se persuader que son aspect féroce et sa tête un peu penchée sur l'épaule gauche, lui donnaient une entière ressemblance avec Alexandre.

Enfin, et cette autorité est ici du plus grand poids, Hérodien (1) raconte que Caracalla étant arrivé dans la Thrace près des frontières de la Macédoine, trancha tout-à-coup de l'Alexandre, en ressuscita la mémoire, en releva les statues, en fit ériger de nouvelles et même de bizarres, qui sur un seul cou présentaient deux faces, l'une d'Alexandre, l'autre de Caracalla.

Ce fut alors que l'on célébra à Philippopolis, ville de Thrace, des agonistiques en l'honneur d'Alexandre (ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑ), qui sont si souvent relatées sur les médailles où se trouve la tête de Caracalla, et dont il n'est fait aucune mention sur celles d'Alexandre Sévère.

Les Macédoniens, profitant de la passion de Caracalla pour Alexandre, s'empressèrent de relever la mémoire de leur ancien monarque, en multipliant ses médailles, sur lesquelles, par flatterie, ils figurèrent alternativement Alexandre et Caracalla.

La conjecture que Pellerin forme sur le rapport de la fabrication de ces médailles avec celles d'Alexandre Sévère, est bien faible, puisque dans les cinq années qui s'écoulèrent entre Caracalla et Alexandre, cette fabrication a dû subir peu de changemens. Mais ici le rapport des types est décisif. En effet, Alexandre domptant Bucéphale, que l'on voit souvent sur ces médailles, ne se trouve jamais que sur celles de Caracalla frappées en Macédoine; d'où il appert que la datte ΕΟϹ sur la médaille des Béréens, que Hardoin explique arbitrairement, ne peut se rapporter à l'ère de Pharsale. Froelichius (2) remontant à l'époque

(1) In Caracall.

(2) Not. élem. p. 45.

de Pompée, fait coïncider l'année indiquée avec le règne de Caracalla; mais je ne vois nulle raison de faire emprunter cette époque à la ville de Bérée. Il est plus vraisemblable que d'après un motif quelconque, les monétaires de Bérée partirent d'une époque qui leur était particulière, et qui, coïncidant avec l'an de Rome 693 ou 694, démontrerait que la médaille en question aurait été frappée en 967, époque à laquelle Caracalla séjourna dans la Thrace, sur les frontières de la Macédoine.

Mais évitons de rechercher des explications si incertaines; il faudrait entrer dans un nouveau dédale, et découvrir aussi le commencement de l'ère indiquée par BNC sur l'une de ces médailles, et par KHC sur une autre, dont l'authenticité me paraît douteuse.

Passons à l'inscription et aux types :

Dans l'inscription, la forme des lettres z pour Ξ et 8 pour ΟΥ sur l'endroit de la médaille, indique que ces pièces n'ont été frappées que vers les derniers siècles.

Dans les types, le diadême indique le monarque, la dépouille du lion un descendant d'Hercule; le casque un héros. Athénée (1) rapporte qu'Alexandre portait quelquefois la peau de lion et la massue, à l'exemple d'Hercule; j'ai dit pourquoi on le représentait avec une chevelure hérissée et les yeux tournés vers le ciel.

On voit assez que ces médailles ont été frappées à l'occasion des jeux publics et généraux de la Macédoine : et d'après l'incription ΚΟΙΝΟΝ, et d'après la mention du Néocorat, et d'après celle des jeux ΟΛΥΜΠΙΑ et ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑ.

Alexandre à cheval, combattant un lion, rappelle l'action mémorable dans laquelle, si l'on en croit Quinte-Curce (2), seul

(1) L. XII, p. m. 537.
(2) L. VIII, c. 1.

il terrassa un lion. Lysippe immortalisa ce trait, et la sculpture s'en voyait à Delphes, au rapport de Plutarque (1).

Ce roi domptant Bucéphale est la représentation d'une action bien connue. (Voyez sur Bucéphale, Gellius (2), Pline (3) et Wildius (4).

On pourrait croire que la représentation certaine de Bucéphale se retrouve sur la médaille insérée par Gessner (5) dans la collection de celles des rois de Macédoine. On lit au-dessous les lettres BOYKE. Valmont en a publié une entièrement semblable, qu'il regarde comme véritable, mais dont Baudelot attaque l'authenticité, quoiqu'il ne l'ait pas fait impunément. Voyez le détail de leurs âcres discussions dans le Journal de Trévoux (6).

Dans la médaille de Bérée les deux urnes indiquent la double solemnité des jeux (7). La troisième urne sur une petite colonne, indique je crois l'urne cinéraire d'Alexandre lui-même; (car c'est ainsi qu'on en retrouve sur les anciens monumens).

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ. ΜΕΓΑϹ. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Tête d'Alexandre, radiée, sur une médaille de Marc-Aurele (Vaill).

La mémoire d'Alexandre fut honorée, non-seulement en Macédoine, mais aussi dans plusieurs villes de l'Asie. Des médailles de Nicée en Bithynie, frappées au nom de Marc-Aurèle et de Commode, offrent sur leur revers : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝ ΝΙΚΑΙΕΙϹ. (Vaill. mus. Christ.)

---

(1) In Alex., c. 40.

(2) L. v, c. 2.

(3) L. VIII, s. 64.

(4) Num. sel., p. 12. *Voyez* également Arrien, ci-dessus, t. II, p. 175.

(5) Tab. 5, n.° 21.

(6) Mai, 1707.

(7) Olympiques et Alexandrins.

Apollonie en offre plusieurs, dont voici la série :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ. ΚΤΙϹΤ. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤ.

Tête d'Alexandre, casquée du lion.

ΑΛΕΞΑ. ΚΤΙϹ. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ. Tête de roi, casquée du lion. ΑΠΟΛΛΩΝ. ΚΑΙ. ΛΥΚΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ. Deux femmes debout se tenant par la main droite (Haym., t. II, p. m. 104).

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ. ΚΤΙϹΤ. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ.

Au revers, ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. (La finale est peut-être ΤΩΝ.) ΠΕΡΓΑΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ. On n'y voit point de types. (Hardoin).

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ. ΚΤΙϹΤ. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤ. Tête de roi, casquée du lion.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ. Κ. ΛΥϹΙΑΔΕΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ.

Debout, devant un autel, deux génies femelles, la tête couronnée de tours ; l'une est le génie d'Apollonie, et l'autre celui de Lysias (1). Leurs mains droites sont entrelacées. Dans la main gauche de la première, une petite figure d'Apollon, Sigillum (2) d'Apollonie ; dans la gauche de la seconde, une petite figure de la fortune, Sigillum de Lysias.

ΑΛΕΧΑ. ΚΤΙϹ. ΑΠΟΛΛΟΝΙΑ. Même tête.

. . . . . . ΟΦΟΡΑϹ. Fleuve penché. (Theupoli., p. 1250).

Aucun historien ne nous apprend de quelle Apollonie Alexandre fut le fondateur ; et plusieurs villes de l'Asie mineure portèrent ce nom (3). Il est difficile de fixer le lieu où furent frappées ces belles médailles. Hardoin se décide pour Apollonie en Carie, mais sans en donner les motifs. Pellerin est de son avis, et apporte en preuve le voisinage de Lysias : mais s'il faut se déterminer par ce motif, on préférera, contre l'opinion d'Hardoin, Apollonie en Pisidie, peu éloignée de Pergues en Pamphylie.

---

(1) Ville de Phrygie.

(2) Symbole, sceau.

(3) Il y avait aussi des villes de ce nom en Carie, en Ionie, en Lybie et en Pisidie.

Dans une médaille de Sagalasse en Pisidie. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC.

On possède, dans le musée de l'empereur, deux contorniates. Sur l'une de ces pièces, ALIXANDER.

Tête casquée du lion; sur l'autre, ALEXANDER. MAG. MACEDON.

Tête ceinte du diadême et élevée.

Il faudrait rapporter à cette classe de médailles, celles frappées en l'honneur de ce prince par Alexandre Sévère, au rapport de Lampride (1). Cet empereur fit représenter Alexandre sur plusieurs médailles, et notamment sur des pièces d'ambre. Mais le témoignage de cet auteur a par lui-même assez peu de crédit; d'ailleurs on n'en a point encore découvert de semblables.

---

(1) In Alex. Sever.

OPINION DE LEBLOND.

EXTRAIT DES MEMOIRES DE L'INSTITUT.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS (1).

Je vais jeter un coup-d'œil rapide et général sur les médailles d'Alexandre, indiquer les différentes circonstances où elles ont été frappées, examiner si le portrait d'Alexandre se trouve sur quelques-unes, et proposer ensuite mes conjectures sur le vrai portrait de ce prince.

Médailles en or.

Toutes les médailles d'Alexandre, du moins celles que je connais, présentent d'un côté la tête de Minerve casquée, et de l'autre la Victoire. (n.º 1) Il y a tout lieu de croire que ces médailles, qui sont assez communes quand elles n'ont point de légendes phéniciennes, auront été frappées en Grèce avant qu'Alexandre eût quitté ce pays pour conquérir l'Asie. Le célèbre le Brun voulant enrichir ses belles compositions des batailles d'Alexandre, du portrait de ce prince, et se conformant à une tradition établie, avait cru devoir trouver ce portrait sur les médailles d'or dont sagit; mais elles ne présentent réellement que la tête de Minerve, à laquelle cet habile artiste a donné un air plus mâle en l'adaptant à son sujet.

(1) Tom. 1, p. 616 et suiv.

Médailles et médaillons d'argent.

Les médailles et médaillons d'argent sur lesquels on lit le nom d'Alexandre, et qu'on attribue au vainqueur des Perses, présentent d'un côté la tête d'un jeune homme couverte de la peau de lion, et au revers, le maître des dieux, assis sur son trône. Sans doute ces médailles furent frappées pendant les guerres d'Alexandre, par les artistes monétaires qui étaient à la suite de l'armée; c'était la monnaie destinée à la solde de ses troupes.

On connaît d'autres médaillons d'argent d'une belle fabrique et d'un plus grand module que ceux dont je viens de parler : ils offrent la même tête de jeune homme, couverte de la peau du lion; au revers, le même type de Jupiter assis, et le nom d'Alexandre y est également inscrit. Pellerin qui en a rassemblé un très-grand nombre, pense que ces médailles ont été frappées dans différentes villes d'Asie qui avaient fait élever des temples en l'honneur d'Alexandre.

Médailles de bronze.

Enfin, parmi les médailles de bronze qu'on croit avoir été frappées du temps d'Alexandre et à son nom, il y en a qui présentent une tête de jeune homme couverte de la peau de lion, et d'autres, la tête d'un jeune homme ceinte du diadême.

Il faut encore remarquer, parmi les médailles de bronze qui portent le nom d'Alexandre, celles qui ont la légende ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ : les têtes qu'on y voit, sont nues ou casquées, ou ceintes du diadême, ou couvertes de la peau de lion. La légende et la fabrique de ces médailles, dit le savant Pellerin (1), font

(1) Rec. de Rois, p. 22.

également

également connaître qu'elles ont été frappées dans un temps bien postérieur au héros macédonien, et vraisemblablement sous le règne de l'empereur Sévère Alexandre.

Il résulte de cet exposé, 1.° que les médailles d'or qui portent le nom d'Alexandre n'offrent point son portrait, mais la tête de Minerve; 2.° que les médailles et médaillons d'argent qui portent le même nom offrent toujours la tête d'un jeune homme, couverte de la peau de lion; 3.° que les médailles de bronze avec le nom du même prince, soit celles qui ont été frappées de son temps, soit celles qui l'ont été dans des temps bien postérieurs, et qui ne sont qu'une imitation des premières, offrent des têtes de jeune homme, tantôt ceintes du diadème, tantôt nues, tantôt casquées, et plus ordinairement couvertes de la peau de lion: d'où il faut conclure, ou qu'aucune des médailles frappées au nom d'Alexandre n'offre son portrait, ou qu'il doit se trouver sur quelqu'une de ces dernières.

Mais, dira-t-on, pourquoi les médailles d'or, qui sont d'un métal plus précieux, n'ont-elles jamais que la tête de Minerve? N'était-ce pas principalement sur les monnaies d'or que devait être représenté le portrait du prince qui les fesait frapper? Pourquoi celles d'argent n'offrent-elles jamais qu'une tête de jeune homme, couverte de la peau de lion? Pourquoi enfin remarque-t-on trois ou quatre variétés parmi les têtes qu'on voit sur les médailles de bronze?

Je répondrai à la première question, que l'on connaît des médailles d'or de Lysimaque (1), parfaitement semblables à celles d'or d'Alexandre, et quant à la tête de Minerve, et quant au type de la victoire qui est au revers, ce qui n'empêche pas que la tête, ornée de cornes de bélier sur les médaillons d'or et d'argent de

(1) Pellerin. Med. de rois, pl. II.

Lysimaque, ne soit regardée comme le portrait de ce prince. Il ne devrait donc point paraître étonnant que la tête d'Alexandre fût gravée sur les médailles d'argent et de bronze, quoiqu'on ne voie que la tête de Minerve sur les médailles d'or.

Quant aux deux autres questions, il est inutile que j'y réponde: il suffira, pour l'objet dont je m'occupe ici, de prouver, du moins autant qu'il est possible, et que le portrait d'Alexandre a été représenté sur quelques-unes de ses monnaies, et que la tête de jeune homme, couverte de la peau de lion, qu'on y remarque si souvent, est le portrait de ce héros.

Quoiqu'il soit difficile de fixer exactement l'époque à laquelle les rois ont fait frapper leur portrait sur les monnaies; il n'est pas douteux néanmoins que cet usage n'ait eu lieu avant le temps d'Alexandre. Sur les médailles de Gélon, sur celles d'Hiéron, rois de Syracuse, on voit une tête ornée du diadême; et il est constant que chacune de ces têtes est le portrait des deux princes qui ont régné l'un 160 ans, l'autre 154 avant Alexandre. Les têtes de Ptolemée Soter et de Seleucus I.er, ses successeurs immédiats sont gravées sur leurs médailles. Croirait-on donc qu'Alexandre, jaloux de toute sorte de gloire, ait négligé de faire représenter son portrait sur ses monnaies, et de jouir d'un droit déjà connu avant lui, et auquel les rois attachèrent depuis tant d'importance?

Ne sait-on pas d'ailleurs que ce prince donna un édit qui portait qu'Apelle seul aurait le privilége de le peindre, Lysippe de faire ses statues en bronze, Pyrgotèle de le graver sur des pierres fines (1)? C'est-à-dire, qu'il voulut que, pour la gloire de l'art autant que pour la sienne propre, les plus habiles artistes en chaque genre fussent chargés du soin de faire passer ses traits à la postérité la

(1) Pline, Hist. nat., l. VII, c. 38. Cicero., epist. ad. famil., l. V, epist. 12. Horat., l. II; ep. 1, v. 239.

plus reculée; or, pour parvenir à cette fin, quel moyen était plus sûr que d'employer l'art monétaire?

Il est vrai que parmi les artistes désignés par Alexandre, pour jouir seuls du privilége de faire son portrait, le graveur en médailles n'est pas connu; mais Pyrgotèle fut, sans doute, chargé de cet emploi. Il est très-vraisemblable que les graveurs en pierres fines, dans ces beaux temps de l'art, gravaient aussi les coins des médailles, si l'on en juge par le plus grand nombre de celles des Grecs qui, pour la beauté et la finesse du travail, égalent les plus beaux camées. Et puisque l'histoire ne nous a point conservé les noms des habiles artistes monétaires (1), comme elle nous a conservé quelques-uns de ceux des graveurs en pierres fines, quoique les premiers eussent mérité cet honneur aussi bien que les seconds; c'est une forte raison pour croire que ces artistes n'étaient point distingués entr'eux, et en effet, il n'y a presqu'aucune différence entre leurs arts. D'ailleurs, Alexandre et ses successeurs avaient dans leurs camps une fabrique de monnaies et des artistes employés à graver le coin de celle qui était nécessaire à la solde des troupes. Et quand nous ne connaîtrions pas le beau travail des médailles d'Alexandre, par celles qui sont parvenues jusqu'à nous, il serait facile de s'en former une idée d'après un texte de Diogène Laerce (2); l'art et la perfection de certains discours y sont comparés à la belle monnaie d'Alexandre, quand, au contraire, les discours qui manquaient d'art et de perfection sont comparés aux tétradragmes attiques, qu'on sait être assez informes et d'un mauvais travail. Il est donc très-vraisemblable que le coin des médailles d'Alexandre a été gravé par le plus habile artiste du temps.

(1) L'histoire nous laisse ignorer également quel artiste avait le privilége de sculpter en marbre le portrait d'Alexandre.

(2) In Zenon, l. VII, seg. 18.

Pellerin (1) a remarqué à ce sujet que les têtes qui sont sur les médailles et médaillons d'argent d'Alexandre se ressemblent presque toutes; ce qui ferait croire que ce prince, ayant formé le projet de régler la fabrique de ses monnaies d'une manière uniforme, s'en sera fait présenter un modèle ressemblant, et qu'il aura ordonné de s'y conformer avec l'exactitude la plus scrupuleuse, dans tous les lieux où l'on devait fabriquer de ses monnaies. Cette uniformité si constante, qu'il est aisé de remarquer, et qui était garantie du reste par la volonté du prince, est une preuve qu'il existait un prototype du portrait d'Alexandre.

Plusieurs auteurs ont parlé en général des statues, bustes et autres portraits d'Alexandre, exécutés par des artistes grecs; or, ces portraits, ayant été multipliés à l'infini sous le règne du prince qu'ils représentaient, on doit en tirer l'induction que l'art monétaire, déjà consacré à retracer l'image des rois, aura été mis alors, comme les autres, à contribution.

Pline nous apprend (2) qu'Alexandre ne pouvait se lasser de se faire peindre par Apelle, et qu'un de ces tableaux qui s'était conservé jusqu'au temps d'Auguste, avait été placé, par ordre de l'empereur, dans le lieu le plus distingué du *forum*. Le même empereur qui (3) s'était servi d'abord de la figure du sphinx pour son cachet, employa ensuite le portrait d'Alexandre. On lit dans Lampride (4), que l'image du vainqueur de l'Asie était gardée avec respect dans le laraire de Sévère Alexandre. La famille des Macriens s'en servait comme d'un talisman (5); et cette superstition qui s'introduisit chez les Chrétiens eux-mêmes, se perpétua

(1) Med. de Rois, p. 60.
(2) Hist. nat., l. xxxv, cap. 10.
(3) Sueton. in Augus.
(4) Cap. xxix.
(5) Trebell. Pollio. in quieto. Num 12.

sur-tout parmi ceux d'Antioche, jusqu'au quatrième siècle de l'ère vulgaire.

En s'élevant contre cet usage, aussi frivole que contraire à l'austère gravité du christianisme, S. Jean-Chrysostôme nous fournit une preuve bien capable de fonder notre opinion, touchant le véritable portrait d'Alexandre représenté sur ses médailles.

L'évêque de Constantinople reproche aux habitans d'Antioche *la vaine coutume de s'orner la tête et les pieds des médailles de bronze d'Alexandre Macédonien, et de mettre l'espoir de leur salut en l'image d'un roi infidèle* (1).

Or, il est ici question de médailles d'Alexandre; il est sur-tout question de l'image de ce prince, sur laquelle reposait la confiance superstitieuse des Chrétiens d'Antioche ; et l'on conçoit que si l'orateur n'eût pas été bien convaincu que les médailles, dont il condamnait l'usage, présentaient la véritable figure du vainqueur des Perses, il n'aurait pas manqué d'employer ce moyen victorieux pour confondre de plus en plus la sotte crédulité de ceux qu'il voulait désabuser....

Essayons maintenant de déterminer quelles sont les médailles sur lesquelles le portrait d'Alexandre a été gravé; et pour le faire avec plus de méthode, consultons les auteurs anciens sur les traits d'Alexandre; rapprochons de leur témoignage les monumens où ce héros est représenté, s'il s'en trouve d'authentiques, et fesons la comparaison des uns et des autres avec les médailles qui font le sujet de notre examen.

Apulée qui, en rapportant les termes de l'édit d'Alexandre, concernant son portrait, nomme par erreur Polyclète au lieu de Lysippe; ajoute : « La crainte d'encourir la disgrace du prince, » est la cause pour laquelle ses portraits ont acquis toute la per-

(1) S. Joan. Chrysost. Ad illuminand. Cateches II, édit. B. Montfaucon, t. II, p. 243.

» fection qui les distingue. C'est aussi pour cela que, soit dans
» les statues, soit dans les tableaux, soit dans les ouvrages ciselés
» qui le représentent, on voit par-tout la même vigueur martiale,
» le même caractère de noblesse, la même fleur de jeunesse, la
» même grace de visage (1). »

Les statues d'Alexandre, dit Plutarque (2), avaient été très-fidèlement exécutées par Lysippe; en effet, il a très-bien exprimé cette position du cou tendu et légèrement penché sur l'épaule gauche, que quelques-uns de ses amis et de ses successeurs avaient cherché à imiter : ce qu'il a sur-tout merveilleusement rendu, c'est la douceur des yeux de ce héros. Apelle, en le peignant armé de la foudre, n'avait point saisi sa véritable couleur : il l'avait fait trop rembruni, tandis qu'Alexandre passe pour avoir eu le teint blanc relevé de belles couleurs.

Le même auteur parle encore ailleurs (3) des portraits d'Alexandre, faits par Apelle et par Lysippe. L'esprit et la vérité, dit-il, qu'Apelle sut mettre dans le tableau de ce prince, armé de la foudre, fit dire qu'il y avait deux Alexandre, l'un, fils du roi Philippe, et qui était invincible; l'autre, l'ouvrage d'Apelle, et qui était inimitable. Quant à Lysippe, cet artiste ayant représenté, pour la première fois, Alexandre la tête un peu penchée, et les regards dirigés vers le ciel, attitude ordinaire au prince; ce portrait donna lieu à l'inscription rapportée ci-dessus (*Voy.* p. 142).

Lysippe, continue Plutarque, fut donc seul chargé du soin d'exécuter les statues d'Alexandre, parce qu'il avait seul le talent de faire respirer le bronze, et d'y exprimer les traits et le caractère mâle de ce héros, sans altérer sa beauté; les autres, en s'efforçant de rendre la position inclinée de son cou, l'agréable viva-

(1) Apul. florid., cap. 8.
(2) In Alexandr. Edit. Xylandr., p. 666.
(3) De fortun. Alexandr., p. 335.

cité de ses yeux, ne pouvaient lui conserver le mâle caractère de son visage, qui avait quelque chose de celui du lion....

« Les cheveux de Pompée, dit encore Plutarque (1), bas plantés, » son regard et l'agréable vivacité de ses yeux lui fesaient trouver » avec Alexandre une ressemblance encore plus grande qu'elle » ne l'était en effet, à en juger par les statues du héros macé- » donien. »

Arrien, sans entrer dans aucun détail sur les traits d'Alexandre, dit seulement que la stature de ce prince était noble (2).

Elien, désignant quelques personnages de la Grèce et de Rome, célèbres par leur beauté, met Alexandre de ce nombre : selon cet auteur, il était beau sans art et sans recherche; ses cheveux blonds étaient ondoyans, mais il avait dans la physionomie je ne sais quoi d'imposant et de formidable (3).

Il est encore fait mention des traits et du caractère de tête d'Alexandre dans l'anthologie, dans Suidas, dans Zonare et dans Tzetzès; cependant, comme ils ne font que répéter à ce sujet les traditions anciennes, je me dispenserai de rapporter leurs témoignages.

S'il était parvenu jusqu'à nous un assez grand nombre de portraits authentiques d'Alexandre, soit en statues, soit en bustes, soit en pierres gravées, on pourrait réunir les textes des auteurs anciens sur les traits et le caractère de tête de ce prince, établir une comparaison entr'eux et ces monumens, en faire l'application aux médailles qu'on vient de décrire : alors la question serait décidée. Mais je ne connais que cinq monumens de ce genre, c'est-à-dire, qui passent pour être des portraits d'Alexandre, et je ne les connais que d'après les gravures qui en ont été faites.

(1) In. Pomp.
(2) Voyez ci-dessus, tome II, p. 404.
(3) AElian, var. Histor., l. XII, c. 14.

Le premier est un marbre en forme d'Hermès (N.°), trouvé à Tivoli, et publié par Guattani (1); la tête de ce prétendu Alexandre ne présente point, dans la gravure, ce grand caractère qui lui est attribué par les auteurs; et quoi qu'on lise au-dessous l'inscription ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΜΑΚΕ, il est difficile d'y reconnaître le vainqueur de Darius.

Le second monument est une statue dont la gravure se voit dans l'ouvrage intitulé : *Museum Capitolinum* (2). Mais à moins d'examiner la statue originale avec toute l'attention nécessaire pour s'assurer si elle est antique, s'il n'y a point de restauration dans les parties saillantes, et sur-tout si la tête appartient réellement au reste de la figure, on ne peut guères prononcer sur son authenticité.

Le troisième monument est un buste de porphyre publié par Montfaucon (3); la tête y est vue de face. Je ne puis rien statuer sur l'antiquité de ce buste; mais je soupçonne que la gravure en est très-infidèle. Cependant l'imagination se plaît à trouver quelques traits et un certain air de grandeur qui conviennent assez au prince qu'elle y cherche.

Le quatrième monument est une tête publiée par Winkelmann (4). Il pense que c'est le vrai portrait d'Alexandre; et comment n'être pas de l'avis d'un juge aussi éclairé ?

Le cinquième portrait, indiqué comme celui d'Alexandre, est sur une sardoine onyx, publiée par le baron de Stosch (5). Le buste du héros est représenté jusqu'au-dessous de la poitrine qui est large et élevée; sa tête est vue de trois quarts; les formes du

(1) Monumenti antichi inediti, t. I, Gennaro, tavol. 1.

(2) Tome III, tab. 47.

(3) Antiq. expliq. supplem., t. IV, pl. I.

(4) Monumenti antichi inediti, t. I, tav. 75.

(5) Gemm. antiq. cœlat., tab. LV.

visage

visage sont grandes et agréables; on remarque une dépression sensible vers l'endroit qui sépare le menton de la lèvre inférieure; le bas du front est saillant à l'origine du nez; les muscles sourcillés sont fortement prononcés; le regard est dirigé en haut; les cheveux épais et à boucles ondoyées sont placés sur le front de manière à le rendre court; un léger duvet ombrage ses belles joues; la tête, ainsi que les épaules, est couverte d'une peau de lion, et on lit au-dessous du camée le nom de l'artiste ΠΥΡΓΟΤΕΛΗΣ. Il est fâcheux que Winkelmann (1) doute de l'antiquité d'un ouvrage qui paraît si parfait, autant qu'on en peut juger d'après la gravure (2). Cependant, plus je compare cette gravure avec les beaux médaillons d'argent d'Alexandre dont j'ai parlé ci-dessus, et qu'on croit avoir été frappés dans différentes villes d'Asie; plus j'analyse les textes des auteurs anciens sur les traits d'Alexandre; plus je trouve de conformité entre le camée, les médaillons et les auteurs, et plus je suis confirmé dans l'opinion que les têtes qu'on voit sur ces médaillons sont le véritable portrait de ce prince. La comparaison est d'autant plus sensible, que les têtes qui y sont gravées sont d'une proportion telle qu'on peut en saisir tous les rapports.

Si c'est à l'occasion des fêtes ou des jeux qu'elles célébraient en l'honneur d'Alexandre, que différentes villes d'Asie ont fait frapper les médaillons déjà cités, on doit présumer qu'en y fesant représenter la tête d'un jeune héros, couverte de la peau de lion, à l'imitation de plusieurs autres médailles d'argent et de bronze frappées du temps d'Alexandre, elles étaient dans la persuasion que c'était le portrait de ce conquérant.

---

(1) Monumenti antichi inediti, tom. 1. Trattato prelimin., p. LXXVII.

(2) D. A. Bracci (*Memorie degli antichi incisori*, t. II, p. 184), déclare aussi que ce camée n'est point un ouvrage antique.

Ce qui vient à l'appui de ce raisonnement, c'est un médaillon de bronze qui a d'un côté la tête d'un jeune homme, couverte de la peau de lion (1), avec la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΚΤΙCΤ. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤ, et au revers, deux femmes debout qui se donnent la main en signe d'union, avec la légende ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ Κ. ΛΥCΙΑΔΕΩΝ ΟΜΟΝΟΙΑ. Tout porte à croire que les habitans d'Apollonie, en fesant frapper ce médaillon, avaient le dessein d'y faire représenter le portrait d'Alexandre qu'ils qualifient de leur fondateur, et non celui d'Hercule jeune. En effet ce n'était point Hercule qu'ils regardaient comme leur divinité tutélaire, c'était Apollon, ainsi que l'indique la dénomination même de leur ville. D'ailleurs toutes les fois que le titre de ΚΤΙΣΤΗΣ est joint à un portrait sur les médailles, c'est pour annoncer que ce portrait représente le fondateur ou le bienfaiteur de la ville en l'honneur duquel on a frappé la médaille, et que du moins on a eu dessein de rappeler ses traits.... C'est ainsi que sur un médaillon de bronze de la ville d'Héraclée-de-Pont, le buste d'Hercule est accompagné de la légende ΤΟΝ ΚΤΙCΤΑΝ. Ici le Dieu n'a point la tête couverte de la peau de lion; elle est seulement posée sur ses épaules et nouée sur sa poitrine; il a une barbe épaisse; il est représenté dans un âge déjà avancé, et il porte la massue. Il est bon de remarquer que cette représentation d'Hercule est très-différente, sous tous les rapports, de la tête du jeune homme couverte de la peau de lion sur les médailles d'Alexandre.

Sans doute, on ne dira pas que les Apolloniates, en fesant frapper le médaillon dont il s'agit, auront pris indifféremment pour modèle les premières médailles d'Alexandre qui se seront présentées à eux, et qu'ils auront fait graver cette tête, couverte de la peau de lion, sans examiner si c'était véritablement le por-

(1) Pellerin, rec. de Rois, pl. 11, med. 7.

trait d'Alexandre ou la tête d'Hercule jeune. Mais si les Apolloniates n'eussent voulu que manifester l'expression de leur reconnaissance, sans s'astreindre à graver sur le médaillon dont je parle, les traits même du héros leur fondateur, ils auraient sans doute pris pour modèle les médailles d'or de ce prince, lesquelles actuellement même ne sont pas rares, et ils se seraient contentés de faire inscrire autour de la tête de Minerve qu'elles représentent la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΚΤΙΣΤΗΣ. Puis donc qu'ils ont fait choix de la tête de jeune homme couverte de la peau de lion, qui ne se voit que sur les médailles d'argent et sur quelques-unes de bronze, il est constant qu'ils avaient la certitude que cette tête était le portrait d'Alexandre, puisqu'encore il a été démontré ci-dessus que le portrait d'Alexandre a dû être gravé, et qu'il l'a été effectivement sur quelques médailles de ce prince, il est évident que c'est principalement sur celles qui offrent la tête de jeune homme couverte de la peau de lion.

Enfin ce ne peut-être que par l'ordre d'Alexandre qu'on aura gravé sur ses monnaies d'argent la tête de jeune homme couverte de la peau de lion, quelle que soit cette tête. Mais pourquoi veut-on que ce soit celle d'Hercule? Si Alexandre eût eu l'intention d'y faire représenter la tête d'une divinité, n'aurait-il pas plutôt choisi celle de Minerve qui était sur ses monnaies d'or? Et si l'on suppose qu'il eût préféré celle d'une divinité dont il prétendait tirer son origine, n'aurait-ce pas été Jupiter Ammon, puisqu'il s'était fait représenter pour cette raison avec des cornes de bélier (1)? N'aurait-il pas encore préféré Bacchus, lui, qui avait pris plaisir à être qualifié de *Liber pater?* Ne se serait-il pas proposé lui-même, puisqu'il avait eu la prétention de se faire reconnaître pour un dieu? Du reste, Alexandre s'est fait peindre par Apelle, sous la

---

(1) Clem. Alex. cohort. ad gent. edit. Potter, t. 1, p. 48.

forme de Jupiter foudroyant; il s'est fait représenter dans ses statues avec les attributs de Jupiter Ammon: pourquoi n'aurait-il pas eu la fantaisie de se faire représenter sur quelques-unes de ses médailles avec un attribut d'Hercule?

Il me paraît donc prouvé que les têtes qui sont sur les médailles d'Alexandre, et que les antiquaires ont regardées jusqu'ici comme des têtes d'Hercule jeune, ne sont autre chose que le portrait du vainqueur des Perses. Un texte de Constantin Porphyrogénète fortifiera encore les preuves que j'en ai données : « Les rois de » Macédoine, dit cet empereur, au lieu de diadême, de couronne » et de pourpre royale, portent la dépouille d'un lion, ce qu'ils » croient plus honorable que de se couronner de perles et de » pierres précieuses; c'est ce qui est invinciblement prouvé par » la monnaie d'Alexandre de Macédoine, où son image est ainsi » représentée (1). »

Je remarquerai encore qu'il paraît également certain que les têtes jeunes couvertes de la peau de lion, qu'on voit sur les médailles de Philippe, roi de Macédoine, sont le portrait de ce prince. Ainsi, Pellerin (2) était plus près du vrai qu'il ne pensait, lorsqu'il a conjecturé que la médaille d'or frappée par les Thasiens, et gravée dans son recueil, représentait la tête de Philippe; c'est elle aussi sans doute qu'on voit sur une autre médaille d'or de la ville de Philippes en Macédoine, publiée par le savant Eckhel (3).

Quant à la peau de lion, il s'en faut bien qu'on doive attribuer à Hercule toutes les têtes qui en sont couvertes. Si on voulait remonter à l'origine, on verrait qu'avant de faire usage de vêtemens plus modernes, les hommes ont cherché à se couvrir des feuilles ou de l'écorce des arbres, ensuite de la dépouille des

(1) Constantin. Porphyrog. De them. imper. them. 2,
(2) Peupl. et vill. tom. III, p. 41 et 42.
(3) Num. veter. Anecdot., tab. 5, n.° 15.

animaux; et qu'on se sera vêtu de peau de lion, avant qu'on eût inventé la fable de celui de Némée (1)..... Hercule qui, ayant purgé la terre de tant de monstres, fut regardé comme le modèle des héros, Hercule, selon la fable, dompta le lion de Némée, et se fit gloire de se revêtir de la dépouille de ce terrible animal. Il n'en fallut pas davantage pour engager les princes qui prétendaient tirer leur origine d'Hercule, ou qui avaient l'ambition de lui ressembler, à se faire représenter ornés de la dépouille de lion; mais il ne faut pas croire que c'ait été là un droit réservé aux seuls Héraclides. En effet, Audoléon, roi de Péonie, Arisbas, roi d'Epire, et plusieurs autres princes qui n'étaient point de la race des Héraclides, sont représentés sur leurs médailles la tête couverte de la peau de lion. Lysimaque, roi de Macédoine, Seleucus I, Antiochus I, rois de Syrie, sont représentés ainsi. Or il faut observer, par rapport à ces trois derniers princes, que la tête couverte de la peau de lion, qu'on voit sur leurs médailles, ne ressemble point aux têtes ainsi couvertes qu'on voit sur celles d'Alexandre, mais qu'elle ressemble aux autres têtes ornées du diadême, qu'on sait leur appartenir. Depuis Antiochus I jusqu'à Alexandre Bala, les rois de Syrie ne furent point représentés avec la peau de lion sur leurs médailles; il plut à celui-ci, sans doute à cause du nom d'Alexandre qu'il portait, il plut à quelques autres encore de se faire représenter avec cet attribut. Cependant les antiquaires, imbus du préjugé que toutes les têtes couvertes de la peau de lion étaient des représentations d'Hercule, ont donné indistinctement cette dénomination aux portraits de tous les princes qui avaient cet ornement, quoiqu'ils fussent différens entr'eux et pour les traits et pour les formes, quoique la plupart ressemblassent à d'autres portraits de rois représentés sur leurs médailles sans

(1) V. Homère, Callimaque, Pindare, etc.

cet ornement, quoiqu'enfin ils eussent plutôt l'air de portraits que de têtes idéales, telles que le sont celles d'Hercule.

On a vu, dans des temps bien postérieurs, l'empereur Commode affecter une sorte de ressemblance avec Hercule, en fesant graver autour de sa tête couverte de la peau de lion, HERCULES ROMANUS. On a vu également les empereurs Gallien, Probus, Maximien, se faire représenter avec une dépouille de lion sur leurs médailles. Ainsi il est démontré que toutes les têtes ornées de l'attribut d'Hercule, ne doivent point être pour cela regardées comme des têtes de ce dieu. Enfin il est d'autant plus démontré que les têtes jeunes couvertes de la peau de lion, sur les médailles d'Alexandre, sont le portrait de ce prince; que les têtes d'Hercule, quand elles sont couvertes de cette peau, sont ordinairement barbues, et qu'en général les cheveux d'Hercule sont très-courts et très-frisés, quand, au contraire, ceux des têtes qu'on voit sur les médailles d'Alexandre n'ont point ce caractère.

Si jusqu'ici les antiquaires ont été d'un autre sentiment, s'ils n'ont point voulu reconnaître la tête d'Alexandre sur ses médailles, s'ils ont jugé que celle qui y était le plus souvent répétée, appartenait plutôt à un dieu qu'au fils de Philippe, c'est qu'ils ont admis avec trop de facilité une opinion qu'ils ont trouvée établie, et qu'ils n'ont point eu intérêt à soumettre cette question aux règles de la critique; c'est qu'ils n'ont pas soupçonné qu'il en résultât quelqu'avantage pour les beaux-arts. J'ai pensé qu'en détruisant un préjugé si commun, je pourrais intéresser les amateurs d'antiquité; j'ai cherché aussi à épargner aux artistes une méprise qu'on a reprochée à l'un des plus célèbres d'entr'eux parmi nos Français (le Brun), j'ai cru enfin que ce serait faire une chose agréable aux peintres et aux sculpteurs, que de leur montrer le portrait d'un héros dont les actions éclatantes peuvent sans cesse exercer leurs talens.

OPINION DE VISCONTI.

LES portraits d'Alexandre-le-Grand ont été cherchés dans ses médailles : ils l'ont été aussi dans les monumens de la sculpture antique.

Et les médailles et les sculptures antiques nous ont conservé les traits de ce grand homme, d'autant plus certains, que le portrait d'Alexandre, tiré des unes et des autres, est toujours le même.

Quelles sont donc les médailles qui nous l'offrent avec certitude ? quelles sont les sculptures authentiques qui nous le retracent ?

Les médailles d'Alexandre sont de deux genres : le premier genre est celui des monnaies frappées sous son règne. Eckhel, dans le II.e volume de son excellent ouvrage *De Doctrina nummorum*, a prouvé, avec une critique parfaite, et avec une érudition vaste et exacte, que les têtes gravées sur les monnaies d'Alexandre-le-Grand, ne sont pas le portrait de ce conquérant.

Le second genre contient les médailles frappées à l'honneur d'Alexandre par les Macédoniens qui formaient une province de l'empire romain : ces médailles sont du commencement du troisième siècle de l'ère vulgaire. Quoiqu'elles aient été fabriquées environ 500 ans après l'âge d'Alexandre, on ne peut pas douter qu'elles n'en contiennent le véritable portrait, qui alors devait être incontestablement aussi connu par un nombre infini de monumens de marbre, de bronze, et même par des tableaux, que le sont maintenant les portraits d'Auguste, de Trajan, ou de Marc-Aurèle.

La doctrine d'Eckhel sur les portraits d'Alexandre, gravés dans les médailles frappées de son vivant, a été attaquée par le cit. Leblond, dans un mémoire imprimé entre ceux de l'Institut. La seule objection qui mérite d'être connue, est celle tirée d'un passage de St.-Jean Chrysostome, où il est parlé de médailles de bronze avec la tête d'Alexandre, couverte d'une peau de lion. Les médailles frappées du vivant d'Alexandre, nous offrent souvent cette tête.

Cette objection devient nulle, lorsqu'on songe que les médailles frappées à l'honneur d'Alexandre, par les Macédoniens, au commencement du troisième siècle, nous offrent ce prince coiffé de même, d'une peau de lion. Et il est bien plus vraisemblable que le peuple de Constantinople eut à sa disposition une quantité de ces dernières médailles, que de celles plus anciennes du vivant d'Alexandre.

Il est cependant à remarquer que ce portrait certain d'Alexandre, n'est pas ordinairement d'une gravure si exacte, même dans les médailles les mieux conservées, qu'on en puisse tirer une physionomie bien détaillée. On y remarque seulement un certain ensemble qui distingue tous ces portraits, et souvent le port de la tête un peu tournée en haut ; ce qui prouve que l'original commun de ces portraits était le célèbre bronze de Lysippe, qu'une épigramme très-élégante d'Alexandre d'Etolie nous décrit dans cette même attitude.

Après la renaissance des lettres, les antiquaires ont cherché soigneusement, dans les monumens de sculpture, les portraits d'Alexandre ; mais comme ils n'avaient pas encore distingué avec assez de critique les têtes qui se trouvent dans les différens genres de médailles d'Alexandre, souvent ils se sont trompés. Par exemple, la statue du musée du Capitole, donnée par Bottari, n'est pas un véritable Alexandre. Le portrait du même musée

musée, en buste, qui est maintenant dans le musée central, publié par Winkelmann, sous le nom d'Alexandre (*monumenti inediti* n.° 175): J'ai prouvé qu'il ne lui appartenait pas, et qu'il représente le soleil.

J'ai peine aussi à croire que le prétendu Alexandre mourant, de la galerie de Florence, soit un véritable portrait du fils de Philippe.

Cependant je crois que la tête d'Alexandre avec un casque de la *villa Albani*, tête qui a été rapportée sur une statue, est, suivant l'avis de Winkelmann, un véritable portrait d'Alexandre, quoiqu'il soit coiffé d'un casque ressemblant à celui de Minerve. Ses traits, et sur-tout son attitude de regarder vers le ciel, me persuadent cela; et ce portrait convient avec ceux des médailles du troisième siècle.

Je crois, par cette même analogie des traits du visage et de la chevelure avec les portraits de ces mêmes médailles, que l'Alexandre à cheval, dans un petit bronze d'Herculanum (II.e volume des Bronzes), est un véritable et beau portrait de ce prince.

Enfin, le bel hermès de l'ambassadeur d'Espagne, avec son inscription grecque authentique, déterré dans la campagne des Pisons à Tivoli, est tellement authentique, qu'on ne peut pas raisonnablement en avoir aucun doute. Il doit être tiré de quelque belle figure contemporaine; sa physionomie et ses cheveux sont tels que nous les offrent les médailles macédoniennes: mais ici, comme la sculpture est de grandeur naturelle, ses traits sont bien précis; de manière que ce portrait intéressant peut être regardé comme bien connu.

Une petite statue trouvée dans les mines de *Gabi*, est conservée maintenant à la Villa-Borghèse. Je l'ai expliquée dans mes *monumenti Gabini*. C'est un héros casqué fond nud; les

traits de son visage sont ceux d'Alexandre ; sa tête est tournée vers le ciel, comme dans le bronze de Lysippe, dont cette statue est probablement une copie. Le cheval marin qui se voit sur son casque, en est, à mon avis, une nouvelle confirmation. Alexandre se glorifiait d'être, par Olympias sa mère, issu d'Achille fils de Thétis.

La tête des médailles de Lysimaque, n'est pas d'Alexandre, mais de Lysimaque : quelquefois cette tête représente un homme en âge : les cornes d'Ammon se rapportent à Bacchus, comme de Bacchus est la tête frappée dans les médailles de Nuceria.

Pour le portrait qui est dans le cabinet de M. Azara, s'il paraît mal gravé dans le Winkelmann de Jansen, et dans les monumens inédits de Guattani, il l'est très-bien, et d'une manière qui rend parfaitement l'original, dans l'édition romaine de Winkelmann, par C. Fea. Tome II.e, planche V.e

OPINION DE WINKELMANN.

N. B. COMME Winkelmann a réuni, dans le passage suivant, toutes les observations éparses dans d'autres ouvrages, et même dans quelques endroits de l'histoire de l'Art; pour ne point offrir aux lecteurs des répétitions qui deviendraient fastidieuses, nous nous contenterons d'indiquer en notes, les ouvrages où elles sont reproduites.

On ne peut prouver que les portraits qui nous restent d'Alexandre, soient des ouvrages du siècle de ce roi, ni rien établir de solide sur leurs auteurs. Nous savons qu'Apelle (1) avait seul le droit de le peindre, Lysippe celui de le jeter en fonte (2), et Pyrgotèle celui de le graver en pierres fines. L'histoire nous laisse ignorer quel artiste avait le privilège de sculpter son portrait en marbre, peut-être parce qu'il n'y avait aucun sculpteur de ce genre qui ait joui d'une réputation égale à celle de Lysippe.

Parmi les têtes d'Alexandre, il y en a trois qui méritent d'être citées. La plus grande de ces têtes se trouve à la galerie du

(1) Pline, l. VII, c. 27, sect. 38. Apulée, *Floridor.* c. 7, op. t. II, p. 770. Ce dernier auteur s'est trompé, en mettant Polyclète à la place de Lysippe.

Valère Maxime, l. VIII, c. 11. in ext. n.° 2. Selon Pline (l. XXXV, c. 10, sect. 36; paragraph. 20), Protogène peignit les principales actions de la vie d'Alexandre. C. F.

(2) Valère Maxime (ibid), Plutarque (De fort. Alex. Orat. 2, op. tome II, page 335. B.), Pline (l. XXXIV, c. 8, sect. 19, paragraph. 16.) disent qu'Euphranor jeta en fonte la figure d'Alexandre avec celle de Philippe son père, sur un quadrige. Quand on fait attention au temps où cette statue a pu être faite, on voit que cela doit avoir eu lieu avant l'époque où Alexandre avait accordé à Lysippe le privilége exclusif de le représenter en bronze; époque que Pline fixe à la 114.e olympiade. C. F.

Grand-Duc de Toscane, à Florence (1); la seconde est au cabinet du Capitole (2), et la troisième, qui appartenait à la reine Christine de Suède, se voit aujourd'hui à St.-Ildephonse en Espagne.

On sait qu'Alexandre penchait sa tête vers l'épaule gauche (3); c'est ainsi que sont représentés tous ses portraits, avec le regard dirigé par-dessus l'épaule en haut; position indiquée dans une épigramme grecque sur une statue de ce conquérant, faite par Lysippe. La disposition des cheveux au-dessus du front, caractérise seule les têtes d'Alexandre (4), parmi tous les simulacres des héros, et ressemble à la chevelure de Jupiter pour le fils duquel il voulait passer; c'est-à-dire que les cheveux relevés au-dessus du front tombent par ondulation en différens étages des deux côtés. Or, comme Lysippe était accoutumé de le représenter avec les caractères de cette divinité, il y a grande apparence qu'il aura donné aussi à son héros quelques traits de ressemblance avec Jupiter: ce qu'il aura pu faire à l'égard des cheveux qui auront été imités ensuite par d'autres artistes.

Si nous avons peu de têtes d'Alexandre, nous avons moins encore de statues de ce prince. A la Villa-Albani, il se trouve à la vérité une statue héroïque plus grande que nature, dont la

---

(1) Bottari veut qu'une statue, qu'on voit dans le même cabinet, soit celle d'Alexandre, et il en donne la gravure, t. III, pl. 47.

(2) Voy. Monumenti inediti; t. I, p. 230.

(3) Plutarq. in Alex., t. I, p. 666, c. de fort. Alex. orat. 2, t. II, p. 335. B.

Caracalla qui, dans son attitude, voulait imiter Alexandre, ne penchait pas la tête, mais la tournait un peu vers l'épaule gauche, ainsi que le dit Aurelius Victor dans la vie de ce prince; et c'est de cette manière qu'on le voit représenté sur une médaille que possédait le cardinal Carpegna, laquelle est aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican, et que Buonarotti rapporte. *Oper. istor. sopra. Alcun. Med.*, tav. IX, n.° 2.

(4) Voy. *Monumenti inediti*. Loc. cit. Hist. de l'art, t. I, p. 451, et t. II, p. 296. Traité de l'Allégorie, par Winkelmann, Addisson, Sulzer, etc. Paris, Jansen, t. II, page 343.

tête surmontée d'un casque, nous offre le portrait du conquérant de l'Asie, mais la tête n'appartient pas à la statue. Cette même observation doit se faire au sujet des statues qui sont hors de Rome, lorsque, d'après la tête seule, on les attribue à Alexandre. La seule véritable statue de ce monarque est sans doute celle que possède le marquis Rondinini à Rome, car la tête sans casque de cette statue n'a jamais été séparée de son tronc, et sa conservation est si parfaite, que non-seulement le nez n'a point souffert, ce qui est d'une extrême rareté; mais, ce qui est plus rare, l'épiderme n'a éprouvé aucune altération. Alexandre y est représenté comme les héros grecs, entièrement nu, le coude appuyé sur la cuisse droite, par conséquent dans une position penchée. A cette tête, les cheveux au-dessus du front sont disposés dans le même goût que sur les précédentes; de sorte que le style ne diffère en rien de celui des têtes du Capitole et de Florence (1).

Cependant, comme les artistes ont pris, à juste titre, Alexandre pour leur héros, ils ont aussi assimilé son histoire à celle des dieux et des héros, qui est proprement l'objet de l'art, et ils en ont fait le sujet de leurs représentations. Parmi tous les

(1) L'Hermès de marbre cipolin, avec une inscription grecque d'Alexandre, trouvé en 1779 dans les excavations de la villa des Pisons à Tivoli, par les soins de M. le Chevalier d'Azara qui possède cet antique, fait douter si toutes les figures citées par Winkelmann et par d'autres, pour être d'Alexandre, sont bien véritablement le portrait de ce fameux conquérant. La supériorité de l'exécution de cette belle tête doit la faire regarder comme l'ouvrage d'un habile artiste, et comme ayant été fait dans le bon temps de l'art. Le jugement qu'en a porté le célèbre Mengs est remarquable. Cet artiste, au premier coup-d'œil qu'il jeta sur cet Hermès à une hauteur de vingt palmes, jugea, sans avoir vu l'inscription antique, que le travail en était du temps d'Alexandre, et que c'était, ou le portrait de ce conquérant même, ou bien celui d'Ephestion. La forme des caractères de l'inscription répond parfaitement à celle des caractères dont on se servait dans ce temps-là, comme on peut le voir.

rois et tous les hommes illustres des temps historiques, Alexandre est le seul qui ait le privilége d'avoir été représenté sur des bas-reliefs. L'histoire même de cet homme étonnant renferme le principe de cette prérogative : comme elle est en quelque sorte poétique par un grand nombre de brillans exploits, elle ressemble aux aventures des héros. D'ailleurs, rien de plus convenable pour l'art qui aime l'extraordinaire (1), que de se proposer pour sujet les hauts faits d'Alexandre, qui étant connus de tout le monde, n'intéressaient pas moins que les exploits d'Achille et les aventures d'Ulysse. Quand je parle de bas-reliefs, j'entends des ouvrages composés, comme des sujets symboliques ou allégoriques, pour décorer des édifices ou des tombeaux; et j'exclus de ce nombre les ouvrages publics sur lesquels les Empereurs fesaient représenter leurs propres actions.

Malgré le caractère poétique et pittoresque des hauts faits d'Alexandre, et malgré la probabilité que plusieurs de ses actions ont fourni des sujets propres à être traités par les artistes, même après la mort de ce roi; nous ne connaissons en bas-reliefs que l'entretien de ce prince avec Diogène (2). Le Cynique, couché dans son tonneau de terre cuite, reçoit le héros de la Grèce, sous les murs de Corinthe. J'ai publié ce morceau de la Villa-Albani dans mon explication des monumens de l'antiquité (3).

(1) Voyez Pline, l. xxxv, c. 10, sect. 36, parag. 10.

(2) Dion Chrysost. Orat. 4, p. 61. Plut. in Alex. oper. t. I, p. 671, et de fort. Alex. Orat. 1, tom. II, p. 331.

(3) Winkelmann, Hist. de l'Art, tome II, p. 303 *et suiv.*

OPINION DE BARTHÉLEMY.

M. Pellerin m'a communiqué quelques médailles d'Alexandre, sur lesquelles il a trouvé des caractères numériques phéniciens et le nom de la ville d'Acca. La première que j'ai fait graver, est en or, et représente d'un côté la tête de Minerve, et au revers une victoire avec le nom d'Alexandre. Dans le champ on trouve d'abord deux lettres dont l'une est un *Aïn* et l'autre un *Caph*, semblable à celui de la médaille de Laodicée dont j'ai parlé (1). Ces deux lettres paraissent être le commencement du nom de la ville d'Acca en Phénicie, connue depuis sous le nom de Ptolémaïs. Au-dessous, à commencer par la gauche, sont trois unités suivies d'un trait horizontal qui, suivant les exemples rapportés par M. Swinton, signifie 10 : viennent ensuite deux traits semblables qui sont placés au-dessus l'un de l'autre, et qui peuvent indiquer le nombre 20. Suivant cette explication, les caractères réunis donneront la 33.e année d'une ère.

La médaille suivante, frappée pour le même prince, dans la même ville, donnera l'année 36. M. Pellerin en a une 3.e, où l'on trouve l'année 30; et dans une 4.e du cabinet du roi, je n'aperçois bien distinctement que six unités. Il est impossible, quant à présent, de déterminer à quelle ère se rapportent ces différentes époques; il paraît seulement que quelques-unes sont postérieures à la mort d'Alexandre; car on a long-temps

(1) Voyez le mémoire lu à l'académie le 12 avril 1758 sur les lettres et monumens des Phéniciens.

frappé des médailles avec le nom de ce prince : et j'ajouterai, en passant, qu'on en a frappé même dans les endroits qu'il n'avait pas soumis à sa puissance. Telle est celle que Panel (1) avait déjà publiée, mais sans en expliquer la légende.

J'en ai vu plusieurs autres dans les cabinets d'Italie, et j'en ai acquis une pour celui du roi. Elles sont en général d'un travail excellent : le prince y paraît sous les traits que les auteurs anciens lui attribuent : le type du revers fait allusion à la Macédoine, et cependant les légendes qui varient sur la plupart de ces médailles, sont en étrusque. Sur celle que je publie, d'après le dessin du père Panel, je lis d'abord, avec M. Gori (2) *Nuukrinum*, qui désigne la ville de Nuceria : je lis ensuite *Alaphaternum* ; c'est le même nom que Diodore de Sicile (3) et Tite-Live (4) donnent à la Nuceria de Campanie (5),

(1) Dissert. sur une médaille d'Alexandre, pl. I, n.° 1.

(2) Mus. Etrusc., t. II, p. 423.

(3) L. XIX, p. 707.

(4) L. IX, c. 42.

(5) Lettre de Barth. au Jour. des Sav. Août 1760.

OPINION

OPINION DE COINTREAU,

Premier Employé pendant vingt-sept ans sous Barthélemy au cabinet des Médailles.

CET antiquaire pense que les médailles en bronze d'un grand module frappées à Apollonie, représentent les véritables traits d'Alexandre : il les décrit ainsi dans son Histoire abrégée du cabinet des médailles (1).

« Un grand bronze frappé dans une des villes, portant le nom d'Apollonie, bâties dans l'Asie mineure, soit en Pisidie, soit en Carie, soit en Bithynie, en commerce avec Lysias, ville de Phrygie, offre d'un côté la tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, avec cette légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ ΚΤΙϹΤ ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤ ; de l'autre, deux figures de femmes, portant sur la tête un boisseau ou une tour, debout devant un autel allumé, et se donnant réciproquement la main droite, tandis que de la gauche elles tiennent l'une un petit Apollon, l'autre une petite fortune ; au-dessus d'Apollon K. Légende, ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΛΥϹΙΑΔΕΩΝ ; au bas, ΟΜΟΝΟΙΑ. Rois de Pellerin, p. 21, pl. 11, N.° 5 ; Eckhel D. N. V., tom. 2, p. 578 ; Leblond, mém. de l'instit., tom. 1, section des antiquités. »

L'opinion de Cointreau s'établit sur ce que les Apolloniates, regardant Alexandre pour leur ΚΤΙϹΤΗϹ (fondateur), ils ont nécessairement dû placer sur leurs médailles le véritable portrait de ce prince, et il était alors très-connu.

Le docte Mongez est du même avis.

---

(1) Histoire abrégée du cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, par A. L. Cointreau. Paris, Pougens, an IX.

P. S. Cointreau nous a communiqué le nombre des médailles d'Alexandre que possède le cabinet de la Bibliothèque nationale ;

En or.	50
En argent.	350
En bronze, près de.	150

OPINION DE COUSINERY.

Nous regrettons que ce savant estimable ne soit pas encore de retour dans une patrie qu'il honore par ses vastes connaissances; nous aurions, sans doute, obtenu de lui les renseignemens qu'il avait développés dans une lettre adressée au citoyen Fauvel. Ce dernier n'ayant pu la retrouver, nous a donné verbalement les détails suivans :

Cousinery, ex-consul à Thessalonique, possède la plus riche collection des médailles d'Alexandre. Les fouilles qu'il a fait faire en Macédoine et dans divers endroits de la Grèce et de l'Asie mineure, lui ont ouvert des sources abondantes, et l'ont mis sur la voie des plus brillantes découvertes.

Il serait à désirer que le Gouvernement Français traitât de l'acquisition de sa collection, comme il a traité autrefois de celle de Pellerin; il serait honorable pour le nom français, que deux simples citoyens eussent ainsi concouru, par leurs recherches et leur dévouement pour les études antiques, à former une des plus rares et des plus considérables parties du cabinet national des médailles.

L'opinion de Cousinery se rapproche de celle de Visconti et d'Eckhel. Il ne diffère de ce dernier qu'en ce qu'il regarde, ainsi que Leblond, toutes les têtes d'Hercule jeune casqué du lion, comme appartenant à Alexandre.

OPINION DE FAUVEL.

Fauvel, membre associé de l'Institut, artiste recommandable par ses travaux et un séjour de vingt ans à Athènes, par plusieurs découvertes intéressantes (1), est d'une opinion particulière.

Il pense d'abord que, jusqu'à Lysimaque exclusivement, nulle tête d'homme n'a été figurée sur des médailles qui, toutes jusqu'à cette époque, représentèrent des dieux ou des demi-dieux.

Il estime ensuite que la tête d'homme qui porte la coiffure de Jupiter Ammon, sur une médaille frappée sous Lysimaque dont elle offre le nom, représente véritablement Alexandre : 1.° parce que le nom de Lysimaque qui a fourni à quelques antiquaires un motif pour lui attribuer cette médaille, ne prouve, comme celui d'Alexandre sur les autres médailles, rien autre chose sinon qu'elles ont été frappées sous le règne du prince dont elles portent le nom; 2.° parce qu'ici l'attribut d'Ammon ne convient qu'au conquérant macédonien; 3.° parce qu'il est à présumer que Lysimaque aura substitué par flatterie la tête d'Alexandre divinisé à celle des dieux qu'on voyait sur les médailles de Macédoine; 4.° parce qu'on retrouve sur une des médailles d'argent du fils de Philippe la tête coiffée de la parure d'Ammon avec le nom d'Alexandre.

Il rejète l'opinion de ceux qui regardent la tête d'Hercule jeune, casquée du lion, comme celle d'Alexandre : 1.° parce que

(1) Fauvel a découvert le tombeau de Miltiade dans la plaine de Marathon; il a rassemblé aussi et dessiné les débris trouvés dans le tombeau que Chevalier regarde comme celui d'Achille (Consultez le voyage de la Troade par Chevalier, t. II, p. 320). Il m'a dit cependant que l'identité de ce tombeau avec celui du héros de l'Iliade, n'était rien moins que certaine. Il pense qu'il aurait fallu ouvrir et interroger également l'élévation voisine.

cette même tête se retrouve sur des monnaies étrangères comme sur des médailles de Thèbes et de Leucade qu'il possède ; 2.° parce que l'exagération de tous les muscles de la face annoncent évidemment le robuste fils d'Alcmène, et à ceux qui veulent que le jet des cheveux désigne ici une tête d'Alexandre, il répond que ce jet des cheveux qui caractérise un fils de Jupiter, convient par cela même à Hercule.

Sur la multitude des monnaies alexandrines de Macédoine au troisième siècle, il observe que cela n'a rien de plus extraordinaire que le cours des monnaies d'Allemagne dans la Turquie. La Macédoine étant une province de l'empire romain, et renfermant des mines très-fécondes, il était naturel que les matières que l'on y fabriquait, circulassent dans tout l'empire, et portassent les anciens types.

Enfin il incline à croire qu'une médaille du cabinet national, frappée à-peu-près sous Septime Sévère, représente Alexandre sous l'attitude d'un homme courant, les cheveux emportés par le vent, le col avancé et le regard un peu élevé ; il pense qu'on a voulu exprimer ainsi la rapidité de ses conquêtes (1).

(1) Nous regardons cette figure comme un emblême de la course du soleil.

EXPLICATION DES FIGURES DE LA PLANCHE VIII.

MÉDAILLES.

N. B. Pour éviter des répétitions, on se borne à renvoyer aux pages de ce volume où il est traité spécialement de chaque objet.

AU. EN OR.

N.° 1. Tête de Pallas casquée. Au revers, une Victoire ailée. *Voy.* ci-dessus, p. 117 et suiv.; 151 et suiv., 175.

2. Tête de roi; avec la parure d'Ammon. Au revers, Pallas assise. *Voy.* p. 170, 180.

AR. EN ARGENT.

3. Tête casquée du lion. Au revers, Jupiter Aétophore. *Voy.* p. 120, 152.

4. Tête ceinte du diadême. *Voy.* p. 176.

5. Tête coïffée de la parure d'Ammon. Au revers, un lion marchant. *Voy.* p. 140.

6. Tête casquée du lion. *Voy.* p. 152.

7. Tête échevelée. *Voy.* p. 140.

AE. EN BRONZE.

8. Médaille d'Apollonie. Tête casquée du lion. Au revers, deux femmes se donnant la main. *Voy.* p. 149, 162, 177.

9. Tête casquée, Au revers, les palmes olympiques. *Voy.* p. 143.

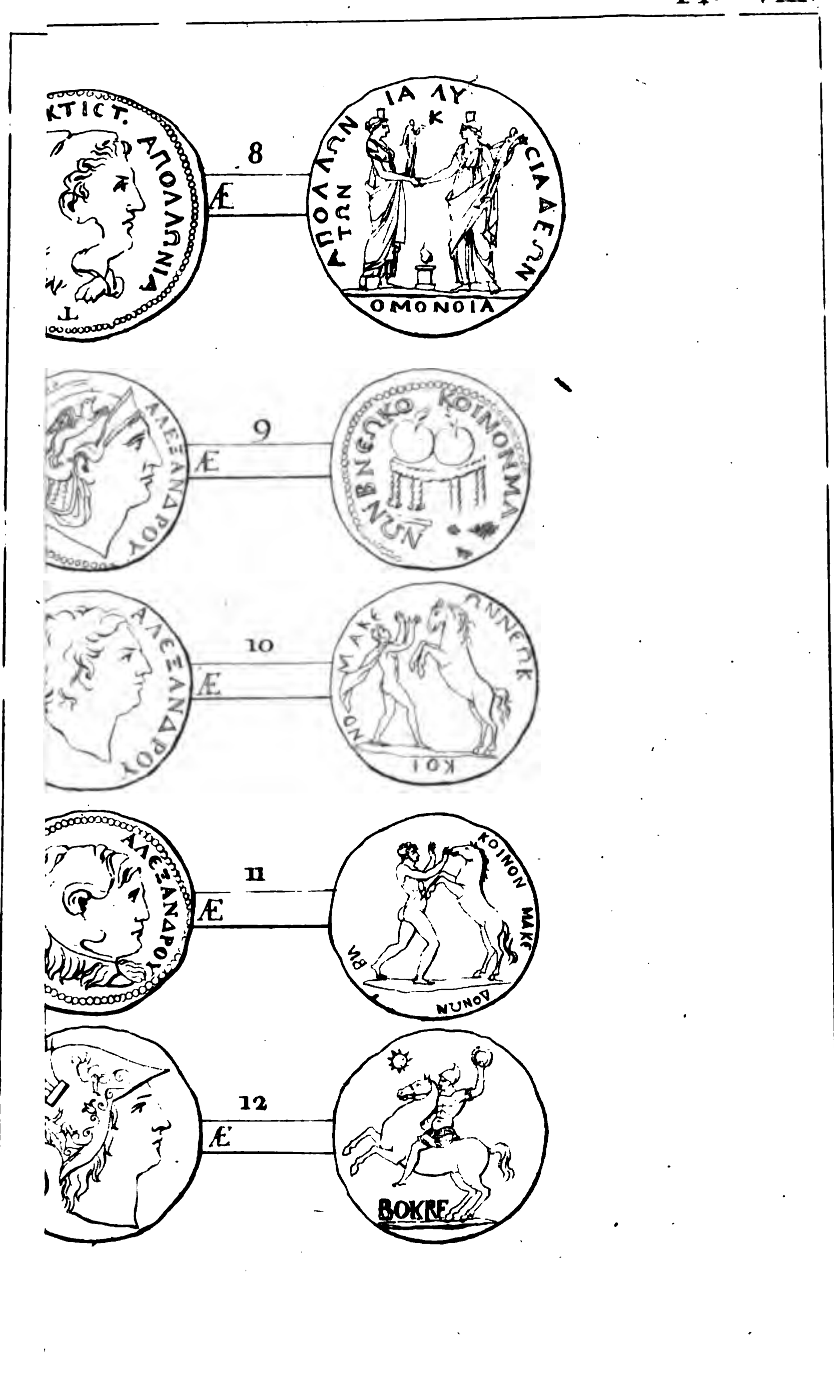
10. Tête échevelée. Au revers, Alexandre domptant Bucéphale. *Voy.* p. 143, 148.

11. Tête casquée du lion; même revers qu'à la précédente. *Voy.* p. 143, 148.

12. Tête casquée. Au revers, un héros à cheval. *Voy.* p. 148.

CONCLUSION.

Le portrait d'Alexandre ne se trouvant point sur ses monnaies d'or, nous l'avons cherché sur celles en argent et en bronze. Nous estimons qu'on doit particulièrement regarder comme authentiques, et comme représentant les traits de ce prince, les médailles en argent, gravées sous le n.° 5, et en bronze, sous le n.° 8.



ΚΤΙCΤ.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ
8
Æ
ΑΠΟΛΛΩΝ
ΤΩΝ
ΙΑ ΛΥ
ΣΙΑΔΕΩΝ
ΟΜΟΝΟΙΑ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
9
Æ
ΚΟΙΝΟΝ ΜΑ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
10
Æ
ΚΟΙ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
11
Æ
ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕ
ΔΟΝΩΝ
12
Æ
BOKRE

EXPLICATION

DES FIGURES

DE LA PLANCHE IX.

PIERRES GRAVÉES, BUSTES, STATUES

ET

BAS-RELIEF.

A. PIERRES GRAVÉES.

N.° 1. Tête d'Alexandre, tirée d'une pierre qui appartint au prince don Livio Odescalchi. (Montfaucon, t. VII, p. 41, pl. 19, n.° 1. — La Chausse).

2. Sardoine Onyx, publiée par le baron de Stosch. *Voy.* ci-dessus, p. 160.

3. Tête tirée d'une pierre du cabinet de Brandebourg. (Montfaucon, t. VII, pl. 19, n.°. 2. — Beger).

4. Portrait d'Alexandre, tirée d'une pierre gravée, du Musée de Florence. (t. I, pl. 25, n.° 1).

5. Autre tête du même, ibid, n.° 2.

B. BUSTES.

6. Tête publiée par Winkelmann (Monumenti inediti, tav. 175). *Voy.* ci-dessus, p. 160, 169.

7. Hermès, représentant la tête d'Alexandre, trouvé à Tivoli, et publié par Guattani. *Voy.* ci-dessus, p. 160, 169, 173.

8. Tête casquée, restaurée par Girardon (Montfaucon, supplém., t. XIII, pl. 1, p. 4). *Voy.* ci-dessus, p. 160.

C. STATUES.

9. Alexandre à cheval (Bronzes d'Herculanum, t. VII, édit. *in*-8.°). *Voy.* ci-dessus, p. 169.

10. Statue du musée Capitolin. Bottari. *Voy.* ci-dessus, p. 168, 172.

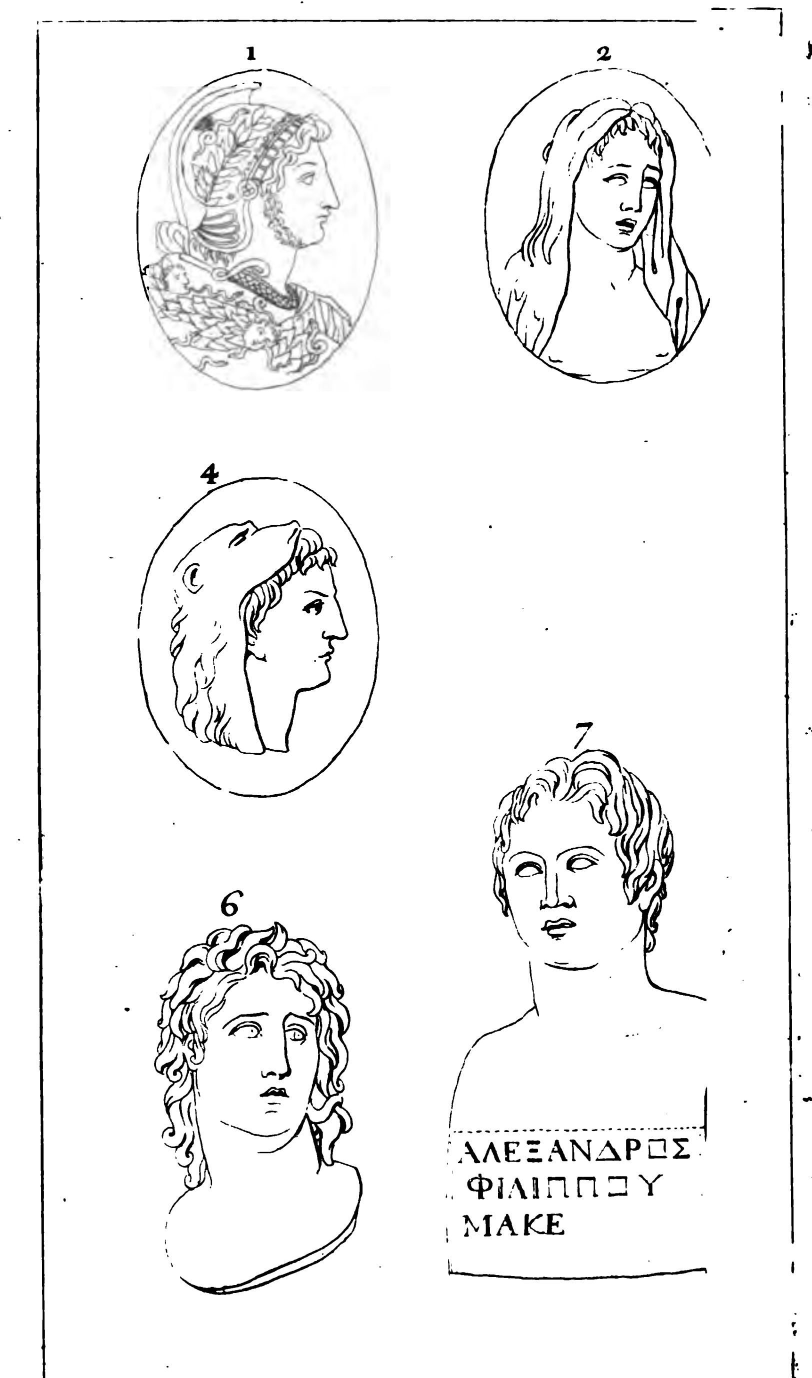
E. BAS-RELIEF.

11. Alexandre et Diogène. *Voy.* ci-dessus, p. 174.

OBSERVATIONS.

Nous n'avons rassemblé ces différens monumens, que pour en compléter l'ensemble et satisfaire la curiosité.

On remarquera, à la première inspection, que tous ces portraits diffèrent entr'eux. L'autorité des pierres gravées que nous citons, n'est rien moins que démontrée; la statue publiée par Bottari est évidemment moderne, et le buste, gravé dans Montfaucon, est très-douteux; la vérité de la tête publiée par Winkelmann est contestée : on ne doit admettre, comme véritables, que les portraits d'Alexandre sous les n.os 7, 9 et 11.


1
2
4
6
7
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ
ΦΙΛΙΠΠΟΥ
ΜΑΚΕ

EXPLICATION

DES FIGURES

DE LA PLANCHE X.

24

MACHINES DE GUERRE.

A. Bélier non suspendu, d'après le dessin de Folard (1).

N.º 1. Tortue à bélier.

2. Bélier sortant des deux côtés de la tortue, et qui coule, posé sur une chaîne de roulettes.

3. Canal ou auge pratiqué dans la poutre.

4. Soldats qui servent le bélier, et le font jouer dans la tortue, par le moyen de deux cordages.

N. B. Il y a, dans l'intérieur, un cordage attaché au bélier et à une poutre supérieure de traverse, pour arrêter le bélier, et l'empêcher de sortir de son canal; en le poussant en avant ou en arrièe.

6. Mantelet qui se hausse et se baisse pour couvrir ceux qui servaient la machine contre les traits des assiégés.

Forces mouvantes du bélier.

7. Bélier sur sa coulisse, et porté sur la chaîne de roulettes.

8. Anneau dans lequel est lié le cordage qui retient le bélier à une certaine distance.

9. Coupe en long du bélier et de sa coulisse.

10. Coupe des cylindres qui roulent et sont arrêtés autour de leur axe, par deux bandes de fer qui leur servent de chape, d'une seule pièce.

11. Avec des traverses qui retiennent les deux bandes parallèles comme les cylindres.

12. Poulies pour faciliter le mouvement des deux cordages

13 attachés aux deux traverses des extrémités

14 des roulettes qui font agir le bélier.

15. Pivot ou boulon de fer qui traverse le milieu d'une des poutres qui soutiennent le bélier, pour le tourner, et battre en différens endroits.

16. Coupe transversale.

17. Plan des roulettes ou des cylindres.

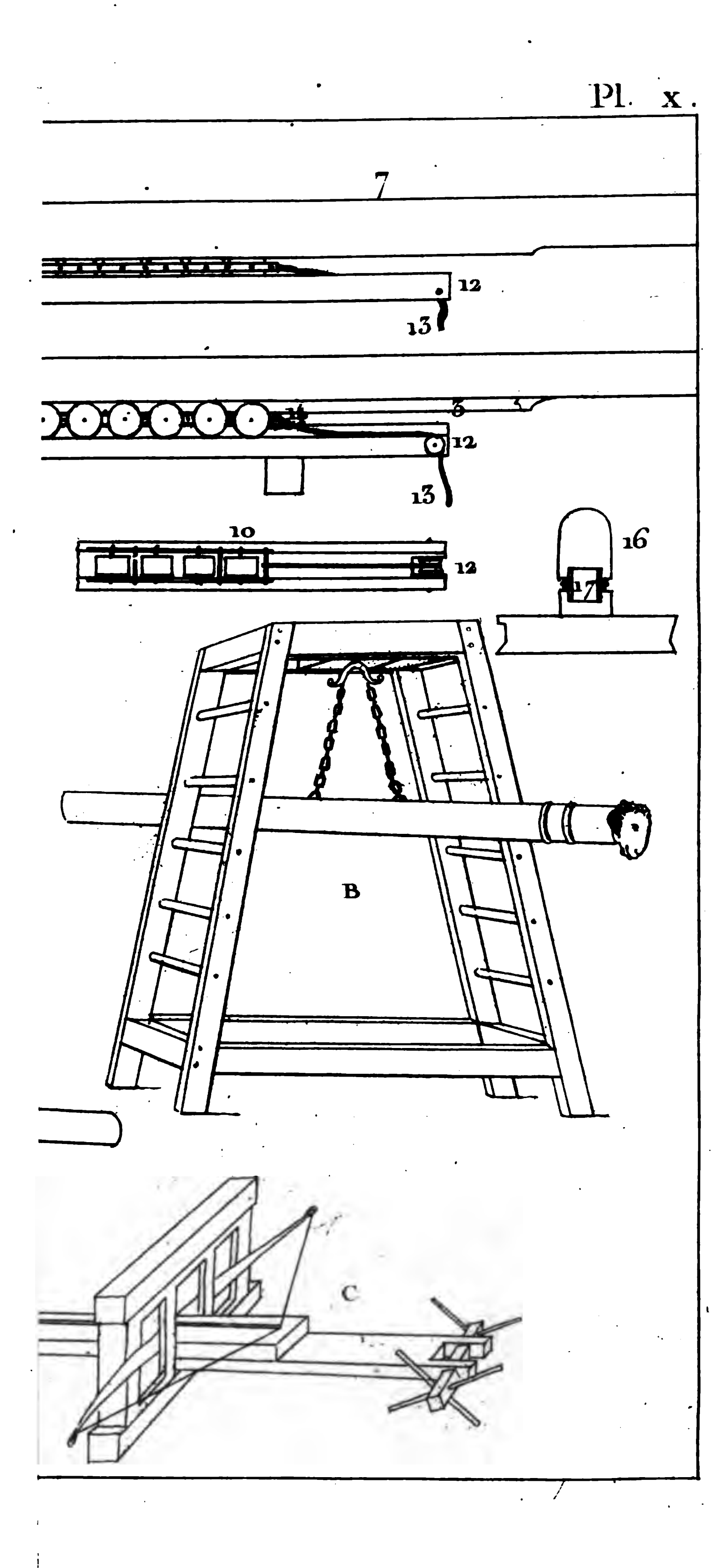
B. Bélier suspendu (d'après Montfaucon, t. VII, p. 138, pl. 82).

Balliste.

C. Figure tirée de Héron, machiniste fameux (Montfaucon, t. VII, p. 135, pl. 78).

---

(1) *Voyez* Montfaucon, suppl., t. 13, p. 38.


Pl. x.
7
12
13
3
12
13
10
12
16
17
B
C

EXPLICATION

DES FIGURES

DE LA PLANCHE XI.

ARMES GRECQUES; ARMES ET GUERRIERS ORIENTAUX.

A. *Armes Grecques défensives, depuis les plus simples jusqu'aux plus ornées.*

N.° 1. Casques.
2. Cuirasses.
3. Cnémides ou bottes.
4. Boucliers.

B. *Armes Grecques offensives.*

5. Epées avec leurs fourreaux.
6. Bipenne, ou hache à deux tranchans.
7 Fronde.
8. Arcs.
9. Piques.

C. *Armes offensives des Orientaux.*

10. Massue.
11. Etui d'un arc.
12. Cimeterre.
13. Pointes de javelots ou piques.
14. Arcs.
15. Carquois.

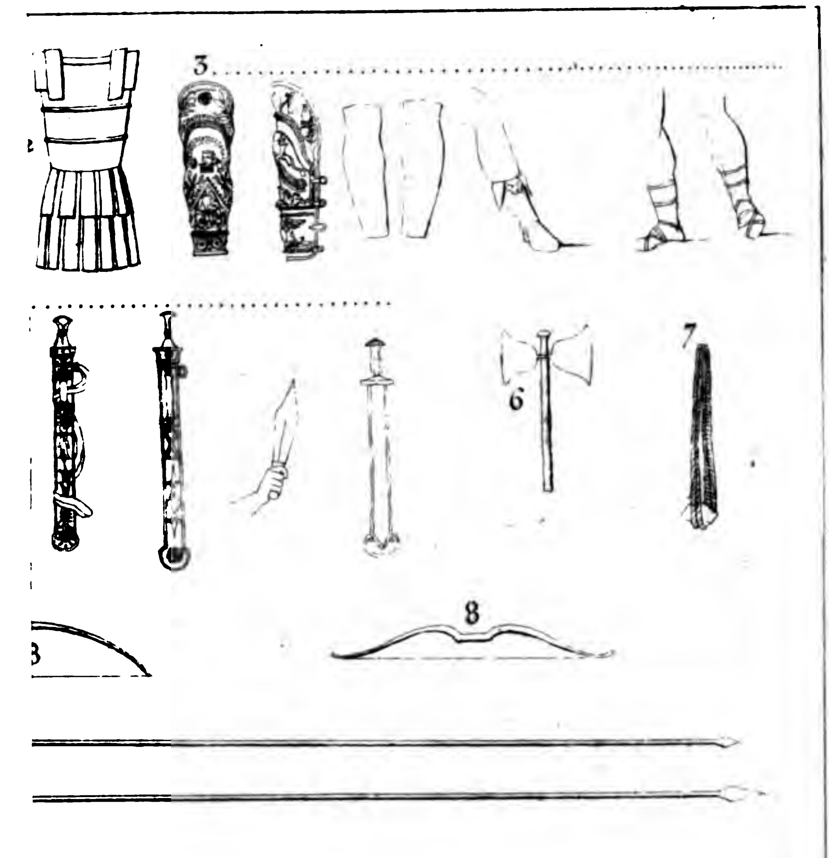
D. *Armes défensives.*

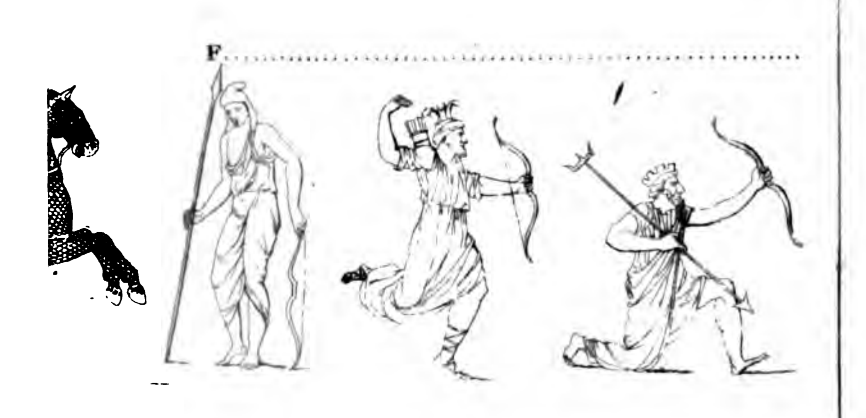
16. Casques.
17. Boucliers.

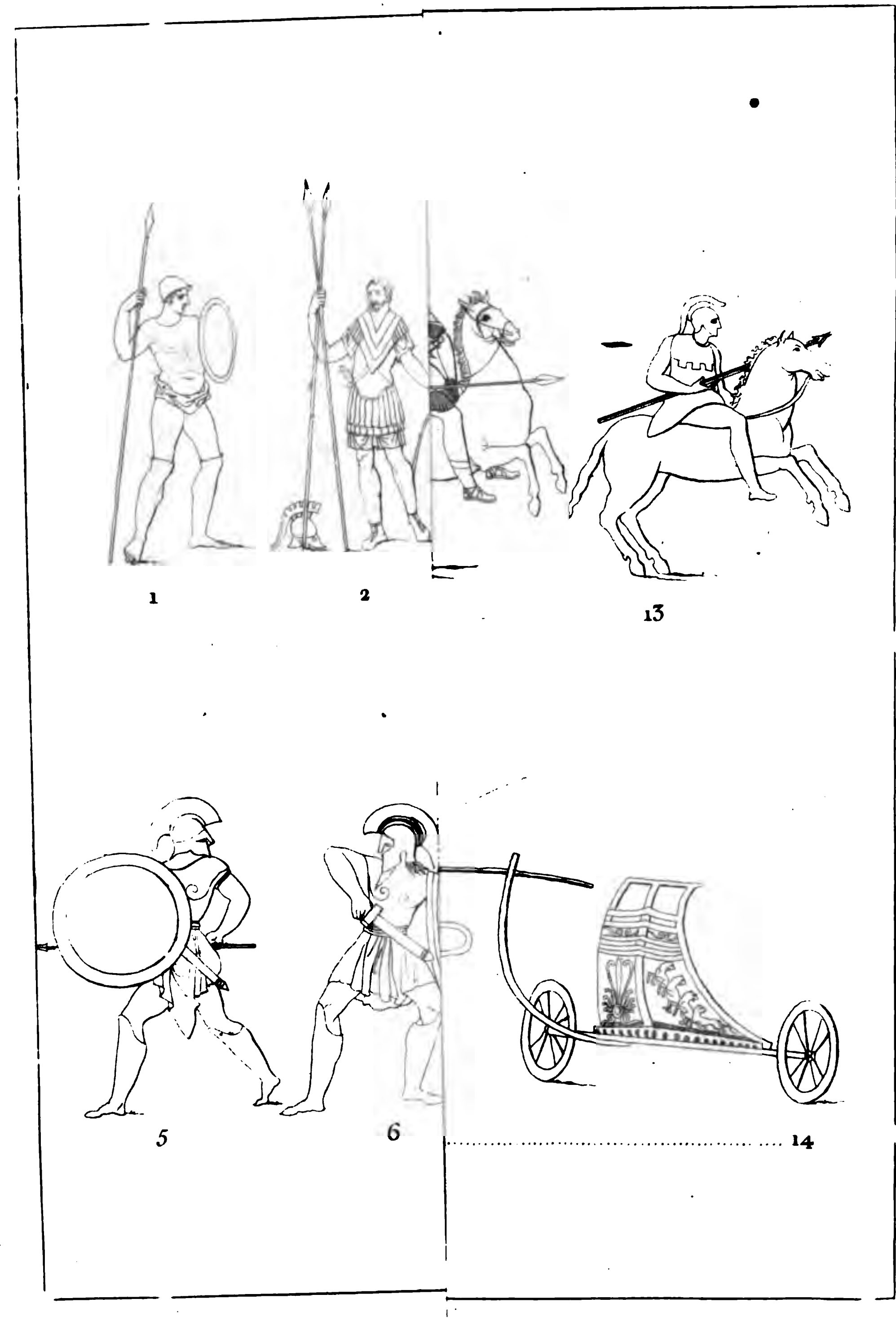
E. *Cavalier.*

F. *Fantassins.*

N. B. Tous ces détails sont tirés des médailles et monumens antiques. *Voyez* d'ailleurs les observations sur la planche suivante.


3
6
7
8


F


1
2
13
5
6
14

OBSERVATIONS

SUR

LA PLANCHE XII.

GUERRIERS GRECS EN ACTION.

LORSQUE nous avons consulté, sur le costume militaire des Grecs, les hommes les plus versés dans la science de l'antiquité, ils nous ont fait observer qu'ici les monumens d'instruction manquaient ou étaient infiniment rares, parce qu'en général les anciens artistes ne représentaient que des héros nus.

Les vases si improprement nommés Étrusques, ouvrage des artistes Grecs, et dont presque tous les sujets sont tirés de leur histoire, nous ont fourni quelques lumières. Nous avons donc compulsé les gravures de Tischbein et de Roccheggiani; d'autre part, le cit. Willemin, éditeur d'un ouvrage sur les antiquités, nous a communiqué quelques-uns de ses dessins. Le cit. Dufresne, qui possède la plus riche collection des empreintes de médailles et pierres gravées, nous a ouvert son cabinet et ses portefeuilles; enfin le cit. Mionnet, attaché au cabinet national des médailles s'est empressé de procurer au dessinateur que nous avons employé, toutes les pièces et tous les renseignemens qu'il a désirés.

Quoiqu'on ne puisse rapporter précisément au temps d'Alexandre les diverses représentations rassemblées dans cette planche, on doit cependant présumer que tels étaient, à-peu-près à cette époque, le costume et l'attitude des soldats grecs. En général, les variations de l'équipage militaire furent peu considérables; en effet, le changement introduit dans l'armure macédonienne par Philippe, ne consista que dans la longueur de la pique et la pesanteur des autres pièces. Alexandre y ajouta seulement un grand luxe militaire; l'Agéma avait des boucliers enrichis d'argent.

Si l'on joint à ces considérations celles qui se tirent du développement de l'art au siècle d'Alexandre (1), on pourra se former une idée de ce qui existait alors, d'après les figures tirées des sources que nous venons d'indiquer. Nous ne publions que les objets les plus intéressans.

---

(1) Ainsi, ce ne fut qu'à cette époque qu'on vit flotter sur le casque un triple panache, que l'on augmenta le nombre et les ornemens des rayons qui forment la roue du char; comme aussi ce fut alors que les artistes parvinrent à saisir et à exprimer le développement du cheval dans sa course.

EXPLICATION
DES FIGURES.

N°. 1. Ptolémée Evergète, petit-fils du lieutenant d'Alexandre.

2. Chiliarque.

3. Phalangarque.

4. Guerriers.

5 et 6. Guerriers en action.

7. Frondeur.

8. Autre Guerrier en action.

9. Toxotès ou Archer.

10. Ilarque prêt à monter à cheval; il est armé d'un double javelot.

11. Soldat s'aidant, pour monter à cheval, d'une traverse adaptée à l'extrémité inférieure de la pique. (Xénophon fait mention de cette particularité.)

12. Epitagmatarque.

13. Simple Cavalier armé d'un double javelot.

14. Chars.

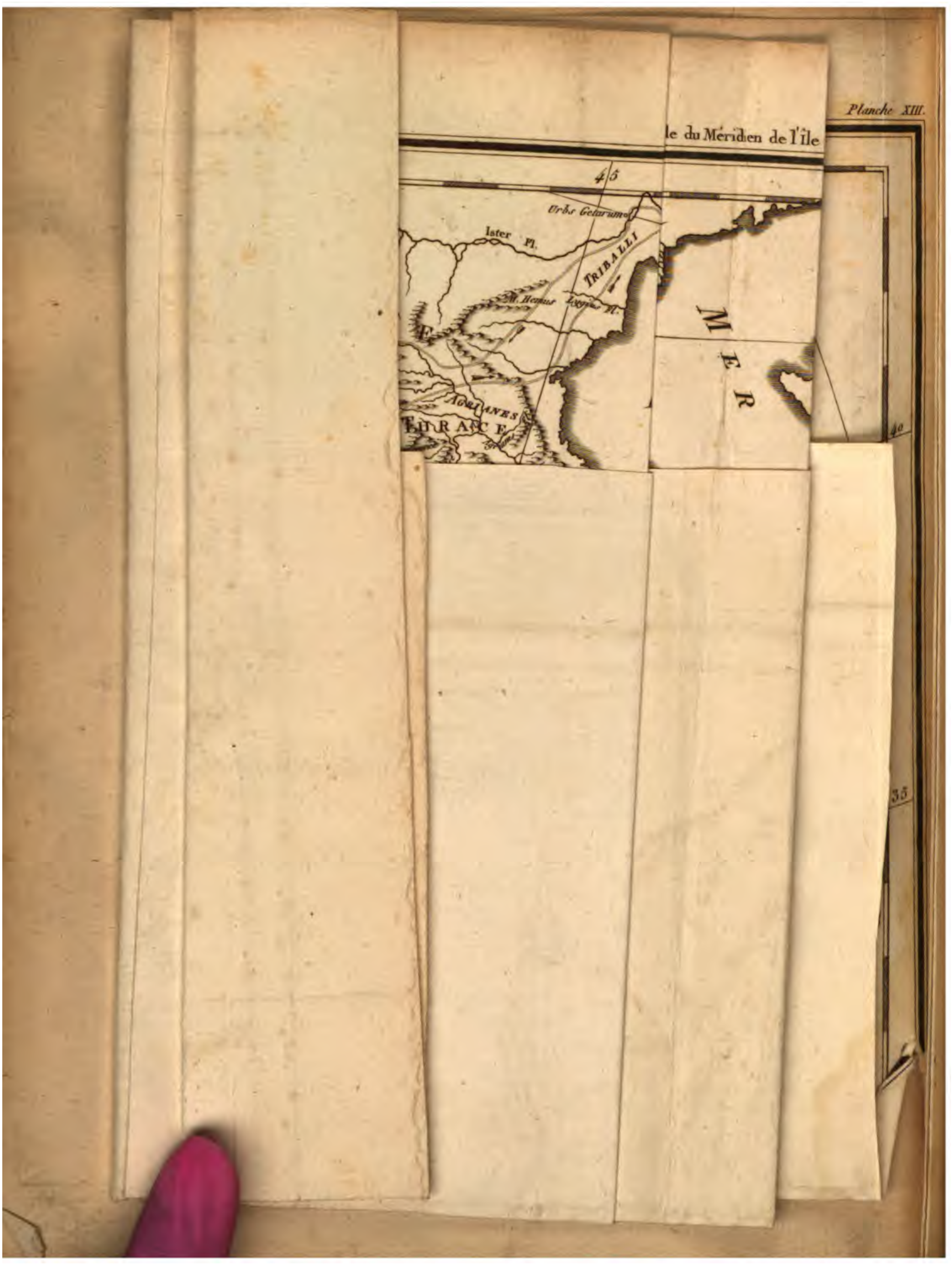


Planche XIII.
le du Méridien de l'Île
45
Urbs Getarum
Ister Fl.
TRIBALLI
M. Hemus
M E R
AGRIANES
THRACE
40
35

OBSERVATIONS
SUR
LA XIII.e ET DERNIÈRE PLANCHE.

Nous avons indiqué, dans le Préliminaire de l'Ouvrage, les sources où nous avons puisé les détails géographiques nécessaires pour l'intelligence des Expéditions d'Alexandre ; il nous reste à parler de la marche que nous avons suivie dans l'exécution de la Carte ci-jointe.

Il n'existait qu'une seule *Carte géographique complète* des Expéditions d'Alexandre, celle de Delille, publiée en 1731. Depuis cette époque, les découvertes des voyageurs instruits, et les recherches des savans, ont fait faire des pas immenses à la géographie. La carte de Delille, présentant alors beaucoup de fautes, nous n'avons pas dû en faire usage.

Celle dessinée par Danville pour l'Histoire ancienne de Rollin (1), est en général plus exacte : mais d'une part, elle n'est point complète ; car on n'y trouve ni la Grèce, ni la Macédoine, ni la Thrace, théâtre des premières expéditions du conquérant ; d'autre part, des observations plus précises ont depuis déterminé les limites de la mer Caspienne, comme aussi les découvertes des voyageurs modernes dans l'Inde, ont éclairci et fixé plusieurs points que toute la sagacité de Danville n'avait pu reconnaître.

La Rochette a tracé une troisième carte des expéditions d'Alexandre. Le docteur Vincent en fait le plus grand éloge dans son commentaire du voyage de Néarque ; il regrette de n'avoir pu la joindre à son ouvrage, où il accumule d'ailleurs toutes les richesses de la plus vaste érudition.

Nous nous étions flattés d'abord d'être plus heureux que le docteur anglais. Après avoir fouillé, mais inutilement, dans les dépôts nationaux et littéraires de Paris, nous nous adressâmes à des libraires d'Allemagne et d'Angleterre. Un ami du traducteur d'Arrien, le savant Charles Pougens, lui ouvrit ses moyens de correspondance ; ils n'aboutirent qu'à obtenir de M. de Boffe, libraire à Londres, une très-belle carte par La Rochette, mais de l'Égypte. Elle nous a servi, pour cette partie, concurremment avec les derniers travaux publiés par les Français.

Enfin, pour suppléer à ce qui nous manquait, nous remontâmes aux sources

---

(1) On ne trouve cette carte que dans l'édition in-4.o

mêmes, aux cartes du major Rennell et de quelques voyageurs, qui offrirent, sur toute la partie de l'Inde conquise par Alexandre, les renseignemens les plus étendus, éclaircis d'ailleurs par Vincent.

Ainsi, éclairant et rectifiant l'un par l'autre les travaux des géographes qui nous ont précédés, et complettant leurs recherches, soit par l'analyse et la critique, soit par le texte de notre auteur, nous présentons dans cette carte :

1.° D'après les meilleurs ouvrages publiés vers la fin du 18.ᵉ siècle, une partie de la Grèce, de la Macédoine, de la Thrace et de l'Asie mineure;

2.° D'après les travaux ordonnés par le czar de Russie, la mer Caspienne et ses côtes;

3.ᵈ D'après Danville, le centre de l'ancienne Asie;

4.° D'après La Rochette et quelques savans qui ont suivi l'armée d'Orient, l'Egypte;

5.° D'après les voyageurs, le major Rennell, et le docteur Vincent, le cours de l'Indus.

Nous avons été utilement secondés dans ce travail par le cit. Poirson, qui a dessiné cette carte, soumise au célèbre Barbié du Boccage, dont elle a obtenu l'approbation.

FIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

JUL 2

form 410